

Toujours
mensuel!

PER
V-213
Ex. 2

LA VIE EN ROSE

Le magazine féministe d'actualité



le Nord
en solitaire

**Le partage des tâches
domestiques?
Big deal!**

**Giovanna Marini,
conteuse
d'histoires**

**La deuxième
vague du
théâtre
des femmes**

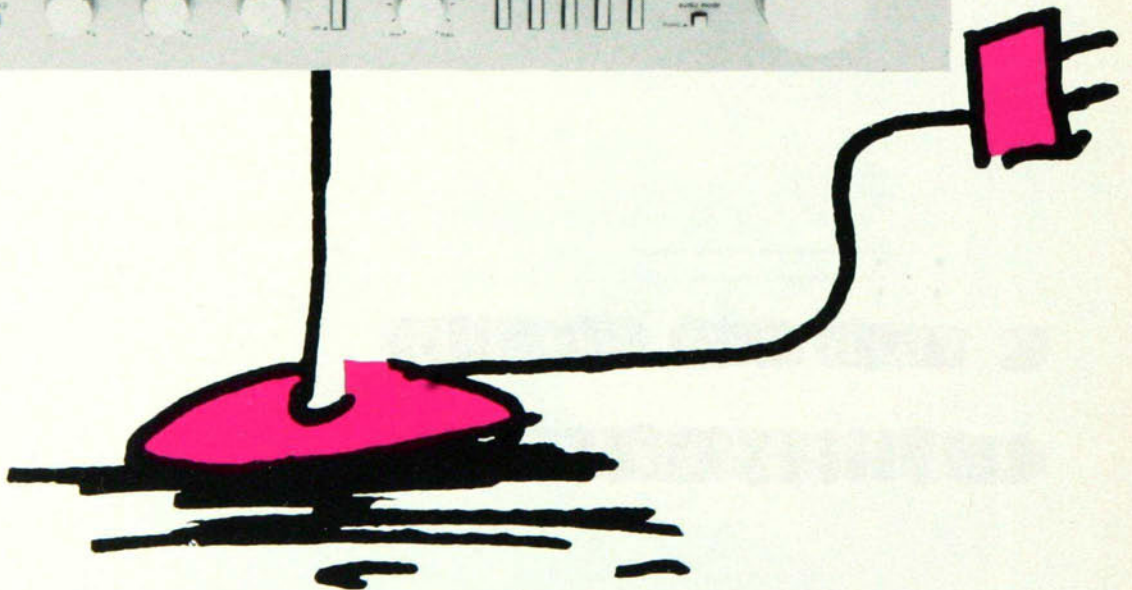
006607 1000 000 99/12
BIBLIO NAT DU QUEBEC
1700 ST DENIS
MTL
H2X 3K6

Quelle voyageuse êtes-vous?

Valentina Terechkova 1^{re} femme de l'espace

Courrier de 2^e classe — Litr. n° 5188 — Port payé à Montréal
novembre 1984 n° 21 20F 2,50\$

LE CHAMPAGNE DU SON



RÉCEPTEUR-AMPLIFICATEUR, MODÈLE HK 330 I, PUISSANCE DE 20 WATTS PAR CANAL.

harman/kardon

Filtronique

9343 LAJEUNESSE, MONTRÉAL, QUÉBEC, CANADA H2M 1S5, (514) 389-1377

SOMMAIRE

ÉDITORIAL 4
Le triomphe de l'idolâtrie
 Françoise Guénette

COURRIER 7

COMMUNIQUÉS 9

COMMENTAIRE 11
**L'abominable audace
 du peuple canadien**
 Jacqueline Pelletier

CHRONIQUE DÉLINQUANTE 13
**Y a-t-il un fantôme
 dans la salle?**
 Hélène Pedneault



ACTUALITÉ FÉMINISTE 14
**L'école des chaudrons
 ou des électrons?** 14

**Une pornographie
 de premier choix** 15

**AFEAS: toujours
 l'argent** 16

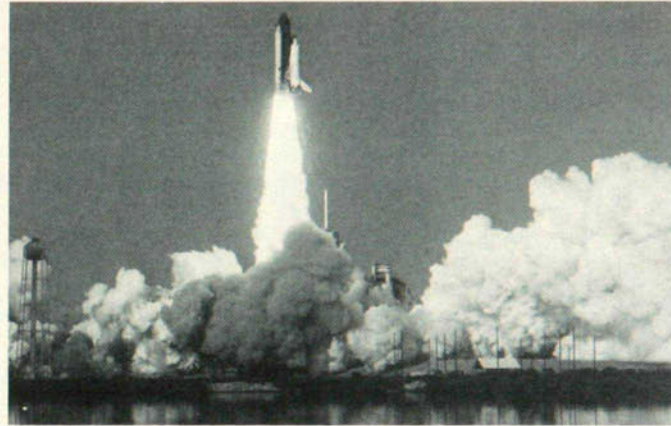
Un douloureux bien-être 16

**Garderies exilées
 des COFI** 17

ACTUALITÉ
**Politique fédérale:
 Les promesses de Brian** 18
 Gloria Escomel

**Le partage des tâches?
 Big deal!** 32
 Louise Vandelac

ÉCOLOGIE 37
**Environnement Canada:
 Suzanne et les voisins**
 Magali Marc



22

SPÉCIAL VOYAGES

22

Quelle voyageuse êtes-vous?

Photos de Dulcé Araujo

24

Les voyageuses

Louise Larose

28

Sur les traces d'Alexandra David Neel:**Les exploratrices**

Louise Larose

30

Madeleine Sauvé:**Le Nord en solitaire**

Micheline LaFrance

JOURNAL INTIME
 ET POLITIQUE 38
Du matricide
 Paule Nord



FICTION 40

**Pour me consoler,
 j'imagine que les
 bombes sont tombées**
 Anne Dandurand

MUSIQUE 42

**Giovanna Marini:
 Elle raconte des histoires**
 Lucia Malvisi, Mercedes Roy

CINÉMA 44

**Festival de Toronto:
 Surprises dans la
 Ville-Reine**
 Diane Poitras

ARTS

**Montréal tout-terrain:
 Trente femmes, un
 monument** 46
 Rose-Marie Arbour

**Anti Nuke Show:
 L'art contre le nucléaire** 47
 Christine Ross

**La Malvas:
 Une sacrée galère** 47
 Gloria Escomel

THÉÂTRE

**Femmes de théâtre
 et théâtre de femmes:
 Bientôt la deuxième
 vague?** 48
 Francine Pelletier

**Les Fées ont soif:
 Une heureuse reprise** 51
 Danielle Zana

FLASHES CULTURELS 52

**Livres, cinéma,
 théâtre, danse**

CALENDRIER 59

Jean-Paul II au Québec



Le triomphe de l'idolâtrie

Vers 10 heures 30, le 11 septembre dernier, jour du pape à Montréal et des 60 000 jeunes colombes au Stade, je me suis précipitée vers le parc Jarry au milieu de son quadrilatère barricadé. Et j'ai vu.

J'ai vu 300 000 personnes assises sur des bancs de carton peu à peu rongés par l'humidité, enveloppées d'impers de plastique, un morne troupeau silencieux parqué dans une suite de corals cordés, sous un ciel de novembre. Et puis je l'ai vu, Lui, petite silhouette blanche se déplaçant au ralenti sur un énorme gâteau de mariée en presswood. J'entendais mal, voyais peu, j'avais froid, et toute la scène me déprimait; je suis rentrée avant la pluie.

Le soir, bien au chaud, je voyais les chroniqueurs religieux de notre télé d'État m'interpréter la scène que j'avais vue (était-ce la même ?) avec gros plan sur Lui, Ses mains, Sa calotte, Son dos pris en sandwich par la caméra entre deux dos d'évêques, et derrière, Sa foule en adoration devant l'idole: belles images bien composées, propos insipides sur un ton lénifiant ou faussement enjoué. Un exemple de la couverture «mur à mur et paresseuse» donnée par Radio-Canada à Sa visite, au coût de 12 millions \$, selon les termes de Louise Cousineau dans *La Presse*.

Le lendemain 12 septembre, *La Presse*, tout aussi sirupeuse, décrivait la même messe et m'abreuvait de manchettes, photos, propos grandiloquents: «moment grandiose d'un cheminement spirituel», «authentique communion de foi», «histoire d'amour entre Lui et "nous"» (nous qui?), «foule touchée et conquise», «ces jeunes qui accueillaient avec tant d'ardeur son message d'espérance», etc. ad nauseam.

Ce fut comme ça pendant 11 jours et plus, souvent sur le même ton d'émotion factice, à longueur de page et d'antenne, sans plus de recul, de sens critique, de nuances. Vous vous en souvenez? Et puis enfin, un jour, Il est reparti pour Rome. Ouf! c'était fini. Nous reprenions notre souffle quand vos lettres ont commencé à arriver.

Certaines d'entre vous, comme Francine Bélanger de Montréal, déploraient le tapage de la visite et notaient des péripéties à leur avis plus scandaleuses que d'autres: «J'ai vu l'homme en blanc et sa suite envahir couloirs et chapelles de la maison des Contemplatives à Hull et s'emparer des micros pour se souhaiter la bienvenue chez les soeurs et pour leur dire, ainsi qu'à toutes les femmes, de continuer à se taire, à servir et à rester dans l'ombre! J'ai vu les soeurs attendre, vibrer, se taire

et se comprimer massivement dans la chapelle pour que quelques hommes puissent prendre la place (mais) le silence des Contemplatives ne se comparait pas à la Loi du silence qui a prévalu dans les médias durant la visite papale (et) j'ai vu cette forme d'invisibilité qui saute aux yeux: j'ai vu une toile épaisse sur le passé scabreux de l'Église et j'ai entendu murmurer que ce voyage allait nous coûter très cher!»

D'autres, comme Hélène Simard de Québec, ont relevé d'abord les contradictions les plus criantes du discours papal concernant plus directement les femmes: «Bien sûr, le Très Saint Père a tonné contre l'avortement, "crime inexprimable contre la vie humaine". On s'y attendait. Mais pourquoi n'a-t-il pas dit aux pères d'arrêter de violer leurs filles? Ça ferait moins d'adolescentes à faire avorter.

«Bien sûr, le Très Saint Père a prôné le mariage indissoluble. Jésus est censé avoir prêché ça: il faut fouiller longtemps dans les Évangiles pour le découvrir. Et Jésus, pas bête, est resté célibataire. Mais pour que le mariage dure et se bonifie, ne faudrait-il pas que les gars arrêtent de battre leurs femmes? Pas un mot là-dessus du Saint-Père.

«On a eu droit à plusieurs couplets sur les droits et le "caractère sacré" de la per-

sonne. Mais pas le plus petit mot sur les droits pleins et entiers des femmes dans l'Église elle-même, cette bonne Mère pleine de grâces comme Marie. Les filles, vous pouvez attendre à la porte du sanctuaire.

«Le miracle, car c'en est un, c'est qu'après toutes ces avanies il reste une seule femme pour écouter ces pontifes. Ou bien ces femmes-là n'ont aucune conscience, aucune fierté, pour endurer d'être traitées comme des servantes ; ou bien c'est la peur qui les fait marcher.»

La dernière hypothèse est dure mais comment expliquer, en effet, l'impact indéniable de l'homme Jean-Paul sur plusieurs femmes pourtant féministes ? Gisèle Tremblay aussi a vu et pris des notes. Pour elle, le pape est une idole, «une image représentant une divinité et qu'on adore comme si elle était la divinité elle-même» (Petit Robert), mais une idole de chair cette fois, reproduisant un discours pétrifié :

«Comme tant d'autres, j'ai regardé le pape à la télévision pendant des heures, fascinée jusqu'au malaise, et je l'ai vu. J'ai vu la séduction personnelle de l'homme, indéniable, mais aussi l'attrait profond et sous-estimé qui caresse déjà la fonction elle-même. J'ai vu le frisson du spectaculaire qui parcourait les foules, et qu'on a vite confondu toutefois avec un renouveau du spirituel. J'ai vu le soupir d'aise de l'Église du Québec se déployant enfin à ciel ouvert après des années de purgatoire. J'ai vu la beauté des images télévisées, mais aussi l'unanimité trompeur qui s'en dégageait. J'ai vu la tendance de la presse québécoise, pour rendre compte du spectaculaire, à se réfugier dans l'anecdotique, ce qui réduit l'événement à ses apparences.

«Or, la visite du pape n'était pas que spectacle. Derrière la modernité du pèlerinage, dans les discours et les rites éprouvés qui le mettaient en scène, c'était bien le même vieux message truqué, fondé sur la haine séculaire des femmes et leur exclusion.

«Une haine si intégrée aux croyances et aux institutions qu'elle a toutes les apparences de la vertu, que les hommes d'Église s'y chauffent comme à la source même de l'amour et qu'en s'abandonnant à leur propre ravalement dans les soubassements de l'espèce, les femmes elles-mêmes croient adorer Dieu.»

En préparant le dossier papal de septembre dernier, nous essayions de prévoir les conséquences politiques de la visite de Jean-Paul II, craignant qu'elle réduise la portée quotidienne des luttes des femmes : garderies, avortement, travail, etc. Nous n'étions pas les seules à avoir peur de l'impact réactionnaire de l'événement. Dans la revue *Pour le socialisme* de l'été,

Lucie Nadeau écrivait : «Et si ça renforçait la droite ? Si, comme aux États-Unis, le mouvement anti-avortement connaissait un essor suite à la visite papale ? Si on renforçait la structure paroissiale, quel impact cela aurait-il sur les groupes populaires de nos quartiers ? Si les partisans de l'école confessionnelle trouvaient de nouvelles munitions ? Si les gais et les lesbiennes risquaient un peu plus de répression ?»

Aurions-nous eu tort de craindre tant ? Pas sûr. Dans *La Presse* du 15 septembre, il y avait cette lettre : «Je suis une femme qu'on pourrait facilement qualifier de féministe (...) je travaille pour et avec des femmes. J'étais indifférente à la venue du pape et puis il était là, il nous parlait... et aujourd'hui, moi et d'autres femmes comme moi, nous nous demandons si nous avons eu raison de revendiquer comme nous l'avons fait.» L'avenir nous dira (formule «consacrée») si elles sont nombreuses, les Québécoises à ce point touchées par le pape qu'elles ont «viré casaque», de bonne foi.

Mais, en général, le bon sens des femmes ne finira jamais de nous étonner. Car la presse, quoique unanime et partielle, nous a quand même réservé involontairement quelques moments délicieux. Je pense à cette petite soeur, servante du Bon Dieu, à qui on demanda lors de la béatification de sa fondatrice Marie-Léonie : «Ça ne vous dérange pas de passer votre vie à entretenir un homme prêtre ?», et qui répondit : «Si je m'étais mariée, j'aurais fait la même chose pour mon mari, sans être payée non plus !»

Je pense surtout à soeur Odette Léger qui, à Moncton, refit au pape le coup de Theresa Kane à Washington en 1979,¹ en réclamant courageusement une meilleure place pour les femmes, religieuses entre autres, dans l'Église. Lui regardait ailleurs. Je pense enfin à la candeur des femmes, des hommes et des jeunes qui, alors même qu'ils attendaient d'effleurer la paume papale, avouaient sans honte (aux rares journalistes qui leur posaient la question) utiliser des moyens contraceptifs, faire l'amour avec leur petit-e ami-e, respecter le droit à l'avortement des femmes qui le désirent, etc.

De telles scènes tranchaient sur la muraille polie d'une longue couverture de presse trop unanime, où plus rien ne subsistait de l'opposition des femmes, des chrétiens de gauche, des athées, etc. aux préceptes de l'Église. Avant le 9 septembre, on (Radio-Canada entre autres) avait donné quelques «bonnes» minutes à la protestation des femmes, aux pétitions du Collectif pour la liberté, aux *Fées ont soif*. Une fois le pied papal posé à Québec, plus rien.

Et après, on osa s'étonner du «peu de réactions des femmes» ! Bertrand de La Grange écrivit même dans *Le Monde*, rien de moins : «L'habileté diplomatique du pape a démobilisé les organisations féministes qui avaient envisagé de manifester dans les rues de Montréal : elles n'étaient que 250 femmes à déambuler (...) À l'homélie de béatification de Marie-Léonie, les femmes ont préféré ne pas réagir...»

Quelle naïveté de croire que les femmes auraient pu spontanément, sans moyens financiers, sans organisation paroissiale ou nationale, rétorquer à l'invasion papale sur une échelle aussi vaste que l'invasion elle-même ? De la même façon que la présence de 300 000 pèlerin-e-s détrempe-e-s au parc Jarry ne signifie pas un renouveau durable de la foi québécoise, l'absence de 300 000 femmes en colère pour accueillir le pape pancartes vengeresses au poing ne présume pas du consentement des Québécoises au message papal. Entre la présence massive des uns et la visibilité réduite des secondes, il y a toute une organisation d'Église et d'argent, une mobilisation de deux ans, des milliers de bénévoles, des millions de dollars, et une presse partielle et partielle qui n'a su voir que le faste et qui, volontairement ou non, a ignoré les contradictions surgissant à tout moment entre deux déclarations d'amour aveugle.

Des femmes, pourtant bouleversées d'avoir touché le pape, disaient : «Oui, j'aurais signé la pétition des femmes si elle avait circulé dans ma région... mais je ne peux qu'écouter cet homme quand il parle de paix, de liberté individuelle, de valeurs anti-matérialistes», ou : «Je suis croyante et reconnais le pape comme chef de mon Église... mais l'avortement ou la contraception sont des affaires entre ma conscience et moi.»

Ces femmes étaient plus près de la résistance des féministes chrétiennes ou athées que de tout dogme papal. Et cela, c'était la réalité, au-delà de l'émotion suscitée par la résurrection d'un vieux rite patriarcal.

Non, nous n'avons pas tant perdu. La visite papale aura eu au moins cela de bon, de révéler au grand jour, une fois de plus, 16 ans après *Humanae Vitae*, l'irréalisme d'une morale catholique désuète, perçue comme telle et pour cela peu respectée ; de révéler l'ampleur du fossé entre les enseignements pontificaux et le vécu de la majorité des citoyen-ne-s ; de révéler enfin la tranquille résistance des femmes.

FIN

FRANÇOISE GUÉNETTE

1/ Voir LVR, septembre 1984, «Le Balayeur du Temple».

FEMMES PROFESSIONNELLES

Thérapie individuelle et de groupe

4581 Fabre H2J 3V7
Métro Mont-Royal
524-3289

marie cabana
psychologue

288-4751

ESTHER PLANTE

AVOCATE - LAWYER

10, RUE SAINT-JACQUES, BUREAU 603
MONTRÉAL, QUÉBEC H2Y 1L3

Bureau: (514) 272-0612
1214 avenue Van Horne
Outremont H2V 1K3

Monique Panaccio
PSYCHOLOGUE

psychothérapie et psychanalyse.

Tél. bur.: 274-8097
rés.: 274-4645

Nicole Reeves, M.A.
Psychologue
Psychothérapie individuelle

831, rue Rockland
Montréal, Qc H2V 2Z8

ÉTUDE JURIDIQUE À MAJORITÉ FÉMININE

**Unterberg
Labelle
Jenneau
Dessureault
et associés**

1980 ouest Sherbrooke suite 700
Montréal H3H 1E8
934-0841

**Paul Unterberg
Lise Labelle
Michèle Jenneau
Hélène Dessureault
François Lebeau
Louise Rolland
Lina Desbiens**

AVOCATS

Bur. Laval
(514) 688-1044

Bur. C.C.P.E.
1497 est, boul. St-Joseph
Montréal H2J 1M6
(514) 522-4535

Luce Bertrand M.P.s.
PSYCHOLOGUE

«Une femme à l'écoute des femmes»

PEURS - DÉPENDANCES - CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ - HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE - CHEMINEMENT

TÉL.: 271-4700



Annie Goyelle, L.L.B.

AVOCATE

CENTRE PROFESSIONNEL LAURIER INC.
5064 Avenue du Parc, Suite 205, Montréal H2V 4G1

Un hymne de trop

Il y a peu de temps, *La Vie en rose* produisait un article sur Louise Forestier, une femme que j'aime beaucoup. Quelques mois plus tard, j'ouvre la revue *Ma Caisse*, produite par le Mouvement Desjardins et qu'est-ce que j'y trouve ? Un «hymne Desjardins» qui sera interprété par nulle autre que Louise Forestier. J'avoue que le choc a été grand.

Desjardins, une super-compagnie très centralisée, tente actuellement d'écraser la lutte d'au moins 10 000 femmes qui travaillent dans ses 1 300 caisses. L'employeur essaie à tout prix de réinstaller le salaire au mérite. Bref, les conditions des travailleuses des caisses sont semblables à celles des femmes dans les différents ghettos d'emploi féminin : salaires bas, harcèlement, discrimination, horaires débiles, temps partiel forcé, etc.

Alors, j'aimerais comprendre comment on peut d'une part se dire proche des femmes et de l'autre, chanter un hymne à un empire financier qui les opprime ???

CHANTAL DROUIN,
TRAVAILLEUSE DE CAISSE,
BEAUPORT

La Vie en noire

Je viens de prendre connaissance pour la deuxième fois de votre revue. Elle me répugne. Elle m'apparaît être le produit dégradant de femmes frustrées qui teintent tous leurs écrits d'intolérance pour ceux et celles qui ne pensent pas comme vous et qui ainsi éloignent de la vérité.

Vous portez des jugements sur tout, y compris l'Église que vous n'avez peut-être pas fréquentée depuis nombre d'années (comment donc pouvez-vous la connaître ?) et toujours sous le seul angle féministe : ce qui est une forme de prostitution intellectuelle parce que malhonnête au départ.

Heureusement que l'ensemble de nos femmes québécoises ne sont pas de votre espèce ; elles se respectent et défendent leurs droits en temps et lieux sans éclabousser les autres.

Je vous suggère un titre plus réaliste : «LA VIE EN NOIRE».

B. BOULIANE,
CHAMBLY



Récupération

Depuis quelque temps, je me posais des questions quant à mon réabonnement ; la revue de septembre m'a apporté la réponse (...) Cette couverture m'a choquée. Je suis catholique pratiquante et la revue va à l'encontre de mes convictions (...) Au début, elle me plaisait parce qu'elle apportait un nouvel éclairage à l'actualité, mais la nouvelle tendance de montrer surtout la vie, pour les femmes et entre femmes ne me rejoint nullement. Je vous envoie donc la page couverture et la revue servira à la récupération du papier.

GINETTE VADNAIS,
TROIS-RIVIÈRES

Couverture hilarante

Un mot pour vous dire combien votre magnifique revue me soulage lorsque je la lis. On y retrouve enfin une solidarité forte, vraie, entre femmes, qui nous donne enfin un espoir de vaincre les inégalités et injustices qui subsistent encore envers nous. J'ai adoré votre premier numéro mensuel (sept. 84) ; la page couverture est hilarante ! J'ai beaucoup aimé le pape-test d'Hélène Pedneault. Le texte *Andrée* de Maryse Pellerin m'a énormément touché par son réalisme et surtout parce qu'il raconte ce que j'ai vécu, ce que je vis, ce que je vivrai...

NATHALIE ALLAIRE,
MONTREAL

Trop tard

Nous n'avons pas hésité à nous abonner. Par contre, nous déplorons le fait que la revue nous parvienne une semaine ou deux plus tard que dans les kiosques. Nous espérons que vous pourrez remédier à ce problème bientôt. On vous aime quand même et encore bravo.

MARTHE ET CLAUDETTE
QUÉBEC

P.S. : Où est passé votre humour piquant des premiers numéros ?

LVR superficielle

J'aime les dossiers, j'aime bien les entrevues, mais je trouve parfois qu'on couvre un peu vite certains événements. La critique féministe doit aussi – et surtout, puisqu'il y en a plus – s'attaquer aux films, aux pièces de théâtre, etc. des hommes. Je trouve mon secteur d'intérêt, le cinéma, particulièrement négligé et souvent traité superficiellement.

JOCELYNE DENAULT,
VILLE SAINT-LAURENT

ÉQUIPE DE DIRECTION : Ariane Émond, Françoise Guénette, Claude Krynski, Louise Legault, Lise Moisan, Francine Pelletier ● **RÉDACTION :** Françoise Guénette, Francine Pelletier ● **ADMINISTRATION :** Louise Legault ● **PROMOTION :** Ariane Émond ● **SECRETARIAT :** Carole Gladu ● **DIRECTION ARTISTIQUE :** Sylvie Laurendeau ● **COLLABORATION :** Anne-Marie Alonzo, Rose-Marie Arbour, Agnès Beaulieu, Carole Beaulieu, Paule Bélanger, Anne Dandurand, Gloria Escomel, Annette Herrikson, Micheline LaFrance, Louise Larose, Lucia Malvisi, Magali Marc, Hélène Melançon, Paule Nord, Jacqueline Pelletier, Diane Poitras, Louise Proulx, Christine Ross, Mercedes Roy, Louise Vandelac, Denise Vinet, Danielle Zana, Dana Zwonok ● **ILLUSTRATION :** Huguette Berthelot, Marie-Josée Lafortune, Diane O'Bomsawin, Micheline Rouillard ● **PHOTOGRAPHIE :** Dulcé Araujo, Louise de Grosbois ● **MAQUETTE :** Diane Blain, Sylvie Laurendeau, Luce Venne-Forcione (publicité) ● **CORRECTION D'ÉPREUVES :** Suzanne Bergeron, Hélène Lecours, Claudine Vivier ● **COMPOSITION :** Concept Médiatexte inc. ● **PELLICULAGE :** Dupligrax ● **IMPRESSION :** Imprimerie Canadienne Gazette Inc. ● **DISTRIBUTION :** Les Distributeurs associés du Québec, DAQ, tél. : 645-8754, extérior : 1-800-361-4550 ● **PUBLICITÉ :** Claude Krynski : 843-7226 ● **ABONNEMENT :** 1 an, 10 numéros : 19 \$, 2 ans, 20 numéros : 33 \$, 3 ans, 30 numéros : 45 \$. Tarif international, par voie de surface : 30 \$, par avion : 44 \$. Marie-France Poirier : 843-8366 ● LA VIE EN ROSE est subventionnée par le Conseil des arts du Canada et par le ministère des Affaires culturelles du Québec. LA VIE EN ROSE est publiée par les Productions des années 80, corporations sans but lucratif. On peut nous joindre de 9 h 30 à 17 h au 3963 rue Saint-Denis, Montréal, H2W 2M4, ou en téléphonant : (514) 843-8366 ou 843-7226. Copyright 1984 - LA VIE EN ROSE. Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés. Dépôt légal : Bibliothèques nationales du Québec et du Canada. ISSN-0228-549. Indexée dans Radar et membre de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois. Courrier de deuxième classe : 5188. Commission paritaire 4 067 CDN.

FEMMES PROFESSIONNELLES

Parizeau, De Lagrave et Croteau
Avocats & Procureurs
Barristers & Solicitors

Nathalie Croteau
Carole De Lagrave

ACCEPTONS LES MANDATS D'AIDE-JURIDIQUE

4017A rue Notre-Dame ouest
Montreal (Quebec) H4C 1R3

Tel. (514) 937-9326

DANIÈLE TREMBLAY M.A. T.s.

**Psychologue
Thérapie individuelle**

426 est, boulevard Saint-Joseph,
Montréal, H2J 1J5 527-0974

BUREAU: (514) 769-2176

Pierrette Tremblay, M.Ps.

PSYCHOLOGUE

Crise situationnelle — idées suicidaires
stress — homosexualité
phobie — séparation — deuil

Membre de la Corporation Professionnelle des Psychologues
du Québec

aine deman-
temps partiel.
le à manger
parfaitement
6heure. Pour
à: Yves mire
6218

UR) à domici-
sur machine à
-2527

experiméte(e)
dames. 322-5350

FEURS deman-
dans robes e
ité. Références

403

DACTYLO

Travail de transcription
professionnel, minutieux
et discret, exécuté rapide-
ment sur appareil IBM.
Carole Gladu, 1380 rue
Laurier est, Montréal, Qué-
bec H2J 1H5, 527-5546

MODELE mascul
mesdames. Discr
Ecrire numéro tel
Casier 618, Montr

BEL homme de 4
complexe excessi
femme de 22 à 28
belle, sinon stabs

EN PRIVE Col
que. 4557 St-Den

LALCO
ONE M

Si vous avez de l
sans alcool, ou
vous arrêter de

L'AGENDA DES FEMMES 1985

*Des textes de Colette Beauchamp, Nicole Lacelle,
Colette Bétit, Francine Pelletier, Hélène Pedneault et
du collectif des Éditions.*

Dix ans après l'Année internationale de la femme...
Où en sommes nous?

Plus d'espace, «new look»!

352 pages, illustré. Prix en librairie: 9\$

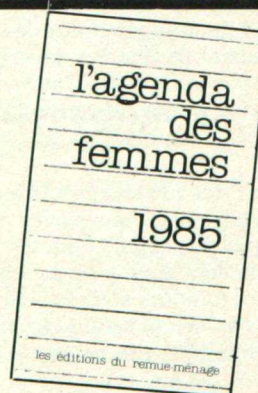


AU NOM DU PÈRE, DU FILS ET DE DUPLESSIS

Sous la direction d'Andrée Yanacopoulo

Les femmes et le duplessisme.
Le duplessisme n'est peut-être pas mort...
Pourquoi sommes-nous complices d'un pouvoir qui
nous écrase, nous domine ou nous nie?

192 pages, illustré. Prix en librairie: 10,95\$



les éditions du remue-ménage

4800 Henri-Julien, Mtl. H2T 2E1 Tél.: 845-7850

ÉVÉNEMENTS

Femmes et technologie

Comment ajuster nos stratégies, nos tactiques et nos structures aux réalités des années 80 ? Nous rappelons l'invitation lancée par le Comité canadien d'action sur le statut de la femme (CCA) à toutes celles intéressées au mouvement des femmes du Québec, pour assister au *Colloque sur les femmes et le virage technologique*, les 2, 3 et 4 novembre au YWCA, 1355 Dorchester ouest, Montréal (Voir communiqués LVR, octobre 84). *Pour plus d'information*: (514) 271-7835, de 8 h à 12 h, ou laisser un message à (514) 932-4524.

Images et modèles

À ne pas manquer les 9, 10 et 11 novembre, le colloque *Femmes : images et modèles*, organisé par l'Institut canadien de recherche sur l'avancement de la femme (ICRAF), qui tentera d'élucider les rapports des images et des modèles avec l'existence concrète des femmes. (Voir communiqués LVR, octobre 84). *Pour plus d'information*: Carole Tremblay, (514) 282-3111.

Le commando du 11

Il n'est pas trop tard ! Participez à la manifestation commando du 11 novembre, Jour du souvenir, à la mémoire de toutes les femmes victimes des guerres, (voir LVR, janvier 84 : *Le commando du souvenir*). *Pour plus d'information*, appeler au Centre des femmes de Lachine : (514) 637-4912 ou composer le (514) 739-2886.

Une femme remarquable

Lors du colloque *Le Philosophe et le gendarme*, qui se tiendra à l'UQAM, salle AM 050, les 15, 16 et 17 novembre, Mariarosa Dallacosta présentera le vendredi 16, dans l'après-midi (de 14 h à 17 h), une communication sur l'impact théorique et pratique de la lutte des femmes dans l'autonomie italienne. Elle participera également à une table ronde intitulée *Il était une fois en Italie. L'autonomie sociale au delà de l'autonomie*, le même jour, à 17 h 30, au même endroit. *Pour plus d'information*: (514) 523-3281.

ACTIVITÉS

Info-Femmes

En plus de ses «cours» : Se reconnaître comme femme I et II, Les chanceuses, Faire le Point, L'obsession de la minceur, Info-Femmes offre cet

automne des conférences rencontres. 5 novembre : Santé mentale, à l'aide du vidéo *C'est pas le pays des merveilles*. 3 décembre : *Pour qui tourne la roue ?*, vidéo traitant de l'impact des changements technologiques sur la vie des femmes. *Pour plus d'information* : Info-Femmes, 1050 boul. Saint-Jean Baptiste, Pointe-aux-Trembles, ouvert de 10 h à 15 h, du lundi au jeudi. Tél. : (514) 645-1526.

Les lunches du mardi au «Y» des femmes

6 novembre : Women and Development (en anglais) ; les effets de la micro-technologie sur la vie des femmes, ici et dans le Tiers-Monde, conférencière : Jean Fairholm, de World Inter-Action. 13 novembre : Les femmes et le Jour du souvenir ; ... alors qu'on oublie de se souvenir des femmes de toutes les guerres, conférencière : Dana Zwonock, militante féministe. 20 novembre : La ménopause, ses mythes et ses traitements, conférencière : Lise Laporte. 27 novembre : Femmes et développement ; la santé des femmes au Salvador, conférencière : Lorraine Guay, une infirmière qui a travaillé six mois dans une clinique communautaire en zone contrôlée. 4 décembre : Positive Images of Women in the Media, conférencière : Sylvia Spring, écrivaine et directrice nationale de Media Watch. *Pour plus d'information* : (514) 866-9941.

Emplois pour immigrantes

Le Centre des femmes offre une série de sessions à toutes les femmes immigrantes, les mardis à 14 h. 30 octobre : Les étapes de la recherche d'emploi. 6 novembre : L'entrevue avec l'employeur. *Pour plus d'information* : Le Centre des femmes, 3585, rue Saint-Urbain, Montréal. Tél. : (514) 842-0814.

Les femmes et l'argent

Aussi au Centre des femmes, une série de rencontres d'information sur l'argent. Comment en faire, comment le faire fructifier, comment le dépenser judicieusement, comment l'économiser et en faire profiter ses héritiers ? Avec une spécialiste chaque fois, ces sessions s'adressent aux femmes seulement, en français, le mardi soir (19 h 30). 30 octobre : L'assurance-vie. 6 novembre : La bourse. 13 novembre : Préparation à la retraite. 20 novembre :

Les successions et les testaments. 27 novembre : Acheter une maison. 4 décembre : Noël. Comment être une bonne consommatrice durant la période des Fêtes ? *Pour plus d'information* : Le Centre des femmes, 3585, rue Saint-Urbain, Montréal. Tél. : (514) 842-4787.

Discussions pour femmes

Comment être bien dans sa tête et dans sa peau ? Toujours au Centre des femmes, des discussions : 6 novembre : Notre corps nous appartient-il ? 13 novembre : Phénomènes naturels du corps et tabous qu'on y pose I : à propos des menstruations. 20 novembre : Phénomènes naturels... à propos de la ménopause. 27 novembre : Se faire violence à soi-même. Pourquoi devons-nous souvent nous empêcher de vivre une émotion ? 4 décembre : La santé mentale des femmes. Pour quelles raisons les 2/3 des personnes qui consultent psychiatres et psychologues sont-elles des femmes ? *Pour plus d'information* : Le Centre des femmes, 3585, rue Saint-Urbain, Montréal. Tél. : (514) 842-4781.

SOLIDARITÉ

Assistance aux Femmes

Assistance aux Femmes de Montréal, centre d'hébergement pour femmes et enfants victimes de violence familiale, annonce sa deuxième campagne de levée de fonds du 1^{er} au 15 novembre. Cette maison de transition qui fonctionne 24 heures par jour, sept jours par semaine avec seulement cinq animatrices... a besoin, comme l'an dernier, de votre collaboration financière. Assistance aux Femmes de Montréal Inc., C.P. 82, Succ. E, Montréal H2T 9Z9. N^o de statut de charité : 06118222-01-08. *Pour plus d'information* : Madeleine Perreault : (514) 270-9545 ou 270-8291.

PUBLICATIONS

Bonne nouvelle!

La mensuelle lesbienne *Ça s'attrape !* a fait peau neuve et devient *Treize*. Elle sera disponible par abonnement, 18\$ pour 10 numéros, ou elle sera vendue aux librairies Aubépine et Androgyne au coût de 2\$ l'unité. *Treize*, C.P. 771, Succ. C, Montréal, Québec H2L 4L6.



VOUS PRÉSENTE

- «PREMIÈRE» son programme spécial, comprenant du matériel technique, des déplacements ainsi qu'une animatrice professionnelle. Tout cela gratuitement. (Ce programme a été rendu possible grâce au Conseil des Arts du Canada)

VOUS OFFRE

- Des films et des vidéos de tous les genres incluant une section spéciale Femme. (Prix variables)

Plus Des cours et des consultants en diaporama, vidéo et cinéma. (Prix variables)

526-8931 526-4423
4572 Av. De Lorimier, Montréal, H2H 2B5

VAUT MIEUX PAYER UN PEU POUR 1 FILM ANIMÉ PAR DES SPÉCIALISTES QUE VISIONNER GRATUITEMENT 3 FILMS MAL ENCADRÉS.



Université de Montréal
Faculté de l'éducation permanente

P.I.A.F. PERFECTIONNEMENT DES INTERVENANTES AUPRÈS DES FEMMES

P.I.A.F. poursuit son programme d'activités cet hiver. Il vous offre la possibilité d'approfondir vos connaissances

- en anthropologie de la condition féminine
- sur la situation des femmes au Québec
- sur les rapports hommes-femmes.

P.I.A.F., en plus de permettre une systématisation de ses connaissances sur la situation des femmes, favorise les échanges et la réflexion sur les pratiques d'intervention.

Date limite d'admission: **3 DÉCEMBRE 1984.**
Pour information téléphonez au 343-6090.



Futonia – la compagnie de futon qui appartient à des femmes est gérée par des femmes employées des femmes.

370A Duluth Est, Montréal 843-4739
220 Laurier Ouest, Montréal

Élections
fédérales

L'abominable audace du peuple

canadien

par Jacqueline Pelletier

Entre 20 h mardi le 4 septembre et 9 h le lendemain, rivée à l'écran prophétique, à mes pistaches et à ma liste de candidat-e-s, les doigts noircis par les analyses livrées à ma porte au petit matin, incrédule, par moments exaltée, traversée de réflexions cyniques, tantôt d'angoisse, tantôt de plaisir, enfin tout simplement d'un énorme fou rire, j'ai éprouvé un amour soudain et terrible pour la population de ce pays. Quel culot ! Quelle abominable audace !

Fidèle néo-démocrate depuis les temps psychédélics, j'avais calmement souhaité un certain équilibre, de quoi favoriser une reprise économique sans trop d'otages. Conservateurs minoritaires au pouvoir, donc, forte présence néo-démocrate, le tout parsemé de taches rouges pour l'effet nostalgique. Mais, comme un raz de marée, la volonté de l'électorat s'est effrontément dressée devant les raisonnables qui, comme moi, voulaient à tout prix sauver la chèvre et le chou. Faut-il y voir une tragédie ? Pas du tout. Du moins, pas pour l'instant.

Un phénomène critique a échappé aux analystes du «Blue Tuesday», peut-être le plus important pour les années qui viennent. Après avoir étudié l'envers et l'endroit du désenchantement de l'électorat face à l'équipe Trudeau et dénoncé les gaffes à répétition de Turner, après avoir répété béatement que jamais les néo-démocrates ne pourraient former le gouvernement, plusieurs ont prétendu que la razzia du 4 septembre fut le résultat d'un mirage exécuté à la perfection par une équipe conservatrice bien rodée et que la technologie, au service du parti depuis trois ans, est parvenue à orchestrer une lobotomie orwellienne sur l'électorat. Dans les milieux progressistes, on murmure même que la mentalité «red neck» (quelles colorations versatiles revêt la politique !) s'installe maintenant à Ottawa et qu'à ce point, mieux vaut se tourner vers les États-Unis de novembre pour comprendre ce qui nous attend. Mais qu'importe la perspective, tou-te-s reconnaissent que la population canadienne a

opté pour le changement. Géniale conclusion ! Mais quel changement au juste ?

- Selon moi, le peuple canadien n'est ni naïf ni lâche. Sous son apparente platitude mijote une conscience des véritables enjeux et même une volonté croissante d'y faire face. Le 4 septembre, en plus d'administrer une claque magistrale aux libéraux, le peuple a donné un coup de pied dans la porte de ce que certain-e-s appellent l'ère de la transformation, d'autres, celle des réseaux, du consensus, de la décentralisation. Lisez Marilyn Ferguson, Alvin Toffler, Lisez John Naisbitt, pour ne nommer que les plus évident-e-s. Du coup, Mulroney est devenu l'héritier d'un mandat qu'il n'a sans doute pas prévu.

Se peut-il que nous ayons dans ce pays effectué un début de «saut quantique» vers une nouvelle époque de transition ? Regardons ce qui se passe ailleurs dans le monde.

Stressée, la société accourt vers les valeurs connues, les traditions, le conservatisme, dans l'espoir d'y trouver quelque réconfort. Allemagne, États-Unis, Angleterre, Israël. Du même coup pourtant, elle réclame le changement dans les façons de faire et de penser. Les mécanismes politiques sont remis en question, les relations interpersonnelles réexaminées. Le désarmement, l'égalité des chances, les droits des autochtones et l'écologie deviennent centraux et suscitent des débats politiques audacieux, innovateurs, ce qui indique en soi une volonté de changement. Quoi qu'on pense de ce qu'ont dit les chefs, le débat du 15 août sur les femmes en est un exemple notable. Car, apeurée, la société sait pourtant que le véritable changement exige de regarder l'avenir et non le passé. Confusion. Ambiguïté. Signes certains d'un monde troublé, qui cherche, inquiet mais audacieux. Allemagne, États-Unis, Angleterre, Israël, Canada.

Rencontres de théories opposées, intégration plutôt que confrontation : l'impact de la nouvelle technologie y est pour beaucoup. Les murmures nucléaires aussi. Plus ou moins conscients, mais exposés à la planète, les gens exigent que soit reconnu l'environnement de la terre, celui des êtres et des idées. Réceptifs ou pas, tôt ou tard, les hommes politiques n'ont d'autre choix que d'écouter.

Revenons à Mulroney. Qui servira-t-il ? L'élément conservateur seul, peut-être le plus évident ? Ou l'ensemble de ses députés, ce regroupement éclectique dont on peut attendre bien des choses ? Planera-t-il à la surface de ce vote significatif ou saura-t-il saisir les courants progressistes qui l'ont sous-tendu ?

À mon avis, le style d'intervention des groupes d'intérêt non gouvernementaux, féministes entre autres, sera déterminant. Irréaliste ? Pas du tout. Habile conciliateur, Mulroney s'inscrit tout à fait dans les courants de notre époque de transition, de même que sa députation, plus coalition qu'équipe, plus réseau que «parti».

Tirons parti de cette conjoncture, d'abord en agissant comme si chacune d'entre nous avait gagné ses élections. Récupérons «leur» victoire, mais en tenant compte qu'on ne confronte pas les conservateurs à coups de poings (les Ontariens ne s'ont appris à leurs dépens). Les grandes associations féminines se sont rodées au lobbying depuis le débat constitutionnel ; bâtissons sur cet acquis et sachons, plutôt qu'attaquer les députés, forcer leur attention et celle des comités parlementaires en les alimentant d'informations irréfutables, selon un plan concerté. Malgré les frustrations inhérentes à cette approche et le sentiment fréquent d'avoir été soi-même récupérée, il faut y aller de bonne foi, omniprésentes et rigoureuses.

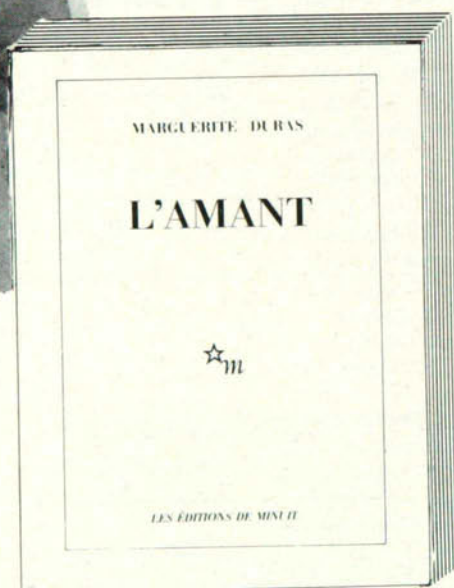
Pour éviter un trop grand virage à droite, nous devons agir vite. De Brian le Conciliateur, de «l'Homme du changement» pré-électoral, servons-nous. **FIN**

Jacqueline Pelletier est une journaliste pigiste d'Ottawa.



«S'il y a un amant que
jamais Marguerite Duras
n'oublia ni ne trahit,
c'est son art,
l'image émerveillée
de sa parole.»

Claude Roy



PARMI
LES ŒUVRES
RÉCENTES:

AGATHA

L'ÉTÉ 80

SAVANNAH-
BAY

LA MALADIE
DE LA MORT

et
DÉTRUIRE
DIT-ELLE

SUR
M. DURAS:

M. D. de
Yann Andréa

LES ÉDITIONS DE MINUIT

Marguerite Duras à l'honneur dans les

**LIBRAIRIES
CLASSIC**

825 BOULEVARD ST-LAURENT, PLACE LONGUEUIL, LONGUEUIL, TÉL.: 677-8341 - 1430 OUEST STE-CATHERINE, MONTRÉAL, QUÉBEC, TÉL.: 866-8276 - 1 PLAZA ALEXIS NIHON, WESTMOUNT, QUÉBEC, TÉL.: 933-1806 - GALERIES D'ANJOU, VILLE D'ANJOU, QUÉBEC, TÉL.: 353-6950 - LE CARREFOUR LAVAL, BOUL. LE CARREFOUR, LAVAL, QUÉBEC, TÉL.: 681-7700 - CENTRE LAURIER, 2700 BOUL. LAURIER, STE-FOY, QUÉBEC, TÉL.: 653-8683 - LES GALERIES DE LA CAPITALE, 5401 BOUL. DES GALERIES, QUÉBEC, QUÉBEC, TÉL.: 627-3855 - PLACE FLEUR DE LYS, 550 BOUL. HAMEL, QUÉBEC, QUÉBEC, TÉL.: 529-9609 - PLACE DE SAGUENAY, BOUL. TALBOT, CHICOUTIMI, QUÉBEC, TÉL.: 543-3882 - LES PROMENADES D'OUTAOUAIS, 1100 BOUL. MALONEY, GATINEAU, QUÉBEC, TÉL.: 561-1319 - CENTRE PLACE VERTU, 3205 BOUL. CÔTE VERTU, VILLE ST-LAURENT, QUÉBEC, TÉL.: 335-2971 - LES GALERIES DE GRANBY, 40 RUE ÉVANGÉLINE, GRANBY, QUÉBEC, TÉL.: 378-6547 - CENTRE LES RIVIÈRES, 4125 BOUL. DES FORGES, TROIS-RIVIÈRES, QUÉBEC, TÉL.: 378-8708.

Y a-t-il un fantôme dans la salle?

ou Conférence interrompue

par Hélène Pedneault

J'en conviens, c'est troublant. Mais je peux vous parler de l'amour. J'en arrive. Tout juste. J'en reviens. J'en reviens bien d'ailleurs. J'en reviens mal en point. Remplie de virgules, de guillemets et de parenthèses. Surtout de parenthèses. Je souffre de ponctuation. Mal en poing. Au point d'en avoir assez, ou trop. C'est pareil en ce qui concerne les atterrissages ratés, les faux retours de faux voyages. Je peux vous en parler. Longtemps et si peu. C'est pareil.

C'est fou comme certains contraires deviennent synonymes en certaines occasions. L'amour. Cet amour. Lieu par excellence de la fausse représentation. Faux théâtre. Fausses dents. J'ai mordu dans du vent. Fausse satiété. Mon ventre n'y a vu que du feu. Que du feu. D'ailleurs, c'était chaud. N'importe qui aurait pu s'y faire prendre. Chaud chaud chaud. Enrobé, brillant, bon à toucher, bon à goûter, à déballer. Jeux de jambes, de joues, de girouettes, de jambettes et de givre. Finalement.

Le givre. Parlons-en du givre. On ne m'y reprendra plus. Moi qui pensais que le givre était le summum de la cristallisation. La belle affaire. Cristal, faïence, porcelaine, craque, crack. Ramasse les miettes, ramasse les miettes. On n'en voit plus la fin. On en trouve sans arrêt, tout le temps, partout. Curieusement, ça éclabousse. Comme de l'eau. Un genre d'écoulement par le milieu. Toujours par le milieu. L'amour est terriblement centré. Centriste? Centralisé? Centralisateur? Central?

Une gare avec une seule destination. Pas le choix. Pas envie d'aller là. Bobo maman, béquer bobo. Je le referai plus. Non non non. C'est quand on a fait du mal qu'on dit ça. Et je n'ai pas fait de mal?... Non... Je n'ai pas fait de mal? Je reprends.

J'attends d'en mourir. De ça ou d'autre chose. D'ailleurs...

Un instant S.V.P.

Pardon? Qu'est-ce que vous me voulez? Ahhhhh.....
Oui, oui. Bien sûr, Bien sûr qu'on s'est déjà vues. Je n'ai fait que ça dans ma vie, vous voir. Vous.

Voulez-vous que nous partions? Ensemble? Dans des îles, des archipels, des mégapoles ou des déserts. Qu'importe? Dans des lagunes, des rues à boutiques ou des cavernes. Qu'importe? Pourvu que vous y soyez, vous. Et que je puisse écrire.

On nous cherchera. Qu'importe? Nous n'étions peut-être pas des personnes à trouver. Aimez-vous le sable? Nous en aurons. Aimez-vous la mer? Nous en aurons. Aimez-vous le coeur de Rome? Nous en aurons du coeur, nous ne connaissons que ça, le coeur. Et en plus, je n'ai jamais vu Londres. Je n'ai jamais rien vu avec vous. Ai-je déjà vu? À Mirabel, immédiatement après la conférence. Nous prendrons le premier avion qui part. Sur-le-champ. Tout presse maintenant que nous nous connaissons.

Nous irons vivre et ne rien savoir. C'est tout. Nous refaire une santé ou plusieurs si on en a besoin. Hors médias. Appel minimum, regard maximum. J'ai déjà entendu dire qu'on nommait ce genre de voyage un «nowhere». Expression facile.



Nous savons très bien où nous allons, n'est-ce pas? Nous n'avons jamais rien su d'autre. N'est-ce pas? Ce qu'on va rigoler!

Je vous reviens tout de suite. Ne bougez pas. Je termine ma conférence.

Qu'est-ce que je disais?... FIN

L'école des chaudrons ou des électrons?

Obligatoire au secondaire depuis à peine deux ans, voilà que le cours d'économie familiale qui devait nous ouvrir l'ère des «hommes nouveaux» risque de passer au hachoir!

Le ministère de l'Éducation (MEQ), soucieux d'assurer une meilleure éduca-

tion scientifique aux petit-e-s Québécois-e-s, étudie en effet la possibilité de modifier le programme académique du secondaire II pour y inclure un cours obligatoire de sciences physiques. Le projet a même reçu l'été dernier l'appui du Conseil supérieur de l'éducation.

Mais pour ajouter un nouveau cours au programme, il faudra en retirer un. Arithmétique élémentaire, ma chère Watson! Et la rumeur veut que les tenant-e-s du progrès par la science s'apprentent allègrement à dire aux défenseur-e-s d'une «nécessaire éducation au partage des tâches» d'aller se faire cuire un oeuf! Chaudrons ou électrons? Telle est la question.

Devant ce qui semblait prendre la forme d'un véritable lobby scientifique, plusieurs organisations de femmes, alertées par des enseignantes qui trouvaient que ça sentait le roussi, ont décidé de lobbyer à leur tour. Association d'économie familiale, Corporation des diététistes, AFEAS, Fédération des femmes du Québec, toutes ont fait savoir au Ministère qu'elles s'opposaient à tout recul dans ce dossier «gagné de haute lutte». Et à son tour le Conseil du statut de la femme s'est porté à la défense du caractère obligatoire du cours d'économie familiale.

D'ici décembre, le Ministère aura fait son lit. Et il est difficile de savoir ce qui se passe véritablement en coulisses.

Entretemps, tous les arguments sont bons pour passer la vadrouille sur ces quelques heures par semaine où petits garçons (souvent pour la première fois) et petites filles apprennent ensemble que les tâches domestiques et les bonnes habitudes de consommation sont l'affaire de tout le monde, une question «d'autonomie individuelle» et non pas de sexe. On prétend même que les cours de sciences «ouvriraient aux filles les portes d'un monde dont elles sont encore trop absentes»... Jusqu'ici, la plupart des groupes de femmes concernés ont refusé de mordre dans cette carotte qui leur pendouille au bout du nez. Pour eux, la récolte des petits «hommes nouveaux» étant loin d'être mûre, il est encore trop tôt pour faucher.

Mais, comme le disait la présidente de l'Association d'économie familiale, «la bataille n'est pas gagnée et tous les appuis sont les bienvenus.»



Tiré de *De la poêle à frire à la ligne de feu*, de G. Auger et R. Lamothe

CAROLE BEAULIEU

Une pornographie de premier choix

La Presse nous apprenait il y a quelques mois la nomination de M. Hubert Harel à la présidence de Premier Choix/TVEC, avec la tâche délicate de relancer cette chaîne qui, comme les autres télévisions payantes à l'heure actuelle, n'est toujours pas rentable. D'emblée, le nouveau pdg affirmait qu'il continuerait de présenter des films dit érotiques «sans toutefois les publiciser pour ne pas effaroucher les abonnés éventuels que les films de fesses horripilent»¹.

La phrase est drôle dans la bouche du président du Comité consultatif sur les stéréotypes sexistes dans les médias. Eh oui ! M. Harel est aussi à la tête de cet organisme de bénévoles créé il y a deux ans.

Vigilance industrielle

L'histoire, en fait, remonte à 1979, au moment où Jeanne Sauvé, alors ministre des Communications, demanda au Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes (CRTC) «qu'un groupe de travail favorisant l'élimination des stéréotypes sexistes véhiculés par les médias soit formé et qu'il soit composé de radiodiffuseurs, de représentants de l'industrie en général, d'annonceurs et de membres de groupes féministes»².

Mis sur pied à la fin de 1979, ce groupe décida de travailler solidairement avec le secteur industriel, convaincu que ce serait la meilleure façon d'amorcer les changements. Dans son rapport publié en 1982 et d'ailleurs excellent, le groupe de travail recommande même une «ligne de conduite» dictée par l'industrie elle-même, car «au fur et à mesure que nous avons laissé de côté l'idée d'un code réglementaire pour avancer dans la voie de l'auto-réglementation, l'industrie s'est mise à réagir favorablement».

La Confédération générale de la publicité (COGEP) se porta alors garante du financement et de la mise sur pied d'un organisme d'auto-réglementation de la publicité en français. Et c'est ainsi que le Comité consultatif sur les stéréotypes sexistes vit le jour. Les membres actuels en sont, outre Hubert Harel ; Raymonde

Lavoie de l'agence de publicité Ogilvy & Mather (Canada) ; Stella Baudot, ancienne vice-présidente de la Fédération des femmes du Québec (FFQ) ; Jean Normandeau, radiodiffuseur ; Niquette Delage de l'Association canadienne des consommateurs et Jean-Marie Allard de la COGEP. Il manque encore un-e représentant-e des médias imprimés. Leur rôle à tou-te-s est de recevoir et de traiter les plaintes formulées.

Des plaintes, s'il-vous-plaît

En 1983, le comité a reçu 79 plaintes dont 73 avaient été déposées par des

femmes et dont 77 ont été étudiées. Les plaintes téléphoniques, par ailleurs, ne sont pas comptabilisées. Est-ce dire que tout est loin d'aller pour le mieux ?

Pour sa part, Stella Baudot se plaint d'un roulement excessif des représentant-e-s au sein du comité, qui permet peu de continuité dans le travail : le comité ne s'est réuni que cinq ou six fois depuis sa création, il y a deux ans, et n'y ont participé que six délégué-e-s. Au printemps prochain, le comité devra comparaître devant le CRTC pour défendre son travail.

Jean-Marie Allard, lui, se dit persuadé de l'efficacité dudit comité. De plus, il ne voit aucun conflit d'intérêt au fait que Hubert Harel cumule deux fonctions si opposées. D'après lui, M. Harel est «de bonne foi». Mais, n'en déplaise à M. Allard, la question demeure : comment peut-on promouvoir la pornographie à la télévision et voir en même temps à améliorer l'image des femmes ?? À moins d'être schizophrène ?

DANA ZWONOK



Tiré de Idées reçues sur les femmes

NDLR : Ne ratez donc pas l'occasion de vous plaindre en bonne et due forme de tous les messages et images qui vous déplaisent, avant la fin du mandat du Comité (décembre 1984). Envoyez votre commentaire détaillé (média, date, heure, texte ou paroles, etc.) au Comité consultatif sur les stéréotypes sexistes, a/s COGEP, 465, rue Saint-Jean, bureau 509, Montréal, H2Y 2R6. Et, pour être bien sûre que ça ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd, envoyez une copie à : Évaluation-Médias/Media Watch (organisation de femmes pour l'amélioration de l'image des femmes dans les médias), C.P. 1687, Succ. H, Montréal, H3G 2N6, tél. : 270-7069.

1/ La Presse, 26 mai 1984.

2/ Tiré de *L'image des femmes*, rapport du groupe de travail sur les stéréotypes sexistes dans les médias, ministère des Approvisionnement et services, Canada, 1982.

AFEAS:



Toujours l'argent

Couverture de *Canadian Woman Studies/Les cahiers de la femme*, vol. 3, n° 4.

Sous le thème *Partenaires pour bâtir l'avenir*, l'AFEAS (Association féminine d'éducation et d'action sociale) tenait en août dernier son congrès annuel. La priorité d'action retenue pour 84-85 : demander aux gouvernements de réviser leurs systèmes fiscaux afin que les travailleuses au foyer aient accès à tous les avantages sociaux dont bénéficient habituellement les travailleurs-euses rémunéré-e-s, à savoir le régime de rentes, le régime de pensions, les allocations de maternité, les congés de maladie et l'indemnisation en cas d'accident. Le mois de novembre sera consacré à déterminer des actions concrètes pour appuyer ces revendications.

«L'accès au régime de rentes, entre autres, est une priorité d'action depuis 81-82, nous dit Michelle Ouellet, agente d'information à l'AFEAS, et qui fait maintenant partie des promesses électorales, alors qu'on n'en parlait même pas il y a deux ou trois ans».

Que pense l'AFEAS de l'idée d'un salaire pour les femmes au foyer ? Michelle Ouellet précise que la question a été soulevée lors d'un colloque de l'AFEAS, en mai 84, qui regroupait plusieurs intervenant-e-s, mais bien que ses 35 000 membres auront

à se prononcer prochainement sur les propositions de ce colloque, c'est une position que l'AFEAS n'a jamais endossée. La principale objection amenée par les membres lors de discussions antérieures : les femmes ne veulent être ni les employées de l'État, ni celles de leur mari.

Comment accéder alors à «une prise en charge individuelle ?» «Il y a des moyens pour sensibiliser les gens à un partage du revenu familial, poursuit Michelle Ouellet ; par exemple, leur expliquer comment avoir leur propre compte en banque ou les amener à considérer les dépenses personnelles comme une part des dépenses du ménage. On ne peut pas décider pour les femmes en tant qu'organisme, mais on peut leur faire connaître des moyens de développer plus d'autonomie. Les gouvernements, par contre, peuvent adopter des mesures pour assurer une certaine sécurité aux travailleuses au foyer, telles que l'accès au régime des rentes, pour ne pas être sans ressources à la retraite ; la possibilité de déduire les frais de garderie s'il y a maladie et, dans le cas d'un retour aux études, la possibilité d'obtenir un prêt-bourse dont le montant ne serait pas évalué à partir du revenu du conjoint mais bien

sur la part qui revient à la travailleuse au foyer. La société reconnaîtrait ainsi la valeur économique de cette dernière».

À noter que l'AFEAS vient de publier aux Éditions du Boréal Express un *Rapport sur la situation des femmes au foyer*, d'après une enquête réalisée en 1982 auprès de 2 050 Québécoises.¹ Il s'agit d'une collaboration entre l'AFEAS et le bureau de la recherche de la faculté de l'Éducation permanente de l'Université de Montréal, et c'est signé conjointement par Louise Joly (AFEAS) et Rita Therrien (Université de Montréal). Le rapport d'environ 200 pages trace entre autres un portrait de la situation financière des femmes au foyer, du pouvoir à l'intérieur de la famille et de l'utilisation des ressources et services de santé pour les femmes. On est loin de la doctrine sociale de l'Église préconisée par l'AFEAS des débuts, il y a déjà 18 ans et demi !

MURIEL GAUDEL

1/ Document disponible (13,95\$) aux bureaux montréalais de l'AFEAS, 180 rue Dorchester est, bureau 200, Montréal H2X 1N6. Tél. : (514) 866-1813.

Un douloureux bien-être

«Quiconque s'est déjà trouvé-e dans la position de recevoir du «bien-être social» sait à quel point ce processus est déshumanisant. Soudainement on vous nie vos droits à la vie privée. On vous force à exposer toutes vos possessions matérielles pour qu'elles soient soigneusement scrutées par la personne-police du B.S. qui, si elle découvre que vous possédez plus de choses que permis par la loi ou que vous ne satisfaites pas à quelque critère, a quasiment un pouvoir de vie ou de mort sur vous. Vos ami-e-s les plus intimes sont interrogé-e-s et si vous cohabitez avec quelqu'un, vous perdez votre

chèque de B.S. Chaque mois, on vous pose des questions absurdes et on vous force à signer des formules qui, en aucun cas, ne reflètent la vérité. On ne vous permet pas d'aller à l'école et, sauf pour une allocation minimale (25\$/mois), tout ce que vous gagnez est déduit de votre chèque rachitique.»

Pour protester contre tout cela, Annette Henrikson écrivait au bureau du B.S., au printemps dernier, faisant valoir qu'elle n'était pas responsable du fait que cette société «dominée par les hommes» ne valorise pas son travail (l'éducation de ses enfants) et que nulle part cela lui soit

«crédité»; qu'elle refusait de troquer ses acquis pour une «job platte... et improductrice». Elle concluait en refusant de remplir la formule de renouvellement.

Bien sûr, ses allocations furent assez rapidement coupées. N'ayant d'autres revenus, Annette Henrikson songe maintenant à entreprendre une grève de la faim. Elle a besoin d'appuis. Pour plus d'information : (514) 392-3008, ou écrire : A.H., a/s Coalition montréalaise pour le désarmement, 3625 Aylmer, Montréal, H2X 2C3.

LVR

Garderies exilées des COFI?

Les femmes immigrantes en ont assez qu'on discute de «leur cas» lors d'interminables colloques dont les recommandations aboutissent sur les tablettes. Elles veulent être consultées sur les politiques qui les concernent et sentent bien que leurs intérêts rejoignent ceux de toutes les Québécoises.

C'est ce que le Collectif des femmes immigrantes de Montréal est en train de faire valoir depuis l'adoption, l'été dernier, de nouvelles mesures gouvernementales abolissant les services de garderie gratuitement offerts aux nouvelles arrivantes inscrites aux cours de français des Centres d'orientation et de formation des immigrant-e-s (COFI).

Parce que les gouvernements fédéral et provincial n'arrivaient pas à s'entendre (encore une fois) et parce qu'il y avait coupures de budget (touchant encore une fois directement les femmes), le ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration (MCCI) du Québec avait décidé de fermer les trois garderies situées à l'intérieur des COFI de la région métropolitaine de Montréal et celle de Québec. On exigeait dorénavant des nouvelles arrivantes, qui ne connaissent encore rien de la société québécoise, qu'elles trouvent elles-mêmes un endroit de garde pour leurs enfants ou alors qu'elles renoncent

aux cours de français indispensables à leur intégration et à leur participation au marché du travail.

Face à cette décision inacceptable, le Collectif a entrepris une vaste campagne de mobilisation et obtenu l'appui d'une soixantaine d'organismes de femmes immigrantes, de femmes québécoises, des regroupements de garderies, etc. Des femmes, surtout, ont soutenu la protestation. Toutes y ont vu une tentative de renvoyer les femmes à la maison ou alors de les maintenir dans les emplois les plus mal rémunérés, réservés aux femmes allophones, souvent ignorantes de leurs droits et donc faciles à exploiter.

Cette lutte pour le maintien des garderies dans les COFI a pris un caractère historique; c'était la première grande mobilisation des femmes immigrantes, en solidarité avec les femmes québécoises, pour exiger que le gouvernement respecte leurs droits et les considère comme des citoyennes à part entière. L'action s'est poursuivie durant tout l'été sous forme de conférence de presse, de rencontres publiques, de pétitions, de séances de négociations avec le ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration du Québec, et elle a permis d'obtenir certains gains. Ainsi, on a créé des garderies à but non lucratif sur les lieux des COFI pour

remplacer les anciennes garderies et le Ministère s'est engagé à y réserver un certain nombre de places aux enfants des étudiantes des COFI. Celles-ci auront aussi droit à une aide financière de l'Office des services de garde à l'enfance pour assumer une partie des coûts.

Bien sûr, tout est encore loin d'être acquis. Les nouvelles garderies ont une situation financière précaire et le service aux nouvelles arrivantes peut être aboli avec un avis de 30 jours du Ministère. C'est pourquoi des représentantes de divers organismes de femmes ont mis sur pied un *Comité garderies* pour surveiller l'application des mesures gouvernementales, appuyer les nouvelles garderies et forcer le Ministère à s'engager clairement face aux besoins des femmes, de façon permanente : les contrats signés entre le Ministère et ces garderies se terminent le 31 mars 1985.

Une histoire à suivre, donc... Toutes les femmes désireuses d'en savoir davantage ou de s'impliquer dans la lutte des femmes immigrantes peuvent communiquer avec le Collectif des femmes immigrantes, 6865 Christophe-Colomb, Montréal, H2S 2H3, tél. : 279-4246.

AGNÈS BEAULIEU

Les promesses de Brian

En matière de condition féminine, le nouveau gouvernement de Brian Mulroney sera-t-il progressiste... ou conservateur? Des promesses aux réalisations, combien de chances laisserons-nous au coureur? Quelques semaines plus tard, un tour d'horizon de « nos » priorités telles que reprogrammées par « eux ».

par Gloria Escomel

Depuis septembre dernier, il y a deux fois plus de femmes à la Chambre des communes, à Ottawa : vingt-sept dont dix-neuf conservatrices, cinq libérales et trois néo-démocrates. Quatorze d'entre elles sont québécoises, ce qui nous «donne» trois des six femmes nommées ministres.

Cette victoire «honnête» nous permet d'espérer que les dossiers qui nous concernent seront un peu mieux soutenus. Mais s'il est vrai, comme l'a constaté Louise Giguère-Tesner, présidente du caucus des femmes conservatrices, que les Québécoises sont plus politisées que leurs consoeurs canadiennes, il faudra qu'elles surveillent les promesses qu'on leur a faites au cours de la campagne électorale et en fonction desquelles, somme toute, elles ont voté.

«Les conservateurs sont très conscients de devoir leur vote aux femmes, fait remarquer madame Giguère-Tesner et ils savent que s'ils négligent leurs problèmes, ils risquent de perdre les électrices aux prochaines élections...» Bien que difficile à vérifier, cette affirmation mérite d'être prise au pied de la lettre, ne serait-ce que par l'engagement qu'elle suppose. Mais faisons plutôt le tour du programme des conservateurs.

«Quant au rôle politique des femmes, constate Jocelyne O'Hara, conseillère politique sur la situation des femmes auprès du Premier ministre, soulignons que plus de femmes détiennent des portefeuilles importants – au niveau de l'économie et des finances – dans des secteurs liés de près aux préoccupations des femmes et que deux d'entre elles, Flora MacDonald et Patricia Corney, respectivement ministre de l'Emploi et de l'Immigration et ministre de l'Énergie, des Mines et des Ressources, siègent au comité des priorités.

«La troisième femme à détenir un portefeuille, Suzanne Blais-Grenier, est ministre de l'Environnement (Voir Écologie, p. 37). Mais les trois autres sont des ministres d'État : Andrée Champagne à la



Brian Mulroney

Jeunesse, Barbara Jean McDougall aux Finances, Monique Vézina aux Relations extérieures.

L'Homme de la situation

Quant au ministre délégué à la Condition féminine, l'équivalent de Judy Erola au précédent gouvernement, c'est un secrétaire d'État : Walter F. McLean. Dans le communiqué de presse du 17 septembre où il annonçait la composition de son cabinet, il ne mentionnait même pas une partie de sa charge... qui ne concerne que 52% de la population ! À moins que le gouvernement n'ait craint les railleries des groupes de femmes devant le fait que le responsable de la situation des femmes soit désormais un homme, qui plus est un ministre du culte de l'Église protestante?... «Ceux qui le connaissent savent qu'il était le porte-parole du parti sur la question, il y a quelques années, répond O'Hara, que c'est ainsi qu'il a gagné ses épaulettes. C'est donc un homme sympathique à la situation féminine, on a fait un très bon choix, surtout si l'on cherche à sensibiliser la population masculine à la nécessité de régler les problèmes des femmes...»

Admettons. Mais les premières réactions des femmes à qui j'ai annoncé la nouvelle – variant du hoquet au sursaut, en passant par le scepticisme ou l'indignation – prédisent qu'il faudra un peu d'habileté pour faire avaler cette pilule d'un paternalisme mal enrobé... Rassurons-nous, cependant : Walter McLean n'a ni moins ni plus de pouvoir que sa prédécesseure Judy Erola.

«Mais il y a une différence, précise Jocelyne O'Hara ; le secrétaire d'État sera maintenant responsable de toutes les sections majeures traitant du statut de la femme. Avant, elles étaient séparées : d'une part, le Conseil consultatif canadien sur la situation de la femme (CCCSF) et le Bureau de coordination des programmes, sous la responsabilité de la ministre Erola, et, d'autre part, le programme Promotion des femmes qui finance les groupes à travers le Canada avec un budget de 5 millions \$, sous la responsabilité du secrétaire d'État. L'avantage de cette centralisation, sous le chapeau dorénavant de McLean, sera d'avoir une meilleure vue d'ensemble de la situation».

Pour Lucie Pépin, ancienne présidente du CCCSF, maintenant députée libérale d'Outremont, cette centralisation est dangereuse parce qu'elle risque de neutraliser le CCCSF : «Je pense que les conservateurs n'ont jamais compris à quel point le Conseil était indépendant de la ou du ministre et décidait de ses priorités. Ils nous pensaient au service de la ministre, ce qui n'a jamais été le cas. Ils vont restructurer les organismes à la condition féminine mais j'ignore dans quel sens. Je serais étonnée qu'on mette le CCCSF de côté, son crédit est trop important, mais cette restructuration est à surveiller».

Intentions particulières

Selon les conservatrices interrogées, le nouveau gouvernement conservateur pourra, règle générale, négocier plus facilement qu'un gouvernement libéral avec le gouvernement québécois, péquiste ou libéral. Les dossiers fédéraux-provinciaux concernant les femmes incluent les garderies, le Code civil (divorce, tribunal de

la famille, etc.), le Code criminel (avortement, prostitution, pornographie «dure»), les régimes de rentes à la retraite, l'emploi, etc.

«Lorsqu'on examine le programme des conservateurs envers les femmes, on ne peut pas dire qu'on soit frappées par l'originalité des questions, commente Maria Jean, présidente du Comité des femmes libérales. Ils se sont visiblement inspirés du «questionnaire rose vif» du Conseil consultatif canadien du statut de la femme, que Lucie Pépin avait fait préparer pour aider les électrices à poser des questions pertinentes aux candidates : mêmes états de la situation, mêmes questions, auxquelles s'ajoutent des promesses très générales et rassurantes... Mais par quels moyens concrets vont-ils faire évoluer la situation ? Cela reste à voir».

Il est vrai que les priorités – faire progresser la vie économique des femmes par l'égalité des chances en emploi, les programmes d'action positive et l'affirmation du principe de salaire égal pour travail de valeur équivalente ; recycler les femmes en fonction des nouvelles technologies ; améliorer les pensions de retraite, pour les femmes au foyer ou à faible revenu, de même que les conditions de travail à temps partiel, etc. – étaient les



Lucie Pépin



Flora MacDonald



Pat Carney



Suzanne Blais-Grenier

mêmes pour les trois partis. Que nous ont promis les conservateurs en particulier ?

Résumons-le : en matière de *garderies*, engager des fonds fédéraux pour les rendre plus accessibles à tous les enfants ayant besoin de services de garde (en 1980, le CCSF estimait qu'il n'y avait que 109 135 places disponibles pour 760 000 enfants de moins de six ans) ; mais auparavant, le gouvernement doit «étudier des solutions satisfaisantes», parmi lesquelles une révision des mesures fiscales. Rappelons que le CCSF venait de déposer une analyse semblable auprès du dernier gouvernement. Sans doute une nouvelle analyse permettra-t-elle de gagner du temps ?

À cause de l'héritage

En matière de *régimes de pensions à la retraite*, les propositions sont plus détaillées. Il s'agit d'instaurer, de concert avec les provinces, un régime de retraite accessible à toutes les Canadiennes au foyer ou à faible revenu, et, à court terme, d'apporter une aide immédiate aux personnes âgées ; de donner l'allocation de conjoint à toutes les veuves âgées de 60 ans, quel que soit l'âge de leur conjoint à son décès (actuellement elles en sont privées si celui-ci s'est «illégalement» avisé de mourir avant 65 ans, «âge prescrit par la loi» !) ; de réformer en profondeur les régimes privés et publics en incluant des mesures incitatives pour la planification des retraites ; de remplacer les déductions

actuelles aux régimes de pensions par un dégrèvement fiscal fixé à 40% ; d'étudier la possibilité de transférer les régimes enregistrés au moment d'un changement d'emploi ; etc.

Ces mesures entraîneraient certains coûts. Or, à peine deux semaines après la formation de leur cabinet, les conservateurs se plaignaient à grands cris d'avoir hérité des libéraux un déficit budgétaire de beaucoup supérieur à leurs prévisions. «Ça m'étonne que l'opposition n'ait pas connu le déficit des libéraux, à quelques millions près !» répond à cela Lucie Pépin, «... mais ce sera, je le crois, leur grande excuse pour faire des coupures. Ils ont déjà affirmé à deux reprises, lors de réunions internes, ne pas vouloir augmenter les budgets sociaux et j'ai peur que les pensions de retraite, les allocations familiales et les programmes de santé en souffrent».

Travailleuses de tout le pays

Quant au *salaire égal pour un travail de valeur égale*, le gouvernement veut en promouvoir le principe auprès des milieux d'affaires, entre autres, et l'appliquer dans le secteur public fédéral ; il s'engage, dans les mois qui suivront sa victoire (maintenant, quoi !), à organiser un vaste sommet économique où seront analysées en priorité les barrières systématiques à l'égalité économique des femmes et les moyens de les éliminer.



Monique Vézina



Andrée Champagne

«S'agit-il de donner suite à la Commission fédérale d'enquête sur l'égalité en emploi que le gouvernement libéral avait mandatée il y a deux ans?», s'interroge Maria Jean. Si tel est le cas, comme cette Commission était présidée par Flora MacDonald, il y aurait sans doute, espérons-le, une continuité. L'affaire est à suivre, en tout cas. Même chose pour la question *du temps partiel* qui avait suscité une autre Commission fédérale d'enquête présidée par une femme, Joan Wallace. Là

aussi, l'actuel gouvernement respecte certaines des conclusions : obtenir des avantages sociaux et des salaires proportionnellement équivalents à ceux des travailleur-euse-s à temps plein.

Quant à l'*action positive*, obligatoire pour la promotion de l'emploi des femmes, le gouvernement s'engage à implanter des programmes «efficaces» avec suivis et mesures d'évaluation, dans la fonction publique, les conseils et corporations de la Couronne. Il promet d'inciter les compagnies privées à embaucher plus de femmes en posant comme condition aux entreprises fournissant des services au gouvernement de se conformer aux objectifs des programmes fédéraux d'action positive.

Les Commissions d'emploi et d'immigration du Canada devront élaborer des programmes de *recyclage et de formation additionnelle* face au virage technologique pour les femmes qui le désirent ; on modifiera la loi de l'assurance-chômage pour que les bénéficiaires conservent leurs prestations en s'engageant dans ces programmes de formation ; par des incitations fiscales, des subventions et des bourses, on favorisera l'augmentation de

la qualification des travailleuses ; des assises formées de représentant-e-s d'entreprises, de syndicats et du gouvernement établiront des programmes «appropriés et efficaces» de recyclage de la main-d'œuvre, correspondant à la demande du marché et aux besoins des femmes... À surveiller, encore.

Plus de criminels

Par *questions sociales*, on désigne les problèmes des femmes battues, la planification des naissances et l'avortement – où, disons-le tout de suite, on ne prévoit que le statu quo, à quelques palabres près – la pornographie, la prostitution et le divorce. Quelles sont les bonnes résolutions à l'horizon ?

En plus de prévoir, là comme ailleurs, des programmes de sensibilisation, le gouvernement compte traiter la *violence* faite aux femmes et aux enfants à la maison en réformant les programmes fédéraux d'hébergement, d'emploi et d'éducation publique pour les mettre essentiellement au service des victimes, et retirer l'agresseur de la résidence familiale plutôt que sa femme et ses enfants. Il devrait aussi, toujours d'après les promesses élec-

NOUVEAUTÉS

Sommeil d'hiver
de
MARIE-CLAIRE BLAIS

**Alice & Gertrude
Natalie & Renée
et ce cher Ernest**
de
JOVETTE MARCHESSAULT

Des femmes écrivent des textes dramatiques et du théâtre. Il y a dans ce mode d'écriture une relation particulière et immédiate à la vie. Une parole directe que les femmes ont toujours privilégiée. Le **théâtre**, c'est aussi un texte à lire comme un roman.

Sur l'air d'Iphigénie
de
MARIE SAVARD

**Une lettre rouge
orange et ocre**
de
ANNE-MARIE ALONZO

les éditions de la pleine lune

EN LIBRAIRIE

torales, mettre sur pied des programmes permanents (et non plus ponctuels) d'assistance financière et sociale aux femmes victimes de violence.

Freiner la *pornographie*: les conservateurs s'engagent à clarifier la définition du Code criminel afin de rendre la pornographie illégale. Ils prévoient aussi réviser les lois sur les douanes, la radiodiffusion, le code criminel, etc. pour freiner l'entrée, la production et la distribution du matériel pornographique. Ils attendent par ailleurs la publication du rapport Badgley, sur l'exploitation sexuelle et les offenses impliquant des enfants, pour prendre d'autres mesures législatives.

Quant à la *prostitution*, qu'il était question de décriminaliser, on semble s'orienter plutôt vers une plus grande «criminalisation» des clients que vers un plus grand libéralisme envers les prostitué-e-s; on envisage de poursuivre les clients, surtout s'ils demandent «les services sexuels» de mineur-e-s, et d'élargir la définition «d'endroit public» pour mieux sévir. Par ailleurs, on veut prévenir la prostitution des femmes et des jeunes «en améliorant leurs conditions socio-économiques...» Face au plus ancien métier du

monde, le voeu est aussi pieux que vieux!

Et en ce qui concerne le *divorce*? Les conservateurs mettent surtout l'accent sur la perception des pensions alimentaires: inclure dans la loi des critères précis et détaillés qui assurent des allocations équitables; créer un registre central des ordonnances d'entretien de garde ainsi qu'un mécanisme d'application de ces ordonnances partout au Canada. Actuellement, en effet, il suffit aux pères ou maris de «disparaître» ou de changer de province pour échapper à l'obligation de verser des pensions alimentaires. Pas un mot, par contre, toujours dans le programme conservateur, sur la possibilité du divorce «sans faute», ou par consentement mutuel.

Un enfer bleu ?

Quant aux *femmes autochtones*, elles verront disparaître l'article 12-1 (b) qui leur enlève leur statut d'Indienne dès qu'elles épousent un non-Indien, en priorité à toute autre réforme y compris celle qui concéderait l'autodétermination des peuples autochtones.

Aux *femmes immigrantes*, aux prises avec des insuffisances linguistiques et des

ghettos d'emploi, on a promis de meilleurs programmes de formation et d'information sur leurs droits, de la part du ministère de l'Emploi et de l'Immigration et de celui du Travail. Le fédéral prévoit «exhorter» les provinces à appliquer les lois sur les normes d'emploi surtout dans les secteurs du travail domestique et du textile, où les immigrantes abondent. Il faudra voir ce que Flora MacDonald fera de plus concret.

Bilan? De bonnes intentions. Mais pour que notre enfer futur n'en soit pas pavé, il faudra concrétiser ces généralités en mesures précises et détaillées. Pour le moment (début octobre), les député-e-s et les ministres en sont encore à s'installer, cherchent bureaux ou appartements à Ottawa et dans leurs comtés, prennent connaissance de leurs dossiers: impossible de les joindre. C'est encore la période où l'on veut donner sa chance au coureur. Mais *La Vie en rose* suivra ces promesses. Tout ce qu'on peut dire, pour l'instant, c'est qu'elles sont (trop?) raisonnables et, sauf sur les questions économiques, fort... conservatrices. Pouvait-il en être autrement?

FIN

Gloria Escomel est journaliste, professeure de littérature à l'Université de Montréal et écrivaine à temps perdu.

éditions
d'Acadie

VIENT DE PARAÎTRE



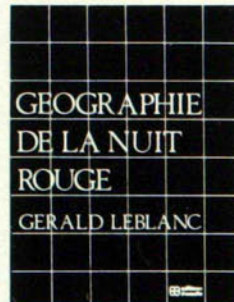
France Daigle

**FILM D'AMOUR
ET DE
DÉPENDANCE**

Chef-d'oeuvre obscur

119 p., 7.50\$

ISBN 2-7600-0105-9



Gérald Leblanc

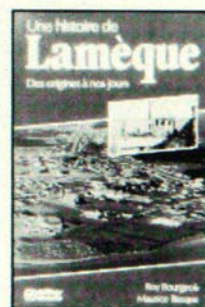
**GÉOGRAPHIE
DE LA NUIT
ROUGE**

47 p., 6.00\$

ISBN 2-7600-0106-7

éditions
d'Acadie

PARAÎTRA BIENTÔT



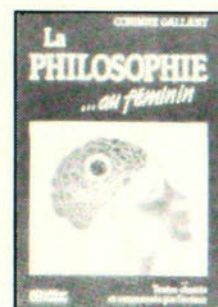
Roy Bourgeois/
Maurice Basque

**UNE HISTOIRE
DE LAMÈQUE**

des origines à
à nos jours

126 p., 9.95\$

ISBN 2-7600-0104-0



**LA
PHILOSOPHIE
AU FÉMININ**

Textes choisis et
commentés par

Corinne Gallant

276 p., 9.95\$

ISBN 2-7600-0108-3

LES ÉDITIONS D'ACADIE 351 rue St-George, Moncton, N.-B. E1C 1W8

Nos livres sont distribués par DIFFUSION PROLOGUE

Quelle voyageuse êtes-vous ?

Eh non ! La Vie en rose n'ayant pas d'envoyée spatiale à Cap Canaveral, vous ne lirez pas (cette fois) l'entrevue exclusive de Sally Ride, 33 ans, 1^{re} Américaine dans l'espace en 1983, et encore moins celles des Russes qui l'y avaient précédée : Valentina Terechkova en 1963 — l'aviez-vous reconnue en couverture ? — et Svetlana Savitskaya en 1982.

Le 5 octobre dernier, Sally Ride s'envoyait de nouveau en l'air (?), accompagnée de notre Marc Garneau national et de Kathryn Sullivan, 33 ans aussi, qui devenait la première Américaine à marcher dans l'espace. Après Tintin et Alexandrine Tinne¹, bien sûr.

Vous le savez sans doute, il y a une femme, Roberta Bondar, sur les six astronautes canadiens sélectionnés à l'été 83 par le Conseil national de recherches du Canada, parmi 4 380 candidatures dont 10 % de femmes. Mais saviez-vous que le candidat le plus âgé... était une femme de 76 ans² ?

Alors qu'il perd de sa nouveauté et de son fulgurant prestige, le métier d'astronaute commence donc à accepter les femmes. Mais qu'est-ce qui motive les travailleuses de l'espace elles-mêmes ?

Enfant, Shannon Lucid³ jouait déjà les pionniers et rêvait de devenir exploratrice. « Comme il n'y a plus de frontières terrestres à explorer, dit-elle, l'espace devenait logiquement l'objet de mes rêves. »

Explorer l'espace, donc. Mais Shannon n'a-t-elle pas de l'espace une vision un peu... limitée ? Où commence le voyage, en réalité ? À défaut de pouvoir interviewer Kathy, La Vie en rose vous montre des femmes qui ont marché sur la terre, à leurs risques et périls. De l'exploratrice Alexandra David Neel franchissant les Himalayas vers 1915 à la canoteuse solitaire Madeleine Sauvé sillonnant le Nord québécois l'été dernier, en passant par la fragile Violette Leduc arpentant seule les routes de France vers 1950, le voyage a-t-il le même sens exploratoire pour les voyageuses que nous sommes toutes à l'occasion ? Seule ou avec d'autres, en vélo, en chameau ou en charter, ne s'agit-il pas de reprendre l'espace, de prendre pied, de repousser les limites quotidiennes ou séculaires de l'espace permis aux femmes ?

Alors, que les problèmes évoqués par les voyageuses de Louise Larose ne vous arrêtent pas, que le périple de Madeleine et la saga d'Alexandra vous inspirent et que les magnifiques photos de Dulcé Araujo, enfin, vous fassent rêver. Nous vous lançons, en ce gris novembre, une invitation au voyage. Et nous attendrons vos récits. Car vous, quelle voyageuse êtes-vous ? F.G.

¹ Célèbre mais fictive exploratrice féministe ayant traversé les pages de LVR en 1981-82, sous forme de bande dessinée.

² « Le premier Québécois de l'espace », Françoise Côté, L'Actualité, octobre 1984.

³ L'une des huit femmes astronautes de la NASA décrites par Véronique Robert dans L'Actualité de décembre 1982.

Brésilienne, Dulcé Araujo vit depuis 17 ans en France où elle est photographe « freelance » pour la presse française. Elle compte à son actif plusieurs expositions dont, notamment, le Coloquio Latino Americano de Fotografia, au Mexique en 1979 et 1980, et Le Brésil vu par des Brésiliens, au Centre Georges-Pompidou, à Paris, en 1983. De passage au Québec au printemps dernier, Dulcé Araujo offrait ses services à La Vie en rose. C'était une offre que nous ne pouvions refuser, jugez-en par vous-même.



Au nord du Portugal...



... les poids sur la tête sont plus légers

Les voyageuses

par Louise Larose

Ma fille a peur de son ombre ; elle ne rentre ni ne sort». Une mère égyptienne «comblée» faisait ainsi l'éloge de sa fille¹ : le fait de n'entrer ni de sortir garantissait ses bonnes mœurs... Peu importe qu'il incarnait pour l'adolescente une limitation quasi carcérale de son espace vital.

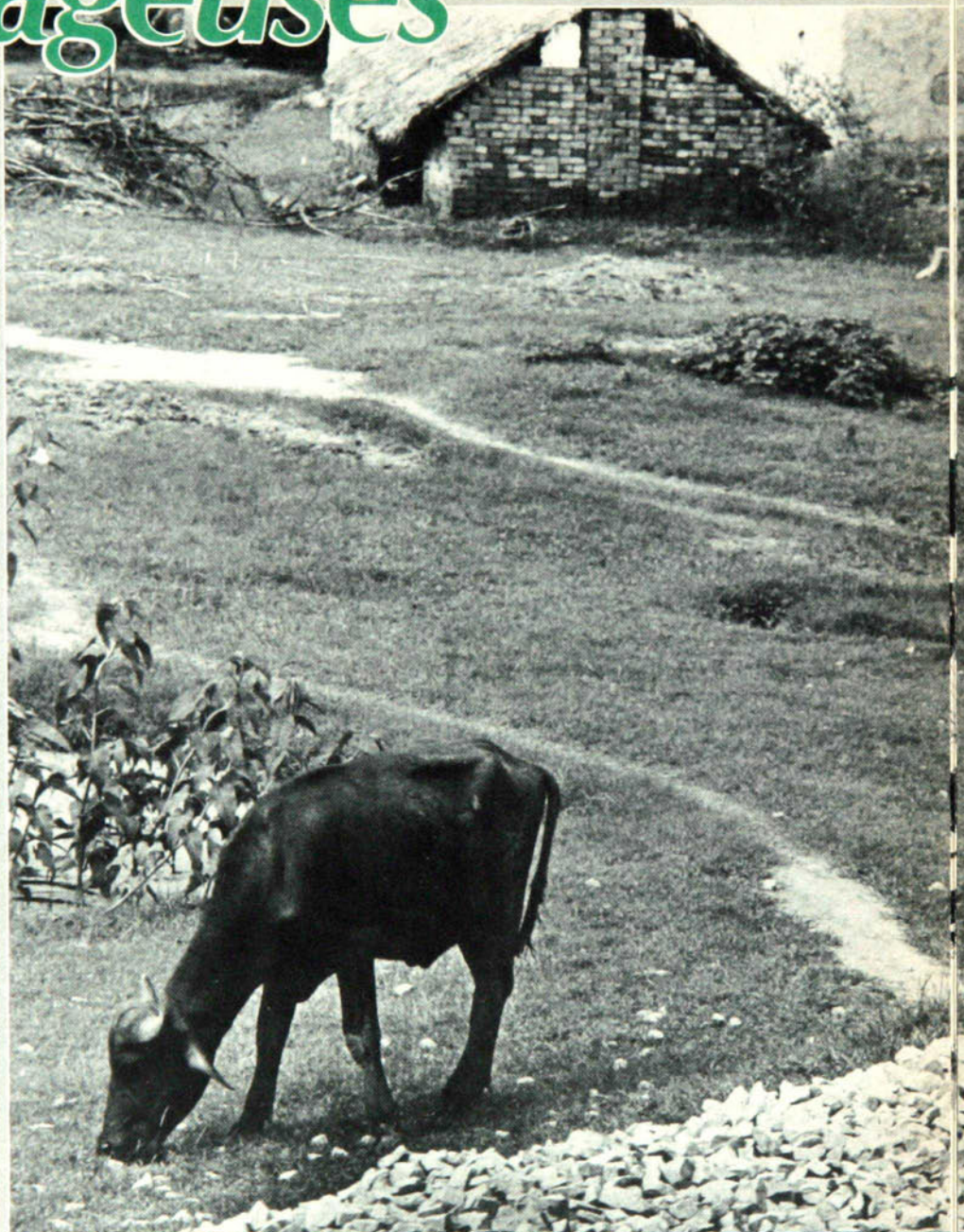
Ces barrières visibles ou invisibles, de plus en plus de femmes les franchissent. Que font-elles ? Elles voyagent. En Europe, en Orient ou en Amérique du Sud, seules ou en groupes, souvent sac au dos, sur le pouce, en vélo, en autobus ou en train... En fait, nous sommes sans doute la première génération de femmes à accéder aussi largement à autant de continents et de cultures différentes. L'enjeu est de taille ; il est planétaire puisqu'il s'agit, pour plus de la moitié de la population mondiale, d'avoir enfin libre accès à la planète. Mais cette découverte ne va pas sans difficultés.

Le rire jaune de l'étrangère

Agréablement allongée sur une plage cubaine, vous vous apercevez tout à coup qu'on vous dévisage de très près. En traversant la rue d'une grande ville de Turquie, vous croisez un vieux monsieur tout à fait charmant qui, sans crier gare, vous assène de vigoureux coups de canne sur les jambes, en proférant des menaces... parce que vous êtes en pantalon. En train de déambuler dans une rue égyptienne avec un groupe de voyageurs-euses, vous rencontrez un couple ; soudain, la femme se retourne et vous apostrophe en arabe. Son compagnon tente de la retenir en lui disant que vous êtes étrangère. Rien à faire, elle continue de plus belle, un attroupement se forme... Ce jour-là, vous n'avez que le temps de prendre la poudre d'escampette. Petit détail : vous portiez une robe soleil. Ailleurs, vous louez une chambre dans une petite pension... et vous entendez une partie de la nuit le patron frapper ou gratter à votre porte.

Ces «incidents» rapportés par des voyageuses sont monnaie courante. La liste en est fort longue – avec bien sûr des variétés locales – et surtout très diversifiée : harcèlement ad nauseam dans les rues en Italie, abordage en règle dans une ville arabe où l'on vous prend pour une prostituée, tensions reliées au type d'hébergement et aux choix vestimentaires, etc. Il y a bien, sous toutes les latitudes, certains problèmes spécifiques aux voyageuses.

Louise Larose est journaliste à la pige et elle-même voyageuse depuis une dizaine d'années.



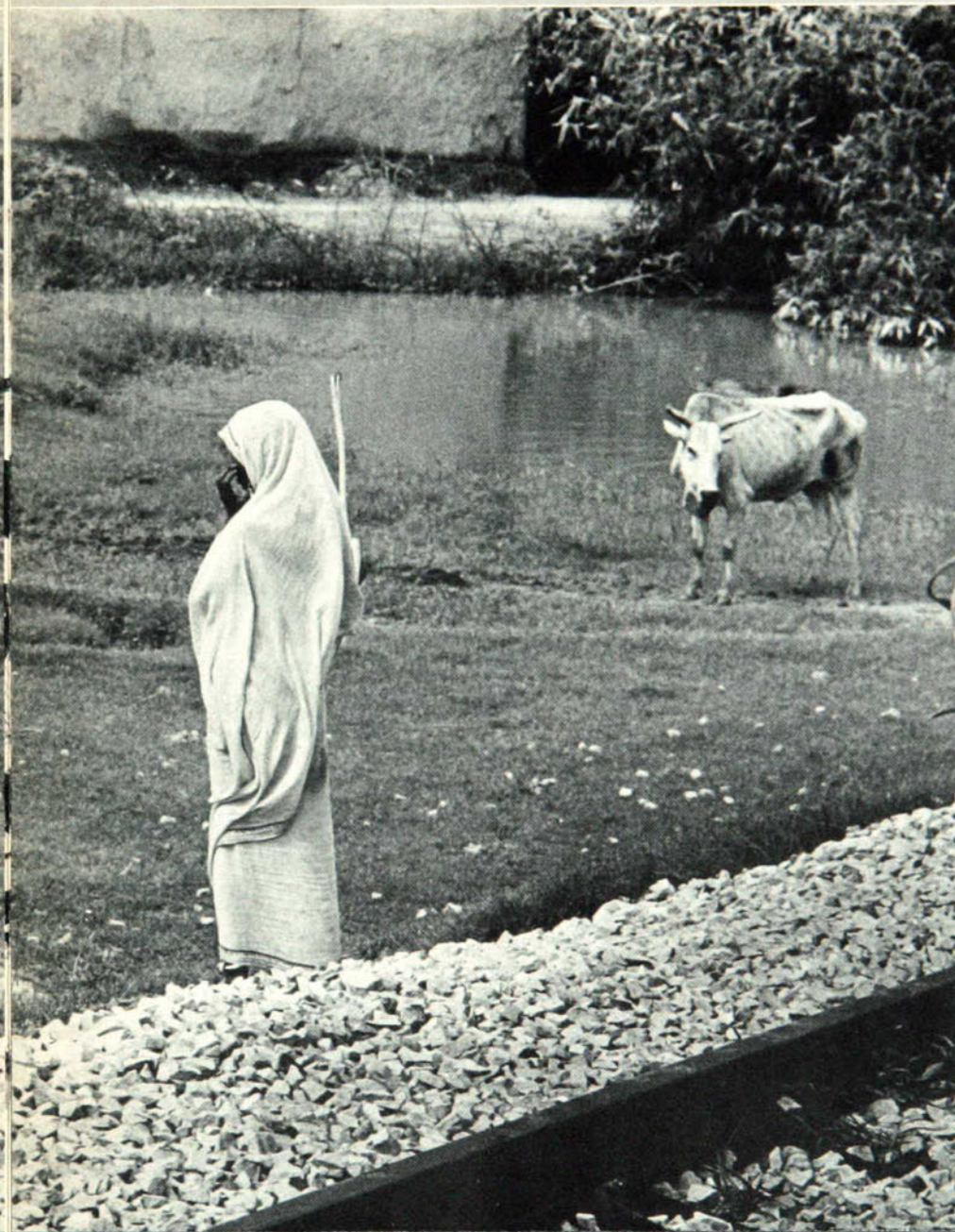
En Inde, un village entre Bombay et Bénarès



A Lisbonne, une vendeuse ambulante



sur le fleuve



Parmi les consignes que l'on donne le plus fréquemment aux voyageurs quels qu'ils soient, il y a celle-ci : respecter les horaires. En clair, cela signifie ne pas circuler dans les rues tard le soir, ce qui s'adresse à fortiori aux femmes. Mais il n'y a rien là que de très banal : à Paris, New York ou... Montréal, l'insécurité est la même, puisque «toutes les grandes villes se ressemblent», aux dires des voyageuses.

À ce premier conseil, s'ajoute habituellement celui d'éviter le port des bijoux et les décolletés «séducteurs».

Les limites de la provocation

Les voyageuses, encore peu nombreuses, qui se rendent dans les pays islamiques doivent affronter des tabous vestimentaires beaucoup plus évidents : pas de mini-jupes, pas de shorts (avoir de préférence le genou couvert), pas de robes soleil et encore moins de décolletés ravageurs puisque, comme me l'affirmait un agent de voyage, il faut surtout éviter, pour ne pas avoir d'ennui, les «vêtements et les attitudes provocantes». Il y a là, on s'en doute, matière à beaucoup d'interprétation ! Par exemple, je connais plusieurs femmes qui, séjournant en pays islamiques, ont dû attacher leurs longs cheveux : on interprétait leur chevelure libre comme une provocation.

Même si le statut d'étrangère permet parfois des écarts, l'aisance et la liberté relative dont jouira, ou ne jouira pas, la voyageuse, sont la plupart du temps étroi-

Arriver à pied, sac au dos, à Chicago, à Séville, à Vicence, à Anvers, à Hambourg comme je suis arrivée au Puy, prendre d'abord une ville par ses faubourgs, enchaîner les prés aux trottoirs, passer de la semelle des labours à la semelle du macadam, c'est ainsi qu'on passe de l'indifférence à l'amour. (...)

J'ai cherché un gîte dans la nuit. Le Grand Hôtel Terminus en face du bureau de poste m'envoie à l'annexe d'un autre hôtel, cet hôtel me renvoie dans un café qui loue des chambres, ce café m'envoie dans un autre café. Encore une chambre fanée, encore une mise en scène immuable qui semble imitée des mises en scène de l'inoubliable Georges Pitoëff, encore des roses sur la tapisserie... Plus une chambre d'hôtel est triste, plus son papier est fleuri. (...)

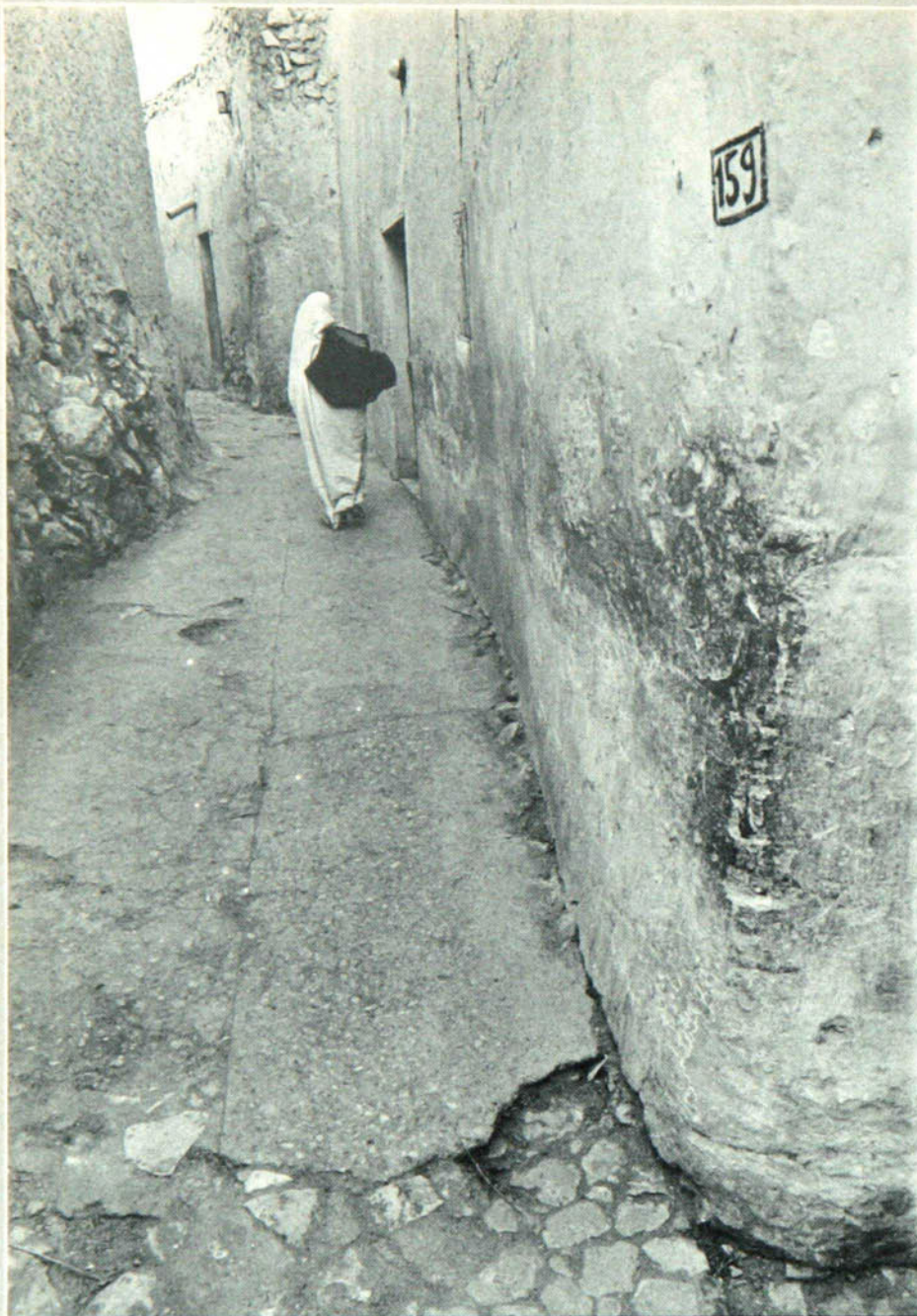
Je ne comprends pas, je ne trouve pas pourquoi j'ai eu dans l'hôtel du haut de Cordes la chambre la plus inconfortable, la plus déprimante. Je suppose que mon sac à dos dès mon arrivée est synonyme d'absence de fauteuil, d'armoire à glace, d'eau courante. À demi-vagabonde, demi-confort, se sera dit l'hôtelière. Je suis vaniteuse. Je ne veux pas qu'on me traite en dernière, je ne veux pas qu'on m'escamote, je ne veux pas qu'on me prenne pour ce que je suis.

Violette Leduc, in *Trésors à prendre* (1951)



Xamgô, caudoblé : vaudou brésilien

ve Amazone



Algérie, les femmes sont entièrement voilées, à un oeil près

tement reliées à la condition des femmes du pays visité. C'est ce que des pays à coutumes islamiques comme le Yémen, l'Arabie saoudite, le Pakistan, l'Iran, etc. illustrent éloquentement : on ne voit pas d'un bon oeil deux femmes (encore moins une !) voyager seules dans un pays où les femmes sont voilées, en majorité analphabètes, réduites à un espace restreint et dans certains cas dans l'impossibilité de conduire une automobile ou même de circuler seules.

De plus, «tous les pays islamiques connaissent le même retour aux valeurs refuges de la tradition et du Coran, à cet ordre ancien qui consacre, de façon archaïque, le statut mineur de la femme. Pouvoir «révolutionnaire» religieux iranien, maquisards intégristes afghans, «frères musulmans» égyptiens, militants de l'Armée de Dieu en Malaisie, tous préconisent un retour à la lettre de la loi islamique.»²

Il ne faudrait pas croire cependant les pays occidentaux exempts de préjugés : il suffit de penser à certains États du Sud américains où les valeurs «fondamentales» (famille, patrie, religion, etc.) sont très fortes. En ce sens, le retour aux valeurs traditionnelles, qu'elles soient chrétiennes ou islamiques, n'arrange pas la situation des voyageuses.

Mais les destinations «islamiques» impliquent certainement des difficultés supplémentaires, plus flagrantes. Le véritable défi, et c'en est un, consiste d'une part à ne pas nier ces difficultés, à ne pas jouer à l'autruche, et d'autre part à ne pas se cantonner dans des attitudes de victimisation et de passivité qui ne font qu'alimenter le statu quo.

Seule ou avec d'autres

Pourtant, malgré toutes les restrictions et difficultés, de plus en plus de femmes voyagent. Plusieurs se sentent encore insé-

Lavé mon linge en bienheureuse romainichelle sans roulotte à la fontaine (...)
Encore un pont romain, encore un château remanié, encore un repas de romain pour mes yeux qui absorbent et qui rendent. (...)
Le dimanche a été dur. Vingt kilomètres à pied, d'une trotte, de neuf heures à midi et demi. Levée trop tard. Pas de maison entre Estaing et Espalion. Des tractions noires, encore des tractions noires qui me dépassent, qui soufflent d'abord leur vitesse dans mon dos. Volonté d'automate pendant que je marche, que j'ai soif, que j'ai chaud dans les gorges du Lot. (...)

Je marche vite, je prends de l'avance à mon itinéraire, je vole deux heures de sur-sis à la bourgade, à la salle à manger, à la chambre d'hôtel qui me font quotidiennement peur, dans lesquelles je devrais plonger aussi de mes gazons, de mes routes... mes routes trop rarement vicinales, trop rarement rajeunies... mes routes, mes rubans que je n'ai pas froissés



Portugaise devant les portraits de ses fils morts

cures si elles n'ont pas auprès d'elles leur «chum» ou leur mari, ou si elles ne font pas partie de l'inévitable voyage organisé, dans un groupe, souvent majoritairement féminin, où elles seront sur-protégées et sur-encadrées. Encore qu'il existe des alternatives valables qui peuvent être d'excellentes initiations au voyage : il s'agit des petits groupes qui ne confinent pas au troupeau, qui offrent un accompagnement souple et peuvent éviter, dans les cas de destinations non touristiques en particulier, des pertes de temps considérables (ex. : Club Aventure).

Même dans ce cadre, il y a fort à parier que deux femmes amantes, s'affirmant comme telles, sont plus susceptibles d'être limitées dans leur quotidien qu'un couple hétérosexuel.

Parmi les 18-35 ans, il semble que l'on part plus facilement à deux et qu'on commence tout juste à découvrir les avantages de voyager seule.

Voyager seule a été longtemps impensable. Pourtant, l'expérience mérite d'être considérée. Une Québécoise, revenant récemment d'un voyage solo en Chine, en vantait les avantages : passé la première adaptation, le voyage solo mobilise une énergie insoupçonnée, favorise une disponibilité maximale et crée une situation où l'on a tendance à multiplier les contacts. Ce qui n'est pas toujours le cas en groupe ou en tandem, alors qu'on est davantage portée à s'autosuffire, ne serait-ce qu'à partager entre nous impressions de voyage et commentaires. **FIN**

1/ *Terre des Femmes*. Éd. La Découverte-Maspéro, p. 93.

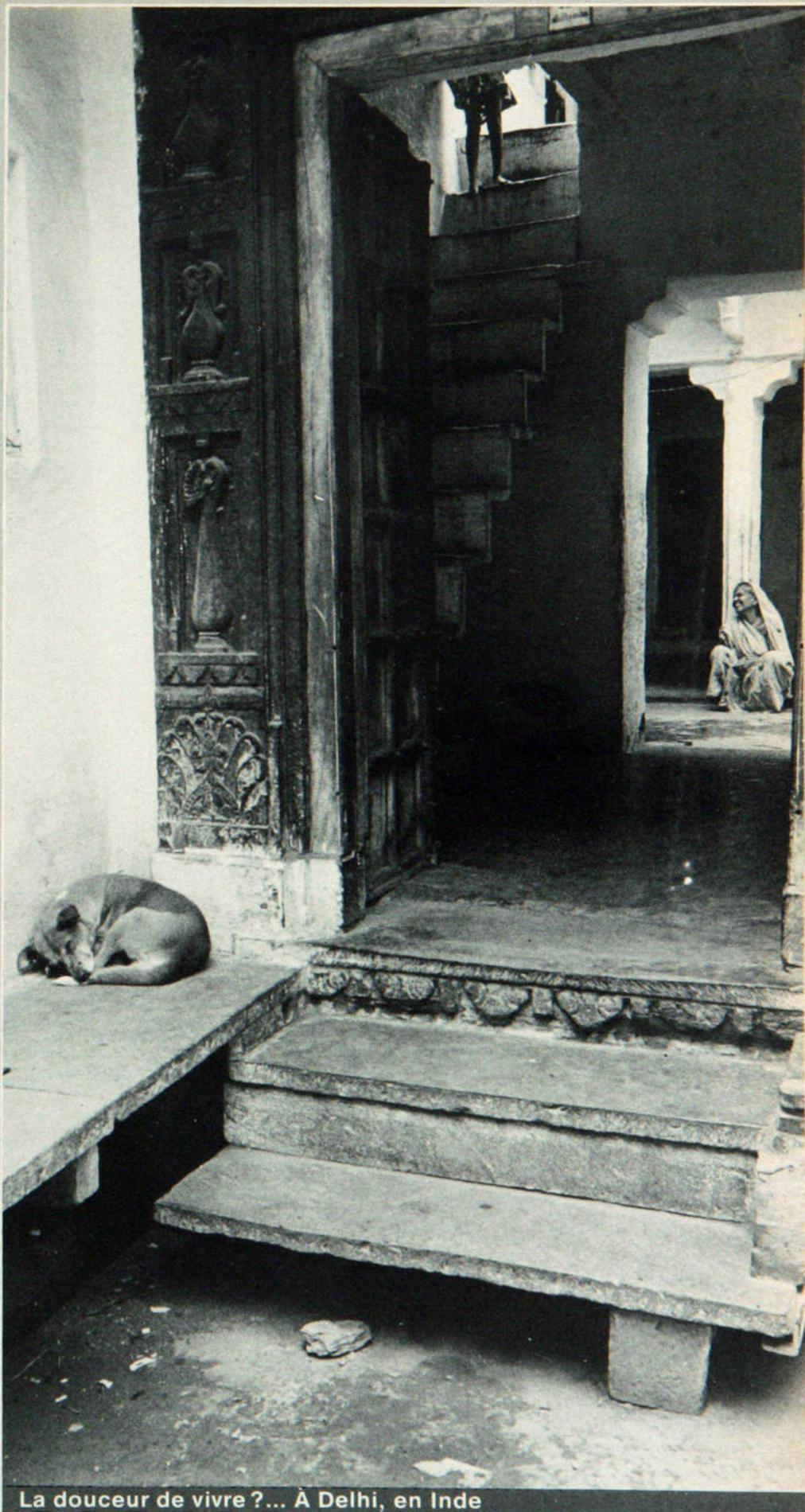
2/ *Ibid*, p. 22.

quand j'ai passé... mes routes, mes baromètres infinis d'équilibre... mes routes, mes entraîneuses de néant salubre, mes chères crevasses de voyage, mes routes, mes festins que je foule, mes routes, mes sujets dont je suis la reine qu'ils ne reverront pas. (...)

Je me révolte contre moi-même parce que je ne décolle pas de Paris pendant neuf mois. Anvers... Je le désire tant. Anvers et Harlem en Hollande, puis que Harlem en Amérique ce n'est pas possible, et Amsterdam... Pas suffisamment d'argent (...) Je vivrai des semaines, des mois dans le même autocar, je ferai le tour du monde dans le même autocar, j'avancerai sur les flots de l'Atlantique, de la Méditerranée, assise dans mon autocar. Ce sera ma limousine de voyage, ce sera mon pourfendeur de villages.

Violette Leduc, in *Trésors à prendre* (1951)

novembre 1984



La douceur de vivre ?... À Delhi, en Inde

LA VIE EN ROSE

Les exploratrices!

par Louise Larose



Alexandra David Neel en mendiante

On trouve en abondance, dans la littérature occidentale, des récits de voyage écrits par des hommes, étalant leur vision d'un monde qu'ils ont «conquis» et parcouru en tous sens. Cette immense saga va des aventures chinoises de Marco Polo à Jacques Cartier «découvrant» le Canada, de Jack London à Jack Kérouac, etc.

Les femmes, elles, commencent à *pouvoir* voyager : rien d'étonnant à ce qu'on trouve si peu de récits de leurs expéditions. Mises à part les missionnaires, les femmes de classes sociales aisées, qui voyageaient dûment chaperonnées, et celles qui ouvrirent des territoires encore en friche – l'Abitibi par exemple – la majorité des femmes ont vu, historiquement, leur déplacement limité dans l'espace.

Quelques exploratrices ont pu cependant publier leurs récits, dont Alexandra David Neel, sans doute la plus remarquable voyageuse de notre époque et, d'une façon surprenante (?) ... l'une des plus méconnues.

Née à Paris en 1868, Alexandra s'intéresse très tôt aux philosophies et aux religions orientales, intérêt qu'elle conservera toute sa vie et qu'elle intègre à ses explorations. Il serait illusoire d'essayer de résumer sa vie, tant ses expériences sont multiples. Disons, en guise d'aperçu, qu'elle part à 22 ans pour le Ceylan et l'Inde, qu'en 1915 et 1916 elle vit en ermite dans une grotte de l'Himalaya et qu'elle s'installe ensuite pendant trois ans dans le nord-est du Tibet.

Mais ce n'est qu'un début, car son grand projet est d'atteindre Lhassa, la capitale

Enfin après quatre mois de marche, d'aventures et d'observations dont je n'ai pu raconter, ici, qu'une infime partie, je quittai Dêtchéne un matin, à l'aurore, pour effectuer ma dernière étape vers Lhassa. Le temps était beau, froid et sec, le ciel lumineux. Le soleil levant fit apparaître devant nous, encore lointain et pourtant s'affirmant déjà majestueux et dominateur, le grand palais du pontife lamaïste.

Le jour suivant me vit perchée, parmi un grand nombre de curieux, sur un éperon rocheux de la colline du Potala pour regarder défilier la grande procession appelée «Serpang». Jamais au cours de mes longs

voyages je n'ai contemplé de plus beau spectacle. La procession comprend plusieurs milliers de figurants en grands costumes religieux ou de fantaisie rappelant les anciennes modes chinoises, mongoles et tibétaines. Ceux-ci portent des centaines d'étendards et de bannières, des centaines de parasols en brocart rouge ou jaune sur lesquels sont brodés des dessins symboliques ou des inscriptions, (...) De temps en temps, le long serpent chatoyant que forme le défilé arrête sa marche ; alors, de jeunes garçons dansent, des hommes portant des timbales sur leur dos exécutent des évolutions, tandis que des musiciens suivent leurs pas en frappant en cadence sur ces instruments. Les éléphants du Dalai-lama sont du cortège, entourés d'animaux fantastiques en papier, à la mode chinoise...

De l'endroit où j'étais assise, je dominais de haut la cohue multicolore des Thibétains en habits de fête et, par-delà, Lhassa étendue dans la plaine. Les toits d'or de ses temples lançaient de brefs éclairs comme pour répondre à ceux partant du chapeau rutilant qui, très haut dans l'azur, coiffait le palais du lama-roi. Le soleil merveilleux de l'Asie centrale illuminait le paysage, intensifiait les couleurs, faisait rayonner les montagnes blanchâtres à l'horizon (...) Spectacle inoubliable qui, à lui seul, m'eût payée des fatigues que j'avais endurées pour le contempler.

Alexandra David-Neel, *Voyage d'une Parisienne à Lhassa* (1923)

Sur les traces d'Alexandra David Neel

tibétaine, un projet quasi mythique. Car le voyage présente une difficulté supplémentaire : les Anglais, qui occupent l'Inde à l'époque, bloquent l'entrée du Tibet. Pour contrer l'interdit, elle décide d'éviter l'Inde et de pénétrer au Tibet par la Chine, déguisée en mendiante. Elle accomplit tout le trajet à pied, dans des conditions fort éloignées de celles du Club Méditerranée ! ... Elle a alors 56 ans. C'est cette odyssee extraordinaire qu'elle raconte dans son *Voyage d'une Parisienne à Lhassa*.

Autre épisode particulièrement révélateur : après avoir épousé Philippe Neel en 1904, elle sombre très rapidement dans une crise de «neurasthénie», selon le vocabulaire de l'époque. C'est alors qu'elle s'auto-guérît radicalement. Elle annonce à son mari qu'elle part en voyage pour 18 mois et elle revient ... 13 ans plus tard !

Flora, Violette... et vous

Les pérégrinations de Flora Tristan, quoique très différentes de celles d'Alexandra David Neel, sont tout aussi passionnantes. Née d'une mère française, elle se rend au Pérou en 1833 afin de revendiquer, en vain d'ailleurs, l'héritage de son père, un général péruvien. C'est la matière de son premier livre, *Les Pérégrinations d'une paria*. De plus, engagée socialement, cette féministe de la première heure parcourt la France afin de diffuser ses idées, recueillant au passage des données sur la vie ouvrière de la première moitié du XIX^e siècle. Elle consigne ses informations et commentaires dans un journal, *Le Tour de France*, qui restera inédit jusqu'en 1975.

Plus près de nous, la Suisseuse Ella

Maillart parcourt dans les années 30 l'URSS, la Chine, les Indes, en suivant l'itinéraire des caravanes. Ces contrées la passionnent tellement qu'elle déclare dans *Croisières et caravanes* : «J'aspirais à oublier qu'inévitablement nous (elle voyage alors avec l'Anglais Peter Fleming) devrions un jour retourner chez nous. J'avais même perdu tout désir de jamais y retourner. Mes habitudes ne seraient plus celles de mes contemporains, je me sentirais isolée au milieu d'eux, dans cet Occident où rien ne m'attirait. J'aurais aimé que le voyage durât autant que ma vie.»³

Enfin, *Trésors à prendre* est le journal de voyage de l'écrivaine Violette Leduc. C'est le récit par fines touches d'un vagabondage sac au dos, à pied, en autobus, en auto-stop à travers la France, vers 1951. Plus un voyage s'effectue lentement, plus nombreuses sont, paraît-il, les observations. Cela se vérifie dans ce livre où s'entremêlent rencontres, incidents (même les plus banals), fantasmes, souvenirs.

C'est aussi – plus près de nous – le voyage d'une femme seule et se reconnaissant comme telle, avec les difficultés que cela comporte encore : manger seule, trouver une chambre, se heurter à la méfiance des hôteliers, etc. Le journal et le voyage se terminent d'ailleurs par une agression.

À lire et à relire, *Trésors à prendre* est un ouvrage particulièrement important par ce qu'il inaugure : une sorte d'anti-voyage où «l'exploration» est celle de ce familier et de ce quotidien qui nous crèvent les yeux.

FIN

3/ *Croisières et caravanes*. Ella Maillart, Éd. Seuil, p. 147.



Ella Maillart à la découverte du Turkestan

Dans mon sac de montagne et mon sac de marin, je portais non seulement mes vêtements de rechange, avec mes films, mon sac de couchage, ma trousse médicale et mon réchaud, mais aussi tout ce que j'avais pu acheter comme provisions à Alma-Ata (Turkestan) : tout le monde parlait tellement de la rareté des vivres ! Les porteurs et les charettes étaient également difficiles à trouver et il m'arriva plus souvent que je n'aurais voulu de transporter moi-même tout mon chargement. J'appris aussi à dormir n'importe où, dans les halls de gare, encombrés de bagages, dans des caravansérails, sur les berges des rivières, au milieu d'un désert de neige ou dans le voisinage de gens de toutes sortes : les uns envoyés pour commencer quelque nouvelle entreprise, d'autres qui portaient en quête de meilleures

conditions d'existence ou qui allaient «construire le socialisme» dans les coins les plus reculés de l'Union Soviétique. (...)

Je savais très bien de quoi j'avais envie : c'était d'entreprendre un long voyage, assez long pour me donner le temps de perdre de vue l'inévitable retour. J'irais en Chine par mer, et j'essaierais une fois de plus d'atteindre le Sin-Kiang. Si je n'y réussissais pas, je me dirigerais sur le Tibet, ou vers les frontières de la Haute Birmanie où il y a des tribus qui vivent encore dans une ignorance totale du monde moderne ; ou bien, dernière ressource, je pourrais essayer d'étudier la puissante organisation des «communistes» chinois.

Ella Maillart, *Croisières et Caravanes* (années 40)

Entre autres

Alexandra David Neel, *Voyage d'une parisienne à Lhassa*, Éd. Presses Pocket.
Flora Tristan, *Les pérégrinations d'une paria*, Éd. La Découverte/Maspéro.
Flora Tristan, *Le tour de France* (deux tomes), Éd. La Découverte/Maspéro.
Violette Leduc, *Trésors à prendre*, Éd. Gallimard, collection Folio.
Évelyne Coquet, *L'équipée amazonienne*, Éd. Laffont.
Évelyne Coquet, *Le bonheur à cheval* (Dé Paris à Jérusalem sur le chemin des Croisés), Éd. J'ai lu.
Florence Arthaud, *Fiancée de l'Atlantique*, Éd. Pen Duick.
Kate Millett, *En Iran*, Éd. des femmes.
Marie Dronsard, *Les Grandes voyageuses*, Éd. Hachette.
Ida Pfeiffer, *Voyages autour du Monde*, Éd. Hachette.

Le Nord en solitaire

par Micheline LaFrance

Ce n'est pas tous les jours qu'une femme part seule, dans le bois, avec son canot et ses bagages pour y passer plus d'un mois. Il faut, tout au moins, une bonne dose de cran. Tout peut arriver : accidents, maladie, perte d'équipement, découragement...

Madeleine Sauvé, 29 ans, a tenté l'expérience l'été dernier.

De fait, elle voulait traverser tout le Québec d'est en ouest, de Labrador City à la Baie d'Hudson, un trajet de 1 150 kilomètres, qui nécessiterait au moins deux mois. L'objectif était de canoter la rivière Grande-Baleine avant que les travaux de la Baie James ne la fassent disparaître à tout jamais de la liste des rivières canotables du Québec. Comme cette rivière n'est accessible que par avion ou par les eaux de la Caniapiscou, Madeleine décida d'opter pour la grande expédition. Le matin du 7 juillet 1984, elle mit donc son canot à l'eau sur la rive du lac Huguette,   Labrador City, escortée par la police provinciale de Terre-Neuve qui connaissait son trajet et veillerait à ce que les avions survolant la région jettent un coup d'oeil de temps à autre. Aucun poste de ravitaillement ne se trouverait sur le parcours ; Madeleine transporterait donc 250 livres de bagages tout au long du voyage.

Une passion

Pour Madeleine Sauvé, le canot, c'est évidemment une passion. Depuis sept ans, non seulement elle canote, mais elle enseigne le canotage dans les centres de plein air et les universités. Un rêve toutefois reste à réaliser :  tre acceptée comme guide de randonnée par une des grandes compagnies qui organisent des expéditions dans le Nord. Comme les groupes sont ordinairement formés de six à huit hommes, les compagnies ne choisissent jamais une femme, quelle que soit son expérience, comme chef de file. «Ils ont besoin de preuves. Jusqu'à maintenant, la chasse et la pêche, ce sont des trips de gars. Ils ne comprennent pas qu'être en plein bois avec un canot et des bagages, pour un homme ou pour une femme, c'est pareil. Un voyage en solo, c'est la seule preuve valable qu'aucun gars n'a fait le travail à ta place.»

Dans ses précédents voyages, Madeleine n'imaginait pas qu'un jour elle aurait envie de partir seule. «Quand on est deux, on craint toujours qu'il arrive quelque chose à l'autre. On craint... de se retrouver seule.

baie
james

poste-de-la-baleine

québec

montréal

grands lacs

Cette année, j'étais seule : jamais je n'ai eu peur. J'étais prête. Toute seule au milieu de l'eau, je me sentais grande.» Elle avait apporté de la lecture dans ses bagages, dont une *Histoire du monde* de 1 000 pages. «Pour la première fois, je me rendais compte que l'histoire du monde, c'est l'histoire des hommes. Il n'y a que des noms d'hommes dans l'histoire ! Je me disais qu'il était temps que les femmes y ajoutent les leurs.» Ainsi, en enfilant les lacs Viroit, Jackson, Vauguier, Germaine, Lignerou,  piscoti-

à faire six voyages aller-retour. Total : 77 kilomètres de marche... avant de remouiller le canot !

Dans les forêts du Nord, les insectes sont coriaces et Madeleine a horreur des huiles à mouches. «Sur l'eau, tu ne les sens pas ; tu as l'impression qu'elles ont disparu. En forêt, au cours des portages, c'est une autre affaire : je devais souvent porter des gants et une cagoule, sinon, en quelques minutes, j'étais dévorée tout rond !...»

De temps à autre, sur le parcours, elle rencontre des camps de chasse ou de pêche. Les hommes l'accueillent comme de la grande visite. Ils lui donnent du pain, des tartes, des petits plats qu'ils ont faits eux-mêmes. Ils la gâtent. «Ils m'exprimaient leur admiration. Plusieurs m'ont dit : ce que tu fais, jamais je n'oserais le tenter. Cela m'encourageait et me redonnait confiance.»

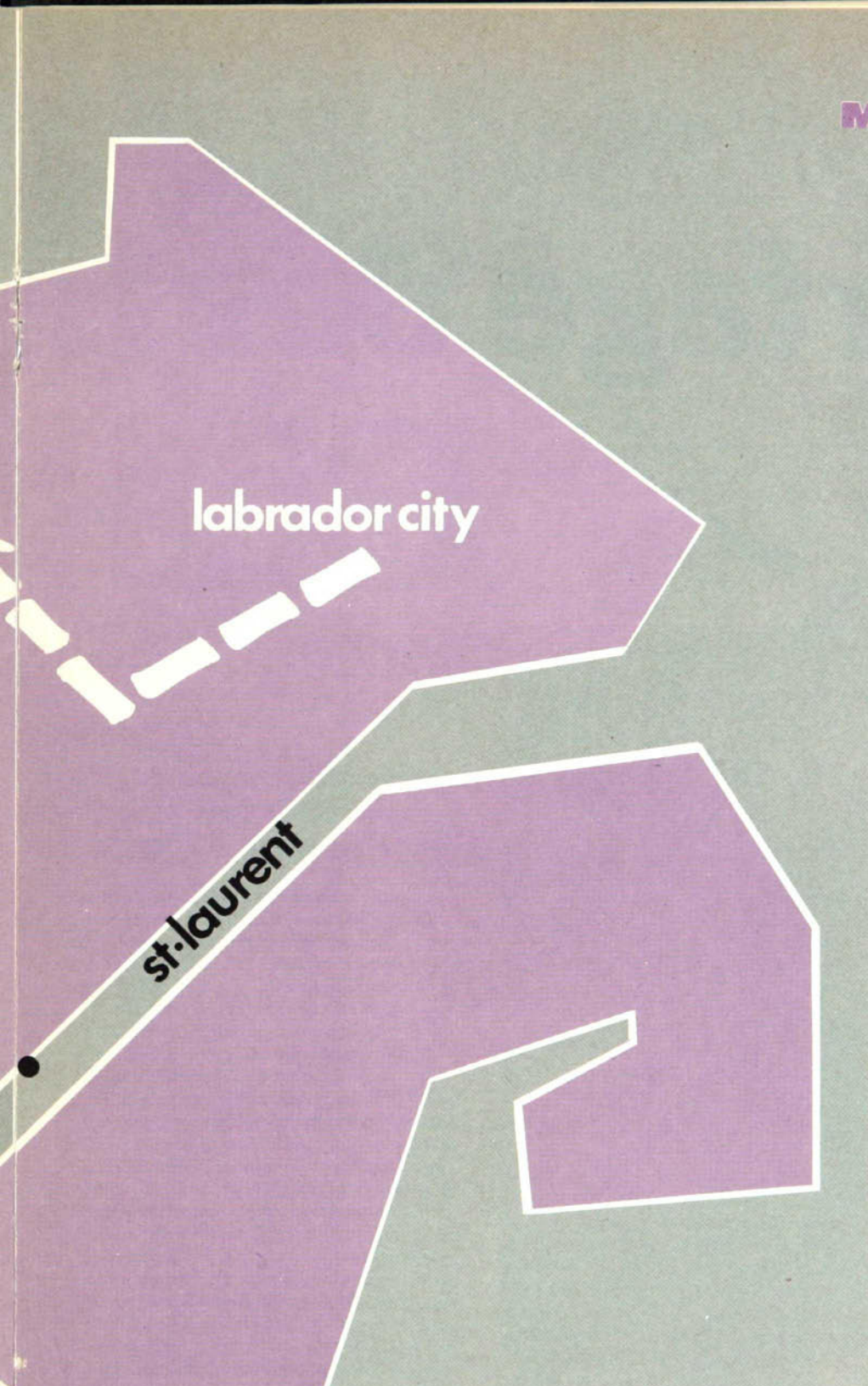
Au bout de 37 jours de voyage, Madeleine débouche au nord du réservoir de la Caniapiscau. C'est là qu'elle décide de s'arrêter. «Je ne voulais pas me crever. En 37 jours, j'avais eu 35 jours de vent de face. J'en avais assez.»

À sa sortie, Madeleine est accueillie par un groupe de la Société d'exploitation de la Baie James : 60 hommes et une femme. «En me voyant venir, de loin, avec mes tresses et mon visage bronzé, ils s'imaginaient que j'étais une esquimaude. La femme disait même : avec des dents comme ça, c'est sûr qu'elle mange du poisson cru !» Madeleine passe donc la nuit au camp à jaser avec les gens. Le lendemain, on lui propose d'aller, en hélicoptère, visiter le fameux canyon Eacton. Elle est ravie ; c'est une chance qui ne se reproduirait pas de sitôt !... C'est sur cette dernière image que prenait fin son voyage.

Tout compte fait

Madeleine n'a pas atteint son objectif : elle n'a pas canoté la rivière Grande-Baleine. Elle n'est pourtant aucunement déçue, ni d'elle-même, ni de ce qu'elle a vécu. Elle est retournée à Chicoutimi où elle est chargée de cours de plein air pour l'Université du Québec, en même temps qu'elle poursuit une maîtrise en éducation. L'an prochain sera le moment, pour elle, du grand choix : ou bien elle poursuivra, aux États-Unis, un doctorat en plein air, ou bien elle rentrera dans l'Outaouais d'où elle est native. Car Madeleine caresse un autre rêve : vivre dans le bois avec l'homme qu'elle aime et y élever des enfants. Oui, vivre en famille dans le bois le plus longtemps possible !...

Micheline LaFrance, auteure d'essais (*Denise Pelletier ou la folie du théâtre*) et de romans, est journaliste à la pige.



che, Madeleine réfléchissait à son aise. «Seule, en pleine nature, on se sent concernée par le sort de la planète. Il est difficile d'admettre, par exemple, les ravages que les compagnies comme la Baie d'Hudson et l'Hydro-Québec sont en train de faire avec les rivières du Nord. Le Nord, c'est le seul endroit où l'on peut encore avoir la paix.»

Le voyage

Au fil des jours, en forêt, il n'y a pas que le

plaisir du contact intime avec la nature, il n'y a pas que la paix, la sérénité. Il y a surtout, constante, la survie. Il pleut, il vente, les mouches se font les dents sur chaque parcelle de peau non protégée. Il y a la fatigue, la lutte contre les rapides, les longs portages... Entre deux lacs, les voies ne sont pas toujours navigables. Madeleine a dû effectuer, entre autres, un long portage de sept kilomètres, à la hauteur des terres du Labrador. Comme elle transportait le canot et ses 250 livres de bagages, elle a eu

«Les dessous domestiques»

Le partage des tâches?

Big deal!



par Louise Vandelac

« J'dois pas avoir le tour! », « Il a été trop gâté par sa mère, j'ai tout essayé, il n'y a rien à faire! ». Combien sommes-nous à penser que les trois P (poubelles, pelouse, pelletage) de notre mari, chum, frère... ne suffisent plus?

Connaissez-vous que plus de Québécoises sont ménagères aujourd'hui qu'au début du siècle? En effet, nous sommes proportionnellement davantage à vivre avec conjoint et enfants, avec ce que cela comporte de travail domestique. Bien sûr, il y a eu certains changements.

En 1984, ces activités sont moins harassantes et moins visibles mais, malgré tous les progrès technologiques, elles exigent autant d'heures de travail.

Quant aux femmes qui fournissent aussi un travail salarié, la «libération par le travail» signifie pour elles un double travail pour un quart de salaire, puisque leur travail domestique est toujours non payé et que l'autre l'est... à moitié de celui des hommes! Cette discrimination salariale persistante oblige d'ailleurs la majorité des femmes à compter encore, pour leur entretien matériel, sur le salaire d'un conjoint à qui elles fournissent en échange, «naturellement», leur travail domestique.

Ce travail domestique non payé des femmes, ou «reproduction domestique», est loin de disparaître. N'est-il pas le fondement économique des sociétés industrielles, et pour elles une ressource plus vitale encore que le pétrole? Calculée chichement à un tiers du produit national brut (PNB), sa valeur

représenterait 500 milliards \$ en un an aux États-Unis, comparé aux 183 milliards \$ octroyés à la Défense américaine en 1982! Rappelons-le: les femmes, à la grandeur de la terre, fournissent les deux-tiers des heures de travail mais elles ne retirent que 10% des revenus et ne jouissent que de 1% de la propriété mondiale!

C'est dans ce contexte que fleurit ces temps-ci le fameux discours du «partage des tâches domestiques» entre hommes et femmes de bonne volonté. Mais qu'y a-t-il derrière le «new deal» qu'on nous propose? Ne sert-il pas à camoufler l'élargissement des écarts de revenu entre hommes et femmes ainsi que la féminisation galopante de la pauvreté?

Autant de questions chocs développées dans *Les Dessous domestiques du travail et de l'amour*, un essai capital à paraître fin janvier aux Éditions St-Martin. S'appuyant sur une recherche de trois ans et de 900 pages menée au Conseil du statut de la femme (CSF) par Diane Bélisle, Anne Gauthier et Yolande Pinard, et coordonnée par Louise Vandelac, ce recueil de textes à la fois documentés et accessibles sera l'étude la plus complète de la «reproduction domestique» et de son articulation au travail salarié.

Par Louise Vandelac, voici un extrait de l'un de ces textes, intitulé *Le «new deal» des rapports hommes-femmes? Big deal!*

Les trois P

«Le partage des tâches est une solution si simple et si évidente qu'on se demande, nous dit candidement Lysiane Gagnon, comment quelqu'un peut s'y opposer à moins de n'avoir quelque privilège à défendre».²

Le propos est un peu naïf quand on sait qu'en Amérique du Nord et en Europe, les hommes ne consacrent aux activités domestiques que de 10 à 35% du temps qu'y passent leurs conjointes. Et la situation n'évolue guère, même si les hommes américains ont augmenté leur «temps» de six minutes par jour entre 1965 et 1975, passant ainsi de 9 à 9,7 heures par semaine.³ De plus, leurs contributions sont périphériques, complémentaires et/ou inexpérimentées et demandent alors d'être supervisées. Plutôt qu'un partage égalitaire, elles ne sont donc qu'un apport supplémentaire et ponctuel, généralement limité à certaines activités fortement caractérisées dont les 3 P: Poubelles, Pelouse et Pelletage!

Cela n'empêche pas certains «nouveaux hommes» d'avoir du travail domestique une vision ou réductrice, sinon méprisante, ou au contraire idyllique. Ainsi d'heureux célibataires estiment que le travail domestique n'est rien du tout et de jeunes pères «cool» y voient un véritable plaisir! Quelques-uns confondent même partage des tâches et lutte féministe et, s'estimant dédouanés parce qu'ils assument leur propre entretien, croient ingénument avoir réglé la question des sexes d'un seul coup de balai!

Ce qu'on a appelé la «libération des femmes» en cachait peut-être une autre, celle des hommes peu à peu «libérés» du modèle de pourvoyeur à vie. Depuis 1950, les nouveaux modèles d'hommes, des «beat» aux «beatnicks», des émules de Playboy aux «hips», «hippies» et jusqu'aux adeptes de la croissance personnelle, n'ont-ils pas tous eu en commun, rappelle Barbara Ehrenreich,⁴ de remettre en question l'ancien rôle du père et mari partageant sa vie et son salaire avec les siens?

De plus en plus d'hommes refusent les engagements formels et à long terme avec une femme, hésitent devant les charges de la paternité et allongent leur célibat, quitte à multiplier les relations sexuelles et/ou amoureuses selon le principe qu'il vaut mieux «payer» pour une soirée que pour une vie. En fait, comme les écarts de revenus hommes-femmes et toute l'organisation sociale font en sorte que la majorité des hommes paient de leur salaire pour avoir une femme à la maison alors que la plupart des femmes s'attendent encore à en vivre... certains d'entre eux semblent maintenant vouloir négocier les choses à la baisse.

Un salaire friable

Sous le fameux débat du partage des tâches se cache donc une remise en ques-

tion fondamentale de ce qui a été au siècle dernier, selon Ehrenreich, un véritable pacte entre les sexes et les classes, à savoir: le salaire familial. Sur ce salaire «familial», celui de l'homme en fait, on a construit l'opposition-complémentarité des modèles de pourvoyeur et de ménagère qui justifie la division entre travail salarié et domestique, l'inégale répartition des tâches domestiques au sein du couple, ainsi que la discrimination salariale des femmes.

Ce salaire dit «familial», en plus d'assurer aux employeurs une main-d'oeuvre stable et renouvelée à bon marché, conférait aux travailleurs une autorité évidente sur leur famille. Mais depuis quelques années, les employeurs essaient de comprimer au maximum les coûts de la main-d'oeuvre, si bien qu'en 1976, aux États-Unis, 40% seulement des salaires permettaient de maintenir une famille.⁵

Avec cet effritement du salaire «familial», on se retrouve dans la situation suivante. D'un côté, de plus en plus d'hommes refusent d'être les seuls pourvoyeurs du couple ou de la famille, ou ne le peuvent pas vu leur faible salaire. De l'autre, plus de la moitié des Canadiennes sont sans emploi rémunéré et plus du tiers des autres gagnaient en 1979 moins de 5 000 \$ par an, alors que le seuil de pauvreté était de 5 286 \$ pour une personne.⁶ Pour toutes ces femmes, dans la mesure où il n'y a pas de véritable égalité sexuelle en emploi ni de prise en charge collective de l'entretien des enfants, cela aboutit à une situation économique tout à fait désastreuse.

Moins de «papa Kramer»

Cela est particulièrement grave pour les mères célibataires, séparées ou divorcées. Or, on sait qu'actuellement au Québec, 75% des mères chefs de famille de moins de 30 ans vivent ou plutôt subsistent grâce à l'aide sociale et que c'est le cas de 50% des mères chefs de famille de plus de 30 ans!

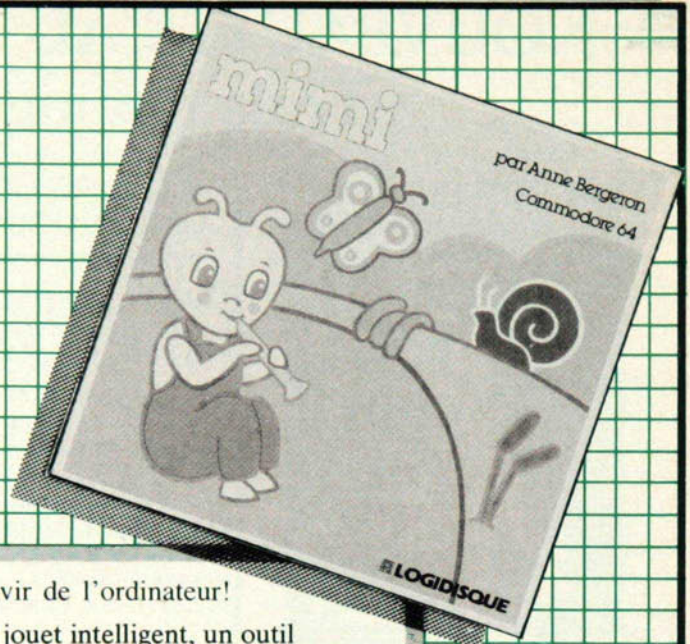
Quarante pour cent des mariages, au Canada, se concluent par un divorce et dans 85% des cas, ce sont les mères qui assument la garde des enfants, si bien que, selon l'expression d'Ehrenreich, la plupart des hommes se retrouvent alors célibataires et les femmes... mères célibataires! Et la tendance semble s'accroître. En effet, aux États-Unis, le nombre de «papa Kramer» élevant seuls leurs enfants a décliné au cours des années 1970, alors que le nombre d'hommes vivant seuls a augmenté deux fois plus vite que celui des femmes vivant seules, passant de 3,5 millions au début des années 1970, à 6,8 millions à la fin de la décennie.⁷

Or, la plupart des mères seules pour élever leurs enfants sont soit sans emploi, soit payées moitié moins que les hommes. Quant aux pensions alimentaires, si elles

LOGIDISQUE

Des milliards d'histoires!

mimi



Même un enfant de deux ans peut se servir de l'ordinateur!

LA VIE EN ROSE présente **MIMI**, un jouet intelligent, un outil d'apprentissage hors du commun produit par la maison Logidisque.

MIMI est un programme interactif à l'aide duquel l'enfant crée des contes passionnants, tout en se familiarisant avec les lettres de l'alphabet.

À l'aide de **MIMI**, l'enfant peut:

IMAGINER et **CRÉER** les aventures fascinantes de Mimi la fourmi et ses amis, les lucioles, les escargots et les papillons;

VOIR des scènes animées et différentes pour chaque lettre du clavier;

ENTENDRE de courtes pièces musicales issues des répertoires enfantin, folklorique, populaire ou classique;

APPRENDRE à reconnaître, de "l'Averse" au "Zzzz" d'un moustique virevoltant, les lettres de l'alphabet.

Et **MIMI** a une très bonne mémoire! L'enfant ou l'adulte peuvent enregistrer des histoires comprenant jusqu'à 120 scènes et les faire exécuter automatiquement.

MIMI, c'est des milliards d'histoires au bout des doigts!

*L'auteure, Anne Bergeron, enseigne dans le domaine des applications pédagogiques de l'ordinateur à l'Université du Québec à Montréal. Elle prépare déjà une suite à **MIMI**.*

MIMI est disponible sur **COMMODORE 64** et demande un lecteur de disques.

*Nouveau
Bas prix!
34.95\$*

COUPON RÉPONSE

Veuillez me faire parvenir exemplaires
de **MIMI** à **34,95\$** l'exemplaire.
(+ taxe de vente provinciale: 9%)

Total: \$

MASTERCARD:

No de compte:

Date d'expiration:

VISA:

No de compte:

Date d'expiration:

Nom:

Adresse:

Tél.: Code postal:

Signature:

Veuillez faire parvenir votre chèque ou mandat postal
à l'ordre de:

LA VIE EN ROSE
3963, rue St-Denis
Montréal, QC H2W 2M4

Commandes téléphoniques acceptées:
(514) 843-7226 ou (514) 843-8366

réussissent à les toucher, elles n'y trouvent que la moitié de la somme nécessaire pour faire vivre un enfant, sans tenir compte des frais de garde ou de l'inflation.⁸ Pourtant, au Canada, ces pensions ne correspondent qu'à environ 20% des revenus nets des conjoints. Est-il alors étonnant de constater que 85% de toutes les familles monoparentales canadiennes ont à leur tête une femme et que 43% d'entre elles, en 1981, vivaient dans la pauvreté?⁹

Aux États-Unis, en 1980, sur trois adultes vivant sous le seuil de la pauvreté, deux étaient des femmes et plus de la moitié des familles définies comme pauvres étaient monoparentales «féminines».¹⁰ D'après le National Advisory Council on Economic Opportunity, la situation se détériore à un point tel que «toutes proportions gardées, si le nombre de femmes pauvres et chefs de famille continue à augmenter au même rythme qu'entre 1967 et 1978, la population des pauvres sera entièrement composée des femmes et de leurs enfants avant l'an 2000».¹¹

Une fumisterie

L'idée du partage des tâches bouleverse la vieille entente implicite des couples traditionnels, du type «je-t'entretiens-tu-m'entretiens», où le salaire «familial» permettait d'entretenir la ménagère qui entretenait son mari... En effet, la théorie du partage exprime une volonté de redéfinir des rapports où les ressources financières, les activités sociales, ménagères, parentales, seraient réparties plus équitablement entre les sexes.

Or, pratiquement, les déséquilibres semblent plus criants que jamais ! On remet en cause l'ancien modèle (argent-versus-travail domestique) ... mais les hommes ne s'impliquent guère plus dans les tâches domestiques. Les femmes, elles, sont obligées de travailler davantage à l'extérieur pour des demi-salaires, tout en gardant la quasi-exclusivité du travail domestique. Ce genre de partage n'est-il pas une fumisterie ? On laisse croire que les hommes font plus de tâches domestiques alors que ce sont les femmes qui ont de plus en plus de responsabilités économiques.

Par ailleurs, en centrant tout le débat sur les seules tâches ménagères, on a minimisé, voire caricaturé, l'exploitation du travail des femmes et on a réduit toute la question de la reproduction domestique (qui comprend entre autres l'entretien ménager, l'éducation des enfants, l'amour, les services sexuels, l'administration budgétaire, etc.) à une simple affaire de vaiselle.

Double discours

Plus pernicieusement encore, le mythe du partage a semé d'incroyables illusions sur la réconciliation facile des sexes, alors que dans la réalité l'écart se creuse entre hommes et femmes, en termes d'heures de travail, de charges familiales, d'avoirs, de revenus, de sécurité financière... et conduit à une véritable féminisation de la pauvreté.

À bien y penser, ce discours sur le partage est aussi inflationniste et schizophrène que les parodies de discours amoureux sirotées à longueur de journée à la radio et à

la télé. Comment ne pas se méfier à la fin de ce double discours où on nous «aime» individuellement autant qu'on nous exploite collectivement ?

À moins que le mot *amour*, ce concept fourre-tout, ait aussi ses masculins et ses féminins. Mais c'est une autre histoire... Pour l'instant, commençons par appeler un chat un chat. Cessons de croire à un partage qui en est l'envers et cessons de prétendre qu'ils nous aident quand c'est nous qui les entretenons. **FIN**

Louise Vandelac, depuis longtemps impliquée dans le mouvement féministe, est professeure de sociologie à l'UQAM.

1/ Selon les mots de Lucy Mair, au discours d'ouverture de la décennie des femmes de l'ONU, à Copenhague, en août 1980.

2/ *Vivre avec les hommes, un nouveau partage*. Lysiane Gagnon, Éd. Québec-Amérique, Montréal, 1983.

3/ Yannick Villedieu, in *Québec Science*, fév. 1982, pp. 28-33.

4/ *The Hearts of Men, American Dreams and the Flight from Commitment*, Barbara Ehrenreich, Anchors Books and Double Day, New York, 1984.

5/ Ibid.

6/ L'État mari, l'État papa, essai sur les politiques sociales, Anne Gauthier, in *Les Dessous domestiques du travail et de l'amour*, à paraître.

7/ Ehrenreich, op. cit.

8/ *Pour le meilleur et pour le pire*, étude des rapports financiers entre époux, Louise Dulude, CCCSF, Ottawa, 1984.

9/ Ibid.

10/ 11/ Ehrenreich, op. cit.

lège de faire vivre une femme.

Pour que ce ressentiment masculin devienne plus que de la mauvaise humeur, trois choses ont dû se passer. D'abord, il fallait que ce soit non seulement physiquement possible mais raisonnablement confortable pour les hommes de vivre seuls. Ensuite, ils devaient se trouver une aussi louable raison de dépenser leur argent que le fait d'entretenir une famille. Finalement, les accusations d'immaturité, d'irresponsabilité et d'homosexualité latente ne devaient plus peser sur les hommes non conformistes.

Or, au cours des 20 dernières années, toutes ces conditions à la liberté masculine se sont réalisées. On inventa les aliments congelés et le «perma-press»; on s'aperçut, avec le concept *Playboy*, qu'il y avait mieux à acheter avec son argent que des tondeuses à gazon et des chaises de jardin. (...) De plus, la médecine, alertée par le nombre croissant de crises cardiaques chez les hommes, se mit à parler d'eux comme du «sexe faible», sous-entendant que leur vulnérabilité serait due au fardé de gagner leur croûte – et celle de leur famille (...) Et sur le front idéologique,

le mouvement des femmes popularisa le concept des «rôles», visant un monde où les deux sexes seraient sur un pied d'égalité et où les femmes gagneraient un salaire tout autant que les hommes.

Mais les «hommes nouveaux», est-ce bien ce que nous voulons ? Voilà la question que les féministes se posent (...) Jusqu'à maintenant, nous nous sommes contentées de demander aux hommes de ressembler davantage aux femmes; d'être moins agressifs, plus en contact avec leurs émotions et celles des autres. Ce message que nous croyions révolutionnaire s'est perdu dans la mode «androgyné» d'une culture de consommation. C'est le marché surtout qui incite les hommes à la douceur, au narcissisme et à la réceptivité, et les nouveaux hommes en sont le résultat.

Il ne suffit donc plus aujourd'hui de demander aux hommes de ressembler aux femmes; nous devrions plutôt demander qu'ils deviennent davantage ce que *et* les hommes et les femmes pourraient être...

Barbara Ehrenreich, extraits de *Hearts of Men: American Dreams and the Flight From Commitment*, in *New York Times Magazine*, 20 mai 1984.

Neuro-chirurgien habitant Washington, Jeffrey A. Greenberg a 32 ans, travaille de 80 à 100 heures par semaine, fait du conditionnement physique trois fois par semaine et autrement se dévoue «à l'étude et à l'acquisition des oeuvres d'art» et à la cuisine, sa nouvelle passion (...) Quoiqu'il ait des femmes dans sa vie, il précise qu'il n'a pas encore été «capable de s'engager».

Il y a 30 ou même 20 ans, un homme comme Jeffrey Greenberg aurait fait partie d'une minorité remarquée de célibataires «d'âge mûr», faisant probablement l'envie de ses amis mariés et, en même temps, passant pour quelque peu «efféminé» (...) Qu'est-ce qui explique ce changement chez les hommes ?

Je ne crois pas qu'on puisse l'expliquer par le seul biais du féminisme [car] beaucoup de ce qui semble aujourd'hui «nouveau» a précédé de plusieurs décennies le renouveau récent du féminisme. La résistance des hommes au mariage, par exemple, est une vieille thématique de la culture américaine (...) D'un point de vue mâle passablement cynique, le mariage était l'entente selon laquelle un homme abandonnait sa liberté pour le douteux privi-

NOUVEAUTÉS AU BORÉAL EXPRESS

Trois femmes, trois voix



Gabrielle Roy LA DÉTRESSE ET L'ENCHANTEMENT

Ce livre est la toute dernière œuvre que nous ait laissée la grande romancière. Comportant deux volets intitulés respectivement «Le bal chez le gouverneur» et «Un oiseau tombé sur le seuil», *La Détresse et l'enchantement* retrace les années de formation de Gabrielle Roy, depuis son enfance manitobaine jusqu'à son retour d'Europe à la veille de la Deuxième Guerre mondiale, c'est-à-dire trois ou quatre ans avant qu'elle commence à écrire *Bonheur d'occasion*. C'est donc l'histoire de sa jeunesse obscure, de la découverte de son identité et de sa venue progressive à l'écriture qu'évoque ici la romancière, en entremêlant le récit de sa propre vie jusqu'à l'âge d'environ trente ans, à l'évocation de sa famille (d'où se détache particulièrement la figure de sa mère), du milieu où elle a grandi, pris conscience d'elle-même, pratiqué le théâtre et l'enseignement, puis de l'Europe de la fin des années 1930 où elle a passé deux années qui pour elle ont été décisives.

La Détresse et l'enchantement est un livre admirable, où Gabrielle Roy révèle, peut-être plus encore que dans ses autres œuvres de maturité, la pleine maîtrise de son art.

Volume de 512 pages, 19,95 \$

Monique Larouche-Thibault QUELLE DOULEUR!

Voici un roman étonnant qui fait entendre une voix nouvelle dans la littérature québécoise.

Bousculant les sujets les plus graves — la maternité, l'amour, la mort — avec un humour parfois féroce, Monique Larouche-Thibault exprime aussi une tendresse authentique pour les êtres et un attachement profond à la vie.

Volume de 132 pages, 9,95 \$



Marie José Thériault LES DEMOISELLES DE NUMIDIE

Les hommes du cargo marchand sont-ils victimes d'hallucinations ou pénètrent-ils — entraînés irrésistiblement par leur mystérieuse passagère — les confins d'un monde fabuleux où rêve et réalité se confondent inextricablement?

Maniant avec aisance une langue sensuelle et fastueuse, à l'image de son sujet, Marie José Thériault a écrit un roman fascinant, qui est une initiation à la mer aussi bien qu'une célébration de l'amour et de ses pouvoirs.

Volume de 246 pages, 12,95 \$



Dialogue entre une femme d'âge mur et une adolescente de quinze ans vivant de prostitution dans le Plateau Mont-Royal.

Je te dis Marie, un peu plus et je me serais jetée dans la politique à corps perdu rien que pour être proche de René Lévesque et me donner l'illusion d'être comme sa mère (la seule qui le comprenne vraiment) tant son charisme était énorme dans les années soixante-dix.

Encore un peu et je regretterais de ne pas avoir été la maîtresse solo de Gauvreau tant son impact sur notre culture a été exceptionnelle, encore un peu et j'avouerais tous les fantasmes les plus dégradants, les plus dépravés juste pour nommer l'innommable, arriver à l'écrire tant la politique mondiale me fait horreur en cette année précise.

Encore un peu et j'écrirais un long traité sur la nécessité du matricide et sur ses effets bénéfiques à long terme. J'écrirais

la musique comme un accompagnement à ses courses du samedi matin dans les centres commerciaux. Que la poésie pour elle est synonyme de jargon. Que c'est une forme d'écriture totalement inutile et incompréhensible, même si elle n'a jamais consenti à vivre en dehors de son petit milieu, qu'il soit économiquement fort ou faible.

Vous êtes confrontée à une espèce de larve qui a mis bas, dans un moment d'égarment ou simplement parce que cela se faisait à son époque, un petit bâtard qu'elle a élevé dans ses jupons, qu'elle a nourri exagérément, qu'elle a habitué à faire ses quatre volontés.

Pourquoi ai-je tant de rancune envers les femmes plus âgées ?

D'où me vient cet esprit vindicatif, moi qui suis mère aussi, tu me le demandes petite Marie et avec un sourire extraordinaire tu me dis dans ton langage qu'il devrait y avoir une chaire de la tendresse et de la tolérance dans toutes les universités de la terre.

À mon tour de te demander d'où te vient cet esprit généreux, toi dont la mère est morte en couches et qui connaît la vie plus qu'une femme de 20 ans ton aînée ?

L'école de la souffrance est bien formatrice et tu n'as rien en commun avec la petite bourgeoise que je suis, qui a mal supporté le mariage, qui s'est dépêchée d'en sortir pour y entrer à nouveau, qui se voit au mitan de sa vie explorant à la con les motivations de l'âme humaine pour satisfaire une curiosité malsaine et répondre à ses propres manques.

Toi, tu y vas ouvertement, tu me parles de la nécessité d'avoir de l'argent pour vivre, tu me parles de l'urgence de connaître le confort, le luxe, tu me dis en d'autres termes que la fin justifie les moyens, tu as la même philosophie que les politiciens qui gouvernent en fin de siècle, fin du monde, fin d'un monde.

Moi j'ai voulu des «libres enfants de Summerhill». Ton «Summerhill» à toi, c'est le bonhomme de 40 ans qui te donne 100 \$ de bonus le vendredi soir pour que tu passes une belle fin de semaine et que tu puisses acheter ton gramme de hash et aller voir Culture Club ou Duran-Duran. Ton corps, c'est rien qu'un corps et tu le connais bien. Tu sais ses limites. Tu me dis que dans dix ans il ne sera plus bon qu'à satisfaire les désirs hebdomadaires de ton mari, car tu comptes bien te marier... Les enfants, tu n'en veux pas, tu ne veux pas être mère, tu es matricide sans le savoir. Tu tues la mère en toi et rien ni personne ne te fera changer d'idée. J'ai beau te dire que l'amour existe et que le besoin de te reproduire te viendra le jour où tu rencontreras un homme que tu aimeras et qui t'aimera, tu me ris au nez, tu me dis que je suis pas mal «fuckée», que je ne sais pas si j'aime les hommes ou si je les



méprise, que je suis une femme à problèmes mais plutôt sympathique puisque je n'hésite pas à te parler de mes bibittes.

Alors mon traité du matricide, il te fait rire ?

Moi, je me dis que j'y ai peut-être été un peu fort, que la contraception t'a donné la liberté de choisir, mais que le mal humain, ce grand mal d'amour, celui de «l'ange déchu qui se souvient des cieux», je me dis qu'il nous collera encore longtemps à la peau et que ta génération de revoltées sera suivie par une génération de petites filles modèles, comme dans les romans de la comtesse de Ségur que tu n'as pas lus mais que lira peut-être Ernestine, l'embryon dans le ventre de ton amie Loulou qui, à 14 ans, n'a pas voulu se faire avorter une deuxième fois et qui accouchera cet automne d'une belle grosse fille ; cette Ernestine bâtarde va peut-être rêver au bon vieux temps de grand-maman quand le mariage existait encore, c'est ça aussi la palingénésie.¹ **FIN**

Paule Nord, poète et auteure entre autres de *L'Anti-Durham* (Ed. du RAEA, 1980) est invitée régulièrement, depuis 10 ans, à la Place aux poètes de Janou St-Denis. Elle y lira ses derniers textes le 12 décembre prochain (à La Chaconne, rue Ontario, coin Saint-Denis).

^{1/} Palingénésie : doctrine de l'éternel retour, selon laquelle l'histoire du monde est un déroulement sans fin de phases cycliques dont chacune répète exactement le déroulement de toutes les autres. Présente dans les religions antiques d'Asie, dans les cosmologies primitives, chez des écrivains comme Nietzsche, et chez certains scientifiques qui la réduisent à l'existence de cycles, cette théorie était à la mode surtout au 19^e siècle.

icide

sur l'urgence de repenser les rapports mère-enfants...

Quel cauchemar que cette lutte du pouvoir... Toujours aimer des hommes tellement gavés d'amour maternel qu'ils ne voient même pas un seul cheveu de votre tête. Toujours être le second violon dans des histoires d'amour scabreuses qui finissent par vous donner la nausée.

Vous assistez impuissante à des projections sur écran géant blafard de scènes érotico-malveillantes, où un petit mâle de femelle n'arrive à bander que s'il voit et tripote les seins flasques de sa mère vieillissante.

Il vous présente (votre amoureux transi) une vieille poudrée qui lui a donné la vie. Vous devez aimer votre belle-mère même si vous sentez dans votre for intérieur que cette personne n'a rien en commun avec vous. Qu'elle ne vibre nullement devant un tableau d'Odilon Redon. Qu'elle considère

Suzanne et les voisins

par Magali Marc

Suite au raz-de-marée conservateur du 4 septembre, les milieux environnementaux s'attendaient à voir reparaitre John Fraser au ministère de l'Environnement du Canada. Originaire de Colombie-Britannique, Fraser avait été brièvement, sous Joe Clark, un ministre coloré qui avait fait des pluies acides son principal cheval de bataille. Double surprise donc, de voir à ce poste une femme inconnue des groupes écologiques, qui plus est une Québécoise, Suzanne Blais-Grenier.

Comme le Québec est assailli par les problèmes écologiques prioritaires pour Environnement Canada, le fait d'avoir à la barre une ministre québécoise est extrêmement intéressant. Ces problèmes, les groupes environnementaux comme la Société pour vaincre la pollution (SVP) en parlent à longueur d'année : les pluies acides, dont le Québec est l'une des principales victimes ; les sites de déchets toxiques, dont on parle beaucoup ces derniers temps ; mais aussi la pollution du fleuve Saint-Laurent (La Vie en rose, septembre 84) et les arrosages chimiques contre la tordeuse des bourgeons de l'épinière (La Vie en rose, octobre 84).

Voisins acides

Avec les pluies acides, madame Blais-Grenier aura à affronter un problème délicat et complexe : celles qui arrosent le Québec et le Canada proviennent en grande partie des États-Unis. Madame Blais-Grenier aura donc à continuer le travail de ses prédécesseurs Fraser, Roberts et Caccia et à se rendre fréquemment chez nos voisins pour maintenir sur eux une pres-

sion constante. De bonnes relations semblent se dessiner entre Reagan et Mulroney, c'est encourageant. N'oublions pas cependant que Reagan a toujours refusé de bouger sur la question des pluies acides, en alléguant que plus d'études étaient nécessaires.

Parallèlement aux relations «internationales» qui sont de sa juridiction, le nouveau gouvernement devra aussi mettre sur pied des ententes cadres avec les provinces. Madame Blais-Grenier devra inciter les provinces à se rendre plus loin dans leurs négociations que la simple entente de principe à laquelle elles sont arrivées l'an dernier et qui repousse à 1994 l'obligation de réduire les émissions de dioxyde de soufre (SO₂), l'agent précurseur des pluies acides. Si les provinces et le fédéral n'arrivent à s'entendre maintenant sur la façon de réduire les émissions de SO₂ et sur les modalités de financement, le Canada ne fera que piétiner en ce domaine. Ce sera un piètre exemple pour nos voisins du Sud, eux-mêmes si peu pressés d'intervenir.

De plus, Environnement Canada devra revoir la norme d'acceptabilité, fixée actuellement à 20 kg de SO₂ par hectare pour les régions modérément sensibles ; de nouvelles études démontrent que cette norme est encore trop élevée pour protéger adéquatement l'environnement des milieux sensibles à l'acidification.

Insecticide à anguilles

Madame Blais-Grenier devra aussi faire pression sur son collègue du ministère des Transports, Benoît Bouchard, pour que les normes d'émissions d'oxyde d'azote, d'hydrocarbures et de monoxyde de carbone dégagés par les véhicules cana-

diens soient ramenées à des niveaux égalant au moins ceux permis aux États-Unis. Par exemple, le Canada laisse actuellement «ses» véhicules émettre trois fois plus d'oxyde d'azote que les véhicules américains. Situation paradoxale quand d'autre part le Canada se plaint de recevoir sur la tête des pluies acides américaines.

Dans le dossier des sites de déchets toxiques, madame Blais-Grenier devra s'efforcer de rendre publique la masse d'informations contrôlée par Environnement Canada. Financées par les fonds publics, les recherches du Ministère devraient être divulguées pour permettre au public de savoir ce qui lui pend au bout du nez.

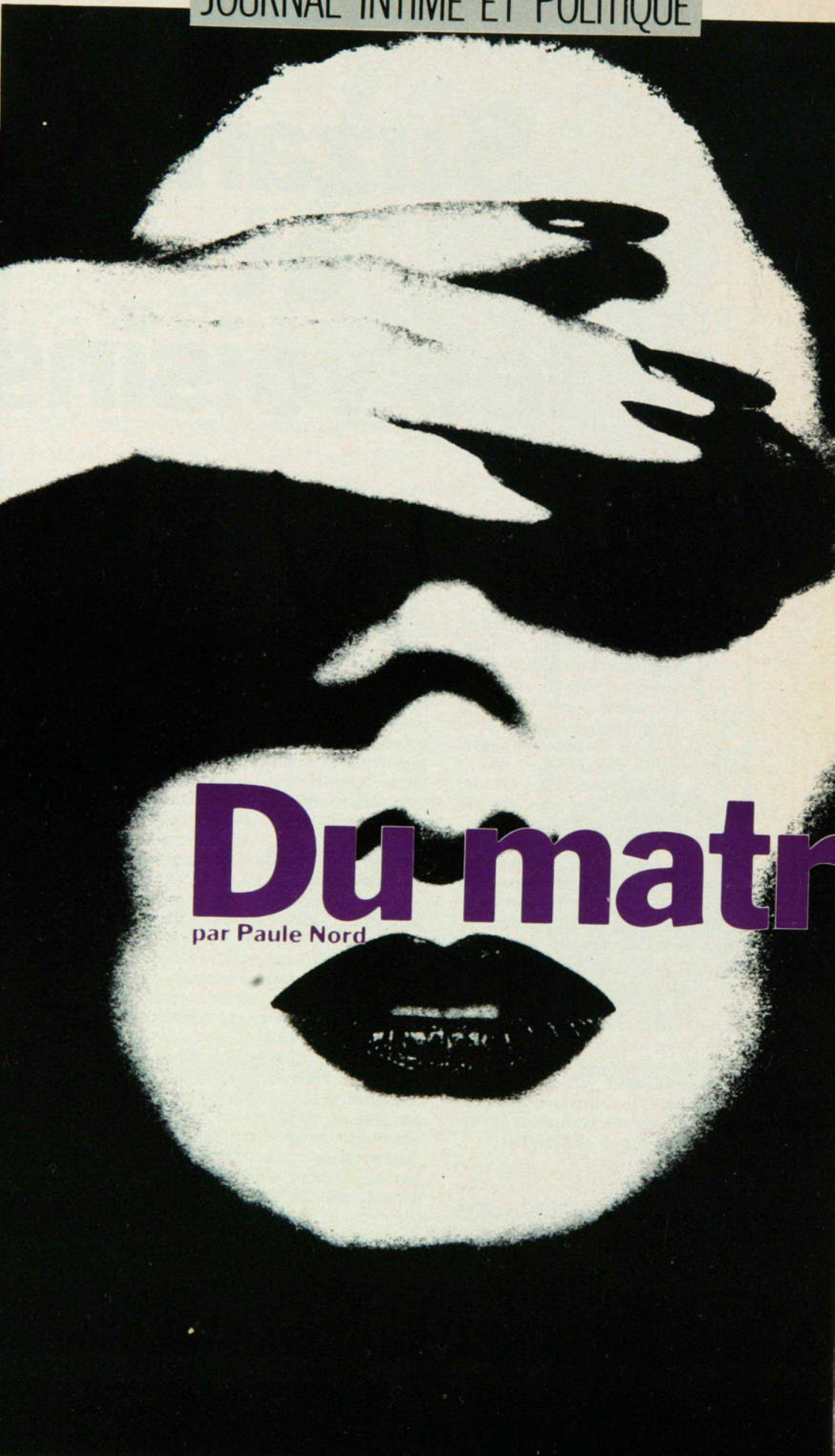
Quant à la pollution du fleuve Saint-Laurent, du moins celle qui vient des États-Unis, la nouvelle ministre de l'Environnement devra là encore négocier une entente canado-américaine qui protège une ressource à gérer en commun.

En guise d'exemple, on a déjà trouvé un insecticide, le Mirex, en quantité inacceptable dans les anguilles du Québec destinées à l'exportation ; ce Mirex avait été déversé dans le lac Ontario, quelques années auparavant, au moment de son interdiction aux États-Unis. L'incident démontre bien à quel point la qualité du fleuve au Québec est tributaire des activités de nos voisins.

On le voit, ce ne sont pas les problèmes qui font défaut à Suzanne Blais-Grenier. Elle peut d'ores et déjà se retroucher les manches. **FIN**

Magali Marc est co-présidente de la Société pour vaincre la pollution (SVP).

JOURNAL INTIME ET POLITIQUE



Du matr

par Paule Nord

**Giovanna
Marini**

Elle raconte des histoires

Pourquoi une joueuse de luth de bonne famille en est-elle arrivée à réinventer une chanson italienne populaire et politique ?

Giovanna Marini

par Lucia Malvisi et Mercedes Roy

Giovanna Marini est romaine. Cette grande femme d'une cinquantaine d'années a d'abord été musicienne classique, joueuse de luth et ethnomusicologue. En 1963, grâce à son amitié avec le cinéaste Pier Paolo Pasolini, elle redécouvrait la musique des chants populaires italiens. Et elle commençait à interpréter ces chants de combat et de révolte.

Vingt ans plus tard, elle écrit ses propres textes, sa propre vie, sa vision de la ville et de la vie urbaine. Avec ses compagnes Lucilla Galeazzi, Patrizia Nasini et Maria Tommazo, Giovanna Marini chante sa *Cantate de tous les jours* en se moquant

d'elle-même, de ses camarades, de cette Italie déchirée par les contradictions. Ces quatre femmes, en fait, sont des «savantes de la musique», riches en plus de leur expérience de militantes au sein de la gauche et des mouvements de femmes italiens, sans s'être pourtant identifiées à un groupe précis.

J'étais supposée interviewer Marini et ses compagnes lors de leur passage à Montréal, fin août.¹ Je me suis retrouvée en train de me faire questionner moi-même : sur Montréal, les gens, la vie politique, le sort des immigrants, etc. J'ai passé une journée avec elles, à raconter et à écouter des histoires, avec entre nous beaucoup d'humour et de connivence. Car ce ne sont pas seulement des artistes

en tournée, ce sont d'abord des amies qui souvent se parlent en chantant d'un bord à l'autre de la rue : «C'est plus efficace que de crier, non ?»

Malgré son air un peu austère, Giovanna Marini a un sens de l'humour vif et direct, cet humour qu'on retrouve chez les habitué-e-s des *osterie*, en Italie. «Il faut bien rire de ce qui nous opprime, dit-elle, c'est une réponse directe et colorée au quotidien de la vie politique. Le chant devient un moyen de raconter l'histoire ; la voix est un instrument de communication directe, de contact immédiat avec les autres, et qui laisse la possibilité d'une réponse.»

Cette musicienne de bonne famille, depuis qu'elle a commencé sa recherche

Pour me consoler, j'imagine que les bombes sont tombées

par Anne Dandurand



Anne Dandurand, née à Montréal en 1953, comédienne, scénariste, réalisatrice de *Ruel-Malenfant* (1980) et *Le Rêve assassin* (1981). A publié avec sa soeur Claire Dé *La Louve-garou*, aux Éditions de La Pleine Lune (1982). La nouvelle *Pour me consoler...* est extraite d'un recueil à paraître, *Le Journal de l'araignée*.



Pour me consoler, j'imagine que les bombes sont tombées. Le hasard a épargné trois mille personnes dans le métro. J'imagine le chaos, la terreur et, très vite, l'organisation pour la survie. Le début de la grande colère des survivantes, qui va durer trois mille ans.

Instauration d'un nouvel ordre, le matriarcat absolu. Manipulations génétiques, mutations et parthénogénèse, les femmes ont créé une race nouvelle.

Les hommes ont maintenant dix bras autour du corps. Ils perdent la mémoire chaque soir et la retrouvent le matin, ce qui les maintient en confusion et servitude. Nous, les femmes, conservons le savoir strictement entre nous par télépathie. Nous avons maintenant le sang froid et les jambes liées sous de fines écailles.

Plus personne n'est remonté à la surface, d'ailleurs plus personne ne se souvient de la couleur du ciel.

Avec les siècles, notre territoire s'est beaucoup étendu, poussant ses galeries toujours plus profondément. Nous blindons à mesure avec du plomb que les hommes burinent minutieusement à longueur de journée. On peut déterminer l'âge d'un couloir par les dessins en mosaïque sur les parois.

Au cours du premier millénaire, les femmes ont aussi élaboré dans leurs laboratoires un arbre dont tous tirent subsistance. Il pousse du plafond et ses fruits, à ras de sol, ressemblent à des grappes de verres en cristal. Chacune de ces coupes contient un liquide de couleur et de saveur différentes. Délices et poisons. Seules les femmes savent les reconnaître et nous en gardons bien le secret. Un homme n'est jamais sûr de ce qu'une femme lui tend.

C'est le matin. Tu dors encore, tes dix mains te cachent le visage. Je ne sais pas ton nom, même si je t'ai déjà croisé. Tu t'éveilles, affolé comme les autres. Puis tu me vois et tu sens confusément qu'il faut que je te touche. À pleines mains je soulève tes cheveux, et la mémoire te revient. C'est comme ça tous les matins, les hommes doivent être touchés par une femme pour retrouver leur identité. Ceux qui l'oublent trop souvent deviennent fous.

Mais ce matin, toi que je ne connais pas, tu me donnes soudain l'envie de lever l'interdit.

Si je m'associais à toi ? Si nous remontions ensemble vers la lumière, la vraie ? Il te reste un peu d'audace au fond des yeux, et ne t'ai-je pas vu dessiner comme des souvenirs de mots sur les dalles que tu graves ?

Mais tes ancêtres ne savaient pas aimer, comment alors aurais-tu appris ? Et pourquoi risquerais je de perdre ce qui me lie à mes soeurs ? Après tout, ce sont elles qui m'ont sauvé la vie.

Non, adieu donc, si je veux remonter à l'air libre, je veux y aller seule. **FIN**

ILLUSTRATION - MICHELINE ROUILLARD



Wildrose : on a beau faire des films sur des métiers non traditionnels, la promotion, elle, a du mal à se sortir de certains schèmes.

sur le comité de sélection !» Espérons qu'à l'instar d'Armatage, une Québécoise fera venir *Gold Diggers* à Montréal bientôt.

Commando contre Utéro

On Guard (aux aguets), de Susan Lambert (Australie, 1983) raconte l'histoire de quatre femmes qui organisent une action commando contre un centre de recherches médicales sur la reproduction artificielle, *Utéro*. La cible : la mémoire de l'ordinateur central. Les moyens : un plan extrêmement précis, de l'astuce et une discipline rigoureuse. L'objectif politique : obliger les médias à sensibiliser la population. Mais quelques jours avant le moment fatidique, un incident imprévu vient compromettre l'opération.

L'histoire se passe quelque part dans le futur, et le style emprunte parfois le rythme d'un suspense, ce qui n'est pas désagréable. Mais l'intérêt du film réside surtout dans le courage de la réalisatrice à aborder des questions impopulaires au cinéma : les liens entre la maternité, la vie amoureuse lesbienne et l'engagement politique. Ce dernier aspect, je dois le

dire, m'a parfois agacée par son approche puriste. Mais dans l'ensemble, les mérites du film (son audace, son originalité, sa façon de montrer des corps de femmes sans jamais tomber dans le voyeurisme) sont assez importants pour en faire oublier les défauts. De plus, ce film m'a réconciliée avec le cinéma australien qui, pour ce que j'en ai vu jusqu'à maintenant, m'a généralement ennuyée. *On Guard* est disponible à Women In Focus, à Vancouver (tél. : 604-842-2250).

En vrac

Il y avait aussi, à Toronto, ce film étonnant, qui n'a pas bénéficié non plus d'un grand battage publicitaire, *The Man Without Memory* (l'homme sans mémoire), écrit, réalisé et produit par Kurt Gloor (Suisse 1984). Un regard critique sur les outils (police, psychiatrie) dont se dotent les sociétés hautement technologiques pour contrôler les excès qu'elles ont elles-mêmes provoqués.

J'aimerais enfin signaler quelques titres dont on m'a dit du bien mais que, pour une raison ou une autre, j'ai ratés.



Man Without Memory

Wildrose (rose sauvage), de John Hanson et Sandra Schulberg (États-Unis, 1984) raconte l'histoire d'une femme divorcée d'un mari alcoolique et qui occupe, depuis quelques années, un poste dit non traditionnel : elle est chauffeur de camion dans une mine.

Low Visibility (visibilité réduite), de Patricia Gruben, cinéaste expérimentale de Vancouver et dont on dit qu'elle est «une des cinéastes majeures au Canada». Les films de Gruben sont disponibles soit à Women In Focus, à Vancouver, soit à Canadian Filmmaker Distribution Centre, à Toronto (tél. : 416-593-1808).

Enfin, deux films de l'O.N.F. sur l'avortement : *Abortion : stories from North and South* (Avortement : histoires Nord-Sud), de Gail Singer (1984) et *Democracy On Trial : The Morgentaler Affair* (Le procès de la démocratie : l'affaire Morgentaler), de Paul Cowen (1984). **FIN**

Diane Poitras, cinéaste indépendante, a réalisé *La perle rare* (1980) et *Pense à ton désir* (1984).

1/ Voir *La Vie en rose* octobre 1984, p. 48 ; De *La Femme publique* au privé des femmes.

sur la tradition, a ouvert dans un quartier ouvrier de Rome, le Testaccio, et dans le sud du pays, des classes «à usage» de la voix» où elle forme de jeunes chanteurs et chanteuses au répertoire de tradition orale. Mais elle a aussi monté plusieurs spectacles : «Entre autres, j'ai composé un opéra, *Le Cadeau de l'Empereur*, et cela a été toute une entreprise de trouver le financement et de le mettre en scène. Finalement, cela a été un succès, grâce à tou-te-s les ami-e-s qui jouent et travaillent avec moi.

«Mais c'était une chose difficile d'apprendre à composer et à diriger un orchestre. Le rapport des femmes à la création tient du sacrilège : j'avais l'impression d'entrer dans un temple où mes pas eux-mêmes étaient un péché, un interdit.»

Une cantastorie urbaine

Dans la tradition des *mondine*, les travailleuses de rizières, et autres *cantastorie*, Giovanna Marini raconte ses histoires «avec ce qui, historiquement, a toujours appartenu aux femmes : le chant, la tradition orale. On a critiqué l'esthétique de ce chant, trop aigu, trop violent, trop quotidien pour ceux qui ne trouvent beau que ce qui ne dérange pas.»

Quand elle chante, la voix de Marini est souvent très comprimée, entre la gorge et la poitrine, pour arriver au maximum de sa puissance. C'est une voix qui parle, qui proteste et qui aime. Forte, d'un balcon à l'autre, d'un champ à l'autre. Pourtant le spectacle, au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts, demeurait simple et intime en même temps qu'envoûtant. Avant de chanter, Giovanna explique, dans un français savoureux, l'origine et le sens du texte, mêlant anecdotes politiques et récits de manifestations, détails biographiques et digressions moqueuses sur les bourgeois italiens scandalisés par sa musique populaire (cette comtesse de Spoleto s'écriant, furieuse : «Je n'ai pas payé 2 000 livres pour entendre s'égosiller ma femme de chambre !»), sur Pasolini, sur les combats passés et la bombe à neutrons, si propre.

Et puis elles chantent, a capella, quatre femmes debout au milieu de la scène vide, accompagnées seulement par la guitare de Giovanna, les mains posées sur leurs hanches rondes. Leurs voix amples se lèvent, s'entremêlent, s'en vont chacune de son côté pour se retrouver ensuite. De ces voix, elles peuvent faire n'importe quoi : cris aigus, rires, plaintes stridentes, sons rauques, lamentos sensuels ou agressifs. Impossible de confondre avec

le bruit de fond qu'est si souvent la musique, ces voix qui jamais ne se détachent du corps et qui vont chercher les auditeurs et auditrices en les dérangeant parfois, ou en les charmant.

Elles chantent la vie quotidienne du petit peuple italien, les superstitions et les rites, les luttes syndicales et la destruction de la nature, les amours passionnées qui virent au fait divers, bref, pour reprendre les termes du journaliste français Maurice Fleuret, «le combat de tous les opprimés pour la survie». **FIN**

Lucia Malvisi, Italienne, est au Québec depuis cinq ans. Militante féministe, elle collabore à l'occasion à des périodiques de la communauté italienne montréalaise.

1/ Spectacle *Giovanna Marini et ses compagnes*, au Théâtre Maisonneuve de la Place des arts, du 14 au 18 août. On trouve assez facilement à Montréal trois des nombreux disques de G.M. : *Cantate de tous les jours*, *Le Cadeau de l'Empereur* et *Giovanna Marini et ses compagnes* (Archambault, boutique de la PDA, etc.). Il faut commander les autres à des magasins spécialisés en importation.

Les créateurs et les créatrices ont des intuitions «scandaleuses» : à l'époque où Michel Tremblay présentait *Les Belles-soeurs* pour la première fois au public québécois, provoquant des cris de protestation contre le jocal, langue indigne et méprisée du théâtre, Giovanna Marini vivait la même coupure idéologique au sein du Nuovo Canzonere Italiano, groupe de théâtre italien.

Sous la direction de Dario Fo, la production *Ci Razione e canto* soulève la colère du noble public italien. Giovanna s'aperçoit que ce ne sont pas tant les textes politiques que la façon de chanter et le timbre de voix qui sont si provocants. Giovanna Daffini, ouvrière agricole des rizières, fait partie de la troupe et c'est elle qui «terrorise» les gens : elle chante voyelles grandes ouvertes, avec des sonorités nasales. Giovanna Marini comprend que sa recherche portera sur la structure de la voix et de la chanson. À partir des modes musicaux de tradition orale, urbaine et rurale, elle a envie d'écrire une musique où le rite et la fonction retrouveront leur authenticité.

La Cantate de tous les jours, présentée à Montréal en août dernier, est une suite de chansons pour quatre voix de femmes, a capella, avec accompagnement de guitare.

Marini compose avec ses trois compagnes et elles s'inspirent des rythmes et des sonorités de la langue parlée, la langue de la rue, la langue des femmes surtout.

Pour la chanson *Lamento sur la mort de Pasolini*, par exemple, elles chantent *gli svoli* (l'envol), procédé d'improvisation que les *cantastorie* comme Daffini ont découvert par instinct : «C'est dans l'aigu qu'il faut aller très haut, le plus haut possible, pour pleurer la mort, dit-elle. Il faut reprendre dans différents ordres les notes du *Lamento*... C'est *lo svolo* (l'essor de l'imagination), c'est le moment où je chante la mort, où j'improvise et invente».

Chaque chanson a une forme musicale différente car la forme naît du texte, du rythme des mots. Les voix sont projetées complètement dans les résonateurs de la tête, libérant ainsi la gorge et le souffle. Mais contrairement aux voix «classiques», les sonorités nasales, rappelant les instruments à anches, hautbois, clarinette, ne sont pas censurées mais privilégiées.

Elles chantent d'une façon syllabique, scandée par des respirations régulières qui font penser au chant grégorien ; des montées par ton et demi-ton pour le dernier vers, exactement comme on le fait dans le chant sacré. Ces procédés de composition, Marini les a entendus dans la rue, chantés spontanément par des femmes évacuées de leurs logements à Rome, en 1970 (Disque : *Rome Le Faubourg et les luttes pour le logement*). Ces femmes s'exprimaient sans aucune intention musicale ou théâtrale, elles manifaient !

Marini réussit à composer une musique inspirée de la tradition orale, celle des *cantastorie*, chanteuses-conteuses des faits quotidiens qui font l'histoire des hommes et des femmes. Peu de compositeur-e-s ont réussi à intégrer le folklore d'une manière aussi authentique. Car ce que Marini écrit et chante, c'est tout autre chose qu'une musique pittoresque ou pleine d'emprunts. Elle recrée, à partir du monde contemporain, un langage musical qui se structure dans la modernité des villes et la désertion des campagnes. «Je trouve essentiel, dit-elle, de partir de la terre, au sens plein du terme, afin que le rite que nous accomplissons en faisant de la musique soit toujours lié à sa fonction, qui est de communiquer». **FIN**

Mercedes Roy, musicienne de formation classique (UQAM, McGill) et chanteuse, professeure de technique vocale, poursuit un travail de recherche sur la voix avec Lucette Tremblay.

Festival
de Toronto

Surprises dans la Ville-Reine



La Femme de l'hôtel : Louise Marleau, Paule Baillargeon, Marthe Turgeon

Impressionnant, le Festival des festivals de Toronto, du 6 au 15 septembre dernier ! Quatre cents films dont deux cents canadiens, cinq cinémas et de nombreuses et incroyables catégories : Cinéma mondial contemporain, Documentaires du monde, Perspective Canada, Hommages, « Trésors oubliés », une sélection du festival d'Oberhausen et j'en passe, mais... pas de programme Féministes du monde ou Réalisatrices des dix dernières années.

par Diane Poitras

Parmi les oeuvres de femmes qui se sont quand même frayé un chemin jusqu'à Toronto, certaines avaient déjà été présentées au Festival des films du monde de Montréal en août dernier. Mentionnons cependant *La Femme de l'hôtel*, de Léa Pool, qui, après le prix de la presse internationale à Montréal, s'est mérité le prix de l'excellence à Toronto. En feuilletant le catalogue, on trouvait aussi *Sonatine*, de Micheline Lanctôt (qui venait d'obtenir un Lion d'argent au Festival de Venise), *La Vie rêvée*, de Mireille Dansereau et *Le Futur intérieur*, de Yolaine Rouleau et Jean Cha-

bot. Une programmation abondante qu'il fallait donc étudier à la loupe. Comme je m'intéressais particulièrement aux films non programmés à Montréal, il m'est arrivé d'avoir d'agréables surprises. En voici quelques-unes...

The Gold Diggers (les chercheurs d'or), un excellent long métrage de Sally Potter, avec Julie Christie, Colette Lafond et une équipe technique composée exclusivement de femmes. (Grande-Bretagne, 1984).

Les personnages de Potter évoluent à travers des situations souvent tirées des stéréotypes du cinéma. Cette scène, par exemple, où on voit Ruby (Julie Christie) vêtue d'une immense robe à crinolines, valser aux bras de prétendants qui se la

disputent à tour de rôle. Soudain, un cheval monté par une femme bondit au milieu des danseurs. La cavalière empoigne Ruby et éperonne son cheval qui quitte la salle de bal au grand galop !

En fait, ce film ne se résume pas. Il faut le voir. La cinématographie est impeccable ; chaque plan est soigné, les cadrages et éclairages recherchés. Bref, bien qu'il m'a semblé parfois un peu long, *Gold Diggers* m'a fait découvrir une réalisatrice possédant un sens profond de la cinématographie et un bien agréable sens de l'humour. « Si Sally Potter n'a jamais été invitée au Festival des festivals, nous déclarait Kay Armatage en présentant la réalisatrice, c'est que moi, je n'étais pas

Bientôt la deuxième vague?

Comment deux femmes de théâtre, Rina Fraticelli et Pol Pelletier, voient-elles l'évolution des arts de la scène au Canada?

par Francine Pelletier

O n a souvent l'impression que les femmes se débrouillent mieux au théâtre qu'ailleurs. Après tout, il y a eu des femmes sur scène bien avant le droit de vote aux Québécoises et les chauffeurs d'autobus ! Mais détrompez-vous : si, au cours de la dernière décennie, les Canadiennes ont «constamment formé la majorité des étudiants en arts d'interprétation», elles ne sont plus qu'un tiers des candidats-e-s aux bourses du Conseil des arts et que de 10 à 13% des auteurs dramatiques, metteurs en scène et directeurs artistiques, postes clés auxquels s'attarde Rina Fraticelli, directrice du Playwrite Workshop de Montréal, dans son *Rapport sur la condition des femmes dans le théâtre canadien*, publié dans le dernier numéro de la revue de théâtre *Jeu*. Et l'auteure se demande «que sont donc devenues toutes ces étudiantes, une fois le diplôme décerné?»

La rareté des femmes aux postes importants du théâtre n'est pas une question de mérite, précise Fraticelli, puisque les femmes, toutes proportions gardées, réussissent mieux que les hommes, à en juger par l'évaluation des jurys du Conseil des arts. C'est plutôt, vous l'avez deviné, une question d'attitude ou, si vous voulez, d'idéologie dominante.

Par exemple, à la question «Vous percevez-vous comme une artiste?», la majorité des femmes (67%) ont répondu *non* et la majorité des hommes (66%), *oui*. Alors que 40% des hommes déclaraient estimer leur travail supérieur, seulement 17% des femmes portaient un jugement semblable.

Et puis, comme bien d'autres lieux de création, le théâtre est essentiellement un

club mâle : non seulement les hommes y dominent en nombre mais leur camaraderie y est de rigueur, «camaraderie dont les femmes sont exclues». Cela n'expliquerait-il pas aussi le récent penchant des comédiennes pour le «one woman show»?

«En fait, et règle générale, la présence des femmes dans une compagnie théâtrale est inversement proportionnelle aux fonds dont celle-ci dispose et directement liée à la présence d'un contenu canadien, d'enfants ou d'autres femmes», poursuit Rina Fraticelli. Autrement dit, on retrouve les femmes où ça ne paye pas, dans les milieux plus expérimentaux et jugés moins crédibles. Pourtant c'est là qu'on «avance», au dire même des conseillers en arts, ce qui manque précisément au théâtre : de l'audace, de nouveaux horizons, un sentiment d'identité... Oh ! Dilemme de la condition marginale !

Le *Rapport* conclut avec une longue liste de recommandations qu'on ne peut qu'appuyer, en commençant par plus de modèles féminins sur les bancs d'école et en finissant par plus de subventions aux théâtres préoccupés par la condition des femmes et pour qui la survie est une angoisse perpétuelle.

Et les femmes, bordel ?

Sur le ton d'un fougueux manifeste, *Les Femmes et le théâtre dans les années 90*, écrit par la metteuse en scène et comédienne Pol Pelletier à la demande du Conseil des arts, partage l'analyse de Rina Fraticelli mais en amenant des propositions plus grandioses. En voici quelques extraits :

«Le phénomène «théâtre de femmes» est né au Québec en 1974. Au cours des sept années suivantes, on a vu un défer-



Linda Sorgini dans *En ville*, d'Elisabeth Bourget

lement d'activités et de réflexions (...)

«En 1980, par exemple, il y avait au 1^{er} Festival de créations de femmes du Théâtre expérimental des femmes plusieurs groupes exclusivement féminins et/ou féministes dont la plupart ont disparu depuis ou ont changé de forme radicalement. Il y a eu pendant cette période les grands shows de femmes au TNM et beaucoup de créations collectives de femmes moins connues. Plusieurs troupes mixtes y allaient de leur «spectacle de femmes» ou d'un spectacle mixte sur le «problème des femmes». Il y eut enfin toute une série de one woman shows, sans parler de tous les spectacles sur le couple, qui étaient en fait des spectacles sur le «problème-femme-qui-fout-le-bordel-dans-le-couple» (...)

«Tous ces phénomènes ont disparu, ou presque. Il y a comme un creux. L'individualisme triomphe chez les femmes comme chez les hommes de théâtre. Mais la seconde vague s'en vient.

«Je crois que la première vague s'est résorbée parce qu'on considère que ces activités ne sont plus «nécessaires» : cela a été dit, on a compris ! Et surtout, je crois que *et* les femmes *et* les hommes perçoivent ces manifestations comme n'étant pas vraiment de «l'art», mais plutôt comme des réactions à un «problème», le «problème des femmes»; maintenant que ce problème a été suffisamment exprimé (ou chialé, c'est selon), nous allons le régler par un plus grand respect mutuel et par des aménagements personnels intérieurs, et nous allons retourner à la création avec un grand C, mais améliorée par cette nouvelle conscience que nous avons, et la vie continue et il y a la bombe nucléaire et la vie est très complexe... Et

Trente femmes, un monument

par Rose-Marie Arbour

pas chaque année une exposition de cette envergure à Montréal ? Qui sont les huit organisatrices d'un projet qui a eu un tel succès, tant par le nombre et la qualité des oeuvres, que par l'accueil du public et des médias ? Combien a pu coûter cette exposition accompagnée d'un catalogue ?

La cohérence et la diversité caractéristiques de cette exposition indiquaient chez les artistes montréalais-es actuel-le-s à la fois une énergie débordante et une lucidité exemplaire dans le choix des emprunts de toutes sortes, que ce soit au théâtre, à la B.D., à la photo ou au cinéma. En passant de la peinture à l'environnement, de la sculpture à l'installation, ils et elles défaisaient bien le tabou qui encore récemment excluait tout chevauchement entre les diverses techniques et disciplines traditionnelles en arts visuels.

Faute de place, il est impossible de commenter ici les oeuvres des trente femmes de ce «monument». Mais je note celles qui ont choisi de travailler avec l'espace physique de l'édifice pour concevoir leur installation. Renée Chouinard a ausculté les textures, les matières et structures des murs et du plafond d'une pièce et d'une armoire qui y était encastree : le temps, l'altération des objets et du lieu même par le temps, suscite une réflexion sur la mémoire.

D'autres ont utilisé comme niches des espaces en retrait, soit dans le sens de lieu intime où l'impasse et l'aboutissement se chevauchent et se signifient mutuellement (Joyce Blair, Anne Fauteux), soit comme lieu de spectacle par la mise en scène de stéréotypes de vedettes (Jenny Sigrun) ou de performances sportives (Ilana Isehayek). On a transformé certaines pièces en lieux oniriques : dans *Walking Houses* (Deborah Margo et Cynthia Frank), ce qui était ancré et stable se soulève et bouge ; la maison devient marchante, nomade. Dans une autre pièce sombre, Danielle Sauvée a immobilisé un cheval, en arrêt devant la perspective d'un point lumineux : anti-Icare, c'est dans l'ombre qu'il attend. Ailleurs, au sol, Louise Viger évoque une légende de l'Île-aux-Oies où les figures de l'île et de la prison se recourent.

Des peintres ont recouvert les murs, conçu leurs figures peintes en fonction de

l'espace réel et des points de vue possibles liés au mouvement du public (Michelle Lorrain, Anne Youldon, Claire-Hélène Tremblay). À la fois emblèmes et signaux, des figures rythment la façade et les murs extérieurs de l'édifice (Suzanne Paquet, Brigitte Potter-Maël), soulignent l'escalier central de l'entrée (Mary-Ann Cuff).

Sans préméditation

Il y avait là 60 artistes : 30 femmes et 30 hommes. Ce ne fut pas prémédité : on avait choisi les oeuvres dans l'ignorance du nom des auteur-e-s. Or, cette proportion de femmes est celle des écoles et des universités d'art au Québec. Voilà qui donne une leçon magistrale aux musées montréalais et aux autres organismes publics qui trop souvent fondent leurs choix sur des noms plutôt que sur la valeur des productions. De plus, cela prouve que les femmes n'ont pas craint de présenter leur dossier de peur d'être refusées : autre bon point ! D'autant plus que les huit organisatrices² – quatre historiennes de l'art et quatre artistes – ont sûrement contribué à créer un climat d'ouverture, de souplesse, de polyvalence, malgré les embûches qui peuvent gêner la réalisation d'un projet d'une telle envergure. Soulignons qu'il est rare de voir une collaboration aussi étroite et efficace entre des artistes et des historiennes.

Le succès de *Montréal tout-terrain* n'aura pas été l'effet d'une formule bien trouvée et bien appliquée mais le résultat d'une excellente connaissance des questions d'art actuel et d'une capacité à comprendre et à résoudre, à mesure, les difficultés d'une telle réalisation. Et tout cela n'aura coûté que 20 000\$, incluant l'édition d'un catalogue qui sera un aide-mémoire précieux pour qui s'intéresse à l'art actuel.

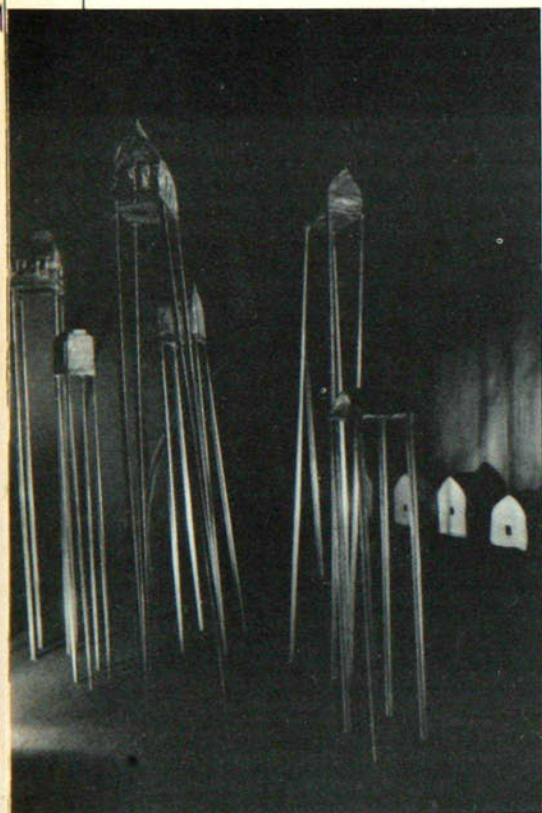
FIN

Rose-Marie Arbour est professeure d'histoire de l'art à l'Université du Québec à Montréal.

1/ *Montréal tout-terrain*, au 305 rue Mont-Royal est, du 22 août au 23 septembre.

2/ Céline Baril, Sylvie Bouchard, Janine Fifher, Christiane Gauthier, Diane Gougeon, Lesley Johnstone, Martine Meilleur et Claire Paquet.

PHOTO: LOUIS LUSSIER



Walking Houses

Cette exposition-événement aura suscité autant d'intérêt que de questions : le «tout-terrain»¹ valait autant pour la polyvalence des styles et des approches que pour le type d'oeuvres présentées, de l'objet à l'environnement. Et pourtant, grâce à la souplesse de ces 60 artistes capables de travailler dans un espace réel, l'ensemble dégageait une grande cohérence. Devenu monument à l'art, cet édifice investi de la cave au grenier était probablement ce qu'il y avait de plus intéressant à Montréal au début de l'automne.

Mais il y a des questions : les 25-35 ans – la génération d'artistes exposé-e-s là – sont-ils si négligé-e-s par les organismes officiels de diffusion (galeries, musées) pour se décider ensemble à se diffuser ensemble ? Comment se fait-il qu'il n'y ait

L'art contre le nucléaire

par Christine Ross

L'art peut-il changer la société? Sinon, est-il capable de subversion politique? Où se situe la différence entre un art de propagande et un art qui s'inscrit en faux contre la classe dominante? Le *Anti-Nuke Show* (spectacle anti-nucléaire) de la galerie Powerhouse¹ ramène à la surface ces questions litigieuses. Plus de vingt artistes travaillant dans une variété de médias – peinture, dessin, photographie, installation, construction fictive, film, vidéo, musique – se sont graduellement regroupé-e-s dans le but de condamner le nucléaire.

On parle ici de luttes politiques non pas

parallèles mais intégrées à la création plastique, de démarches politico-artistiques non pas occasionnelles mais constantes. S'ajoutent à ces prérequis deux autres critères de sélection: la perspective anti-idéologique des œuvres – ce qui sous-entend le refus d'images qui justifieraient directement ou indirectement la course aux armements – et l'élaboration de procédés plastiques qui devraient inciter les spectateur-trice-s à la réflexion et à la prise de position.

Conçu par les membres d'une galerie consacrée à la diffusion de réalisations de femmes, le show *Anti-Nuke* témoigne d'un élargissement du questionnement féministe de l'art et de la société. Selon cette politique par laquelle le féminisme en-

globe le pacifisme, les organisatrices ont ouvert leur espace aux femmes et aux hommes pour voir où en est rendu l'écart sexuel traditionnel homme/femme, militarisation/pacification.

La visite de l'exposition, jusqu'au 17 novembre à Montréal et plus tard à Alma au Lac Saint-Jean, permettra d'observer comment la subversion politique s'associe à une subversion plastique et où s'articule la portée féministe. **FIN**

Christine Ross est historienne d'art, chargée de cours à l'Université Concordia.

1/ *Anti-Nuke Show*, galerie Powerhouse, Montréal, du 27 octobre au 17 novembre; Langage-Plus, Alma, du 8 au 24 janvier 1985.

La Malvas

Une sacrée galère

par Gloria Escomel

La Malvas, une galerie d'art, rue Saint-Denis,¹ à Montréal, où des «galériennes», peintres toutes les trois – Thérèse Guilbault, Yolanda Taillon, Françoise Fournelle – ont décidé d'ouvrir leurs portes aux jeunes et moins jeunes débutant-e-s pour rompre le cercle vicieux où l'on enferme ceux et celles «qui n'ont pas encore de nom».

«Parce que c'est absurde, s'indigne Yolanda, la plus pétulante des trois, tu n'exposes pas parce que ton nom n'est pas connu, mais on ne peut te connaître que si tu exposes...»

«Certaines galeries, explique Thérèse, la plus modérée, demandent aux peintres des conditions tellement difficiles, que se faire connaître devient davantage affaire d'argent que de talent.»

«Le risque, reprend Françoise, c'est que nos peintres les moins connu-e-s vendent peu, donc nous fonctionnons souvent à déficit, parce que nous assumons la majeure partie des frais de publicité, de vernissage et des expositions.»

Elles travaillent vraiment pour l'amour de l'art, donc, mais qu'est-ce qui les motive? «Étant donné que nous sommes trois femmes artistes, nous connaissons particulièrement bien les déboires des artistes qui n'ont pas encore percé. Mais nous n'exposons que des œuvres que

nous aimons!» s'exclame Yolanda.

Ces déboires de débutant-e-s sont peu connus du grand public. Peindre coûte cher: il y a les matériaux à acheter. Puis, outre les frais d'exposition demandés par les galeries et le pourcentage qu'elles retiennent sur la vente des tableaux (50% et plus), il y a la rivalité entre artistes. Certaines galeries ayant voulu présenter les œuvres de débutant-e-s de talent avec celles de peintres connu-e-s, n'ont pu le faire, ces dernier-e-s ayant refusé...

L'important, pour les galériennes «in-subordonnées» de La Malvas, comme l'indique ce vieux nom français qu'elles ont choisi, c'est de permettre à la relève de se faire connaître en lui offrant les meilleures conditions possibles. Pourtant, cette galerie ne reçoit aucune subvention, et quand «on est aux galères», c'est bien connu, on ne rame pas dans l'or. Tout en considérant qu'elle vient «d'enfanter» – la galerie a neuf mois... – La Malvas a déjà donné le jour à neuf expositions, ce qui a permis de faire connaître 14 artistes, dont huit femmes.

«Mais nous voulons encourager davantage l'art des femmes, précise Thérèse: sur les quatre futur-e-s exposant-e-s, trois sont des femmes.»

Et Yolanda d'intervenir: «La solidarité de certaines d'entre elles nous est précieuse, car si elles ne sont pas encore très connues comme peintres, elles le sont en d'autres domaines, comme Dyne Mouso



Lindy Foss

et Madeleine Gagnon, qui exposeront en duo en novembre 1984»

Entreprise de femmes, entraide de femmes, chaleur et beauté de ces lieux dépouillés, aériens, qui refusent de se fermer à toute forme d'art – masculine ou féminine, débutante ou chevronnée – qui mérite d'être vue au grand jour... et que pourtant la critique a jusqu'à ce jour ignorée, que ce soit dans les médias écrits ou électroniques. Doit-on conclure, comme le proverbe, que «c'est triste, la vie d'artiste»? Non, puisque là aussi on voit «la vie en rose»... **FIN**

Gloria Escomel est journaliste, professeure de littérature à l'Université de Montréal et écrivaine, à temps perdu.

1/ *La Malvas*, 3859 Saint-Denis, Montréal. Tél.: 843-3585.

Les Fées ont soif

Une heureuse reprise

par Danielle Zana

A l'heure où le Québec retrouvait soudainement des élans de ferveur religieuse, chantait les louanges du Christ et de Marie, une minorité d'hérétiques, à laquelle je m'empresse de dire que j'appartiens, célébrait sa dissidence. À Montréal, tandis que des milliers de gens se prosternaient devant l'Évêque de Rome venu annoncer la Bonne Nouvelle, des Fées «fières et fantasques» continuaient de danser.¹

Michelet me pardonnera de le paraphraser. Deux mille ans plus tard, en Amérique du Nord, des femmes qui refusent de se soumettre à la vieille malédiction du péché originel, autre fantôme débile et pervers érigé en dogme par des hommes tremblants de peur devant le féminin incarné, ces femmes, ces rebelles, ces démons en sont réduites à célébrer une messe noire, tandis que la majorité, forte de sa légitimité, écoute béatement les paroles du Sauveur.

Qu'importe si la messe des femmes n'a pas encore le droit d'accéder à la lumière, il faisait bon se trouver le 11 septembre au Club Soda en compagnie de ces Fées.

Réentendre un texte écrit il y a six ans est une expérience fort intéressante. Un texte dramatique se doit d'être soumis à l'épreuve du temps. S'il résiste, c'est bon signe : il a toujours quelque chose à nous dire. Euripide écrivait 400 ans avant J.C. : «Le jour vient où le féminin sera honoré. Une renommée injurieuse ne pèsera plus sur les femmes.» Comme ce jour n'est toujours pas venu, les propos du grand poète grec restent d'une actualité brûlante. *Les Fées* de Denise Boucher répètent à l'envie : «Ne me pornographise plus quand tu trembles devant ta propre naissance».

Sans artifices

Créée au T.N.M. en 1978 dans une mise en scène de Jean-Luc Bastien, la pièce avait suscité une vive polémique. Les analyses et réactions diverses privilégiaient toutefois le contenu au détriment de la forme. Or, en matière de théâtre, il est question d'éthique et d'esthétique. On l'oublie parfois au Québec.

Le Théâtre des cuisines, en contrepoint à la visite pontificale, offrait une lecture spectacle du texte de Denise Boucher. Le théâtre, servant ici de vecteur social, ne

s'embarassait plus de la machine institutionnelle, laquelle se croit obligée de théâtraliser à outrance par le recours aux artifices du théâtre : décor, costumes, accessoires etc., autant de gadgets qui ne sont pas toujours nécessaires pour dire quelque chose. Il suffisait de trois lutrins, de trois comédiennes puissantes – Luce Guilbeault, Pauline Julien, Katherine Mousseau – d'une direction d'actrices bien soutenue – Christiane Raymond – et d'un très beau poème où le verbe se fait chaire – Denise Boucher – pour que le miracle ait lieu.

Le texte me faisait penser à un oratorio où la voix des femmes jusque là réduites au silence, s'approprie l'espace. Ces voix tantôt monologuait, chacune enfermée dans sa coquille : elles gémissaient, hur-

de (re)mettre en espace *Les Fées ont soif*, mais en tant que metteuse en scène moi-même, je crois fondamental de saisir cette parole de l'intérieur pour lui donner vie à la scène car c'est par le langage que les Fées se libèrent et naissent à elles-mêmes. Cette parole, parce qu'elle est profondément incarnée, prend le pas sur le corps à l'inverse d'un texte classique qu'il faut actualiser en redonnant vie au corps de l'acteur.

En écoutant ces Fées l'autre soir, j'avais le goût de créer, de lutter au théâtre et dans la vie. À l'heure où les scènes du Québec font encore l'apologie de la souffrance, où les femmes sont encore prisonnières de schémas aliénants, enfant martyr, mère marâtre, fille victime d'un père alcoolique, femme névrosée, il est



Denise Boucher, fée en cheffe

laient de colère, éclataient de rire, disaient la tendresse. Tantôt elles dialoguaient et découvraient leur «alter ego femme» emprisonné dans un carcan. Mais jamais le dialogue n'était direct, réaliste. Elles semblaient essayer de se parler, de sortir de leur solitude, et ce n'est qu'à la fin que le véritable chœur se forma rappelant ces voix de femmes qui de plus en plus se font entendre aux quatre coins de la planète.

Voilà ce que cette lecture sobre mais puissante par l'interprétation, dépouillée de tout artifice et pleine de rigueur, me renvoyait. Non qu'il ne soit pas souhaitable

bon d'entendre un texte de combat, un combat pour l'amour, la liberté et la dignité. Il est bon de recevoir une énergie puissante, celle des comédiennes, qui vous permet encore de croire, que, comme disait Saint-Just, «La révolution ne s'arrêtera qu'à la perfection du Bonheur». Autrement dit, jamais. **FIN**

Danielle Zana, metteuse en scène et comédienne reprendra bientôt à Montréal le *Médée* qu'elle présentait à Ottawa, en juin dernier.

1/ *Les Fées ont soif*, pièce de Denise Boucher, présentée entre le 8 et le 12 septembre dernier à l'UQAM et au Club Soda, à Montréal.

puis, finalement, tout cela est trop douloureux ! Repos.»

La nécessaire brûlure

«Bon. Maintenant, pour la seconde vague.

«Je crois que dans les années à venir il y aura un bouleversement complet dans la façon de percevoir la création des femmes. Symboliquement, les femmes vont réintégrer l'humanité et leurs productions vont la contenir *toute*. C'est-à-dire qu'on ne parlera plus de leur création en tant que «problèmes» ou «affaires de femmes» – ce qui nous exclut de l'humanité – mais en tant que vision révolutionnaire du monde, en tant que visions créatrices qui feront naître des oeuvres majeures, *populaires* et animées d'un souffle collectif.

«Le féminisme est au centre de cette démarche (...) Les féministes sont pour moi les seules à poser un regard interrogateur *total* sur le monde. À partir du moment où l'on dit : «Qu'est-ce que ça signifie d'être une femme ?», on dit aussi : «Qu'est-ce que ça signifie d'être un homme ?», et donc «Qu'est-ce que ça signifie d'être en vie ?» Tous les aspects de la personne et de l'organisation de la vie doivent être réexaminés, du corps jusqu'au politique et au sacré, puisque tout le schéma des pensées et des images qui soutiennent notre existence a été échafaudé en dehors de nous.

«Pour que tout cela se réalise, il y a énormément à faire, en termes d'injustices à réparer, de choses à inventer. Le type de formation que proposent les écoles de théâtre, par exemple, est inadéquat pour les femmes, parce que fondé sur une culture profondément patriarcale où les femmes apprennent à «servir», non à créer. Et parce que les étudiantes n'y rencontrent pas ou peu de textes de femmes, de metteuses en scène, d'identité femme. Cela peut et doit s'arranger par des mesures réformatrices : admettre plus de femmes dans les écoles, etc. Mais je veux aborder le problème d'une façon plus radicale : créer un nouveau coeur, un nouveau sexe, une nouvelle raison à ce métier.

«Pour ce faire, je propose la fondation d'une école de théâtre fondée sur les principes suivants. D'abord l'esprit collectif : le théâtre est un art collectif qui doit être branché sur un projet collectif. Cela signifie tout une autre façon de comprendre et d'exercer le pouvoir.

«Ensuite, un point de vue sur la formation qui soit radical et expérimental. Abolition de la tradition comme base de formation ; finis les principes tels «La culture universelle nous apprend ceci...» Quand on est une femme, la culture universelle, ça ne veut rien dire. S'appuyer plutôt sur l'inconnu comme moteur d'apprentissage (...) Et surtout, surtout, redonner aux actrices-teurs le plein pouvoir

central qui leur revient.

«La sophistication de plus en plus grande de la pratique théâtrale, l'hypermultiplication et la hiérarchisation des fonctions, le marché du travail («C'est moi la plus belle tomate...»), tout ça a volé aux comédiens-ne-s leur autonomie, leur intelligence, leur créativité, leur engagement, leur abandon, leur responsabilité (...) Or, cela ne peut naître que dans la foi, la brûlure, la volonté d'une conscience plus grande : «Moi, mon corps sur scène représente une vision du monde. Tous mes gestes sont fondés sur une nécessité vitale». Le jeu est une question de vie ou de mort.

«Je suis persuadée que le jour où il y aura une réelle collectivité sur scène et en coulisses, le jour où toutes les personnes concernées par une production seront en danger de mort et en transgression d'interdit et en aspiration de vie, et où toutes seront branchées sur la même raison d'être *là*, jusque dans les moindres fibres secrètes de leur être, ces personnes attireront à elles une collectivité, c'est-à-dire un public. Et on ne parlera plus de la mort du théâtre.

«Je reviens au présent. En pensant à l'avenir incertain.»

Un «red light» théâtral

«Le mot *théâtre* pour la plupart des gens n'évoque rien, ne fait pas image. *Théâtre* ne fait pas partie du paysage comme *maisons, restaurants, discothèques, églises* et même *musées, sex-shops* et *centres de yoga* ... (Même si on ne les fréquente pas, on sait que ces lieux existent et ce qui s'y fait). Et je refuse de croire que cette irréalité est due à l'activité trop «marginale» des jeunes troupes.

«Si le théâtre est invisible, c'est qu'il n'y a pas assez de lieux sociaux concrets qui s'appellent théâtre. Puisqu'il fait trop froid dans ce pays pour jouer dehors, sauf un mois par année, je propose donc que les gouvernements fassent des dons massifs de lieux aux jeunes troupes, avec permis de représentation inclus, et une allocation spéciale pour s'acheter des immenses panneaux lumineux portant le mot *THÉÂTRE*.

«À Montréal, plus spécifiquement, je propose le don d'une rue entière qui deviendrait la rue du Théâtre. Pourquoi pas dans le port actuellement en remaniement ? On planterait ainsi un nouveau «red light district». Et, comme les rues Prince-Arthur et Duluth, habitées d'abord de marginaux, ont très vite vu débarquer des gens de Longueuil, Laval... et Montréal, parce qu'on n'y trouve que des restaurants pas chers, qu'on peut s'y promener agréablement, en dehors de sa routine, etc. la rue du Théâtre attirerait d'abord des curieux-euses, puis finalement des habitués-e-s.

«Tout cela serait excellent pour le commerce... pour la vie.»

FIN

LE CHARME DISCRET DU CAFÉ CHERRIER



APRÈS 5 HEURES...

LES PLAISIRS
DE L'APÉRO.

LES PLAISIRS
D'UNE BONNE TABLE.

LES PLAISIRS
DES BELLES RENCONTRES.

3635 Saint-Denis
(à l'angle de Cherrier)
Tél.: 843-4308

ATTENDEZ LA VIE EN ROSE DE DÉCEMBRE!

pour acheter les cadeaux de Noël des enfants de votre vie:

- un long reportage sur l'évolution de la littérature enfantine et de ses personnages,
- une enquête sur le marché et le contenu des vidéo clips.

Par ailleurs, vous en apprendrez plus sur:

- les priorités des nouvelles élues fédérales
- le combat des Palestiniennes
- les événements de cinéma et de vidéo les plus courus de l'automne new-yorkais et montréalais...

Bref, ce sera pour Noël un numéro double appétissant.

En kiosque le 24 novembre!



LA POUPÉE DE PÉLOPIA

DE MICHEL-MARC BOUCHARD

MISE EN SCÈNE
MICHÈLE MAGNY

AVEC
ANNE CARON
PIERRE COLLIN
SUZANNE GARCEAU
ISABELLE MIQUELON

DÉCOR
MICHAEL JOY

COSIUMES
DANIELLE LÈVESQUE

ÉCLAIRAGE
CLAUDE-ANDRÉ ROY

MUSIQUE
CATHÉRINE GADOUS

DÈS LE 1^{ER} NOVEMBRE
20 H 30

SAMEDI 17 H ET 21 H

2 BILLETS (ADULTE)

POUR LE PRIX DE 1

(SAUF SAMEDI)

JUSQU'AU 9 NOVEMBRE

RÈS 523-1211

1297 PAPINEAU MÉTRO PAPINEAU

théâtre
d'aujourd'hui

ENFIN DUCHESSES



"... folles à lier et alliées sur scène pour notre plus grand plaisir"

Lysianne Gagnon,
La Presse

"Un fichu de bon spectacle"

M. Dassylva, La Presse

"Une prise de conscience proposée sur le ton le plus joyeux qui soit"

R. Lèvesque, Le Devoir

En reprise

SALLE
FRÉD-BARRY

4353 rue Ste-Catherine est

Du 14 novembre

au 9 décembre

Du mardi au samedi

à 20h30

le dimanche à 15h

Réservations: 253-8974



volonté du père de Marcella de créer dans sa ferme une sorte de pouvoir matriarcal, mais parce que la plupart des personnages – même ceux enracinés dans la campagne depuis des générations – sont des êtres qui errent, à la recherche d'un amour, d'un pays, d'un rôle, d'une vérité ou du miroir qui pourra refléter leur image. À travers toutes ces existences créées par Dominique Blondeau, tellement différentes les unes des autres, nous poursuivons notre propre réflexion sur la destinée humaine, notre errance au cœur des choses et des êtres destinés à mourir. Un très beau roman, où le superflu des gestes quotidiens n'est pas sacrifié à l'essentiel, où l'on risque peut-être, en y pénétrant, de

perdre certaines espérances... sauf celle d'être accaparée par un univers intense et foisonnant, miroir du nôtre.

GLORIA ESCOMEL

Le privé est politique

Stepping Out of Line. A Workbook on Lesbianism and Feminism. Nym Hughes, Yvonne Johnson, Yvette Perreault, 1984, Press Gang Publishers, Vancouver, 207 p., en anglais seulement, 12,95\$.

Vous vous sentez mal à l'aise quand vous entendez le mot «lesbienne»? Vous refusez de vous identifier comme féministe de peur qu'on vous catalogue comme lesbienne? Vous êtes lesbienne et vous militez «inconnu» dans un groupe de femmes? Vous êtes lesbienne et vous voulez en savoir plus long?

Dans une perspective militante de transformations sociales radicales, dans la lignée des ateliers de conscientisation (Consciousness-raising) des années '70, avec un cadre d'analyse féministe, voici un livre de ressources et un outil de travail qui

relance le débat entre lesbianisme et féminisme.

De Vancouver, écrit par un collectif de lesbiennes (plus d'une centaine ont participé), publié et imprimé par les collectifs féministes de Press Gang Publishers et Press Gang Printers, *Stepping Out of Line* représente une décennie de travail auprès des groupes de femmes de Colombie-Britannique pour faire reconnaître activement et publiquement la présence, le travail, la spécificité des lesbiennes dans la communauté.

Le livre se divise en deux parties. Dans la première, nous trouvons des notes pour la mise sur pied et l'animation d'un atelier sur le lesbianisme. Participantes et lectrices sont amenées à confronter leurs sentiments. On y encourage les lesbiennes à voir leur situation en termes politiques et à agir individuellement et collectivement vers des changements sociaux. La deuxième partie s'attarde à différentes situations vécues par des lesbiennes (amies, famille, enfants, travail, école, médias, thérapies, religion, sexualité etc.) et offre une banque de ressources considérable en termes de groupes de référence, de lectures possibles, de musique... au Canada, au Québec et aux États-Unis.

Pourquoi un cadre d'analyse féministe? Pourquoi des changements radicaux? Parce que, selon les auteures, le féminisme comme cadre d'analyse et d'action est pour les lesbiennes le meilleur outil. Le féminisme entraîne une analyse de l'oppression des femmes et une volonté d'agir sur cette oppression dans nos vies sociale et politique. Mais le féminisme analyse aussi notre oppression en tant que lesbienne et le rôle de l'institution de l'hétérosexualité dans le renforcement de l'oppression des femmes. Le lesbianisme est ainsi un choix politique actif; les féministes doivent le comprendre ainsi et être prêtes à défendre le lesbianisme comme donnant le choix à toutes les femmes d'être elles-mêmes. «Every time we say lesbian out-loud we challenge the assumption that heterosexuality is the only option for women. We assert all women's right to choice and self-determination.» (p. 8)

Stepping Out of Line veut démystifier le féminisme, le lesbianisme et l'activisme politique. Il relance d'une façon neuve le débat sur la place des lesbiennes dans le mouvement des femmes. Alors qu'on se demande si le féminisme est dépassé ou mort et que les lesbiennes radicales élaborent des théories qui répondent aux besoins spécifiques des lesbiennes, on peut se demander s'il n'est pas un peu trop tard pour nous amener une vision si positive d'un féminisme en action. Il n'en demeure pas moins que *Stepping Out of Line* est un outil de travail et de référence pour toutes celles qui veulent élargir le débat sur le lesbianisme et le féminisme et développer des stratégies si nécessaires pour le mouvement des femmes.

On peut se procurer *Stepping Out of Line* dans les librairies alternatives ou en envoyant 14,20\$ à Press Gang Publishers, 603 Powell St., Vancouver, B.C. V6A 1H2.

LOUISE PROULX

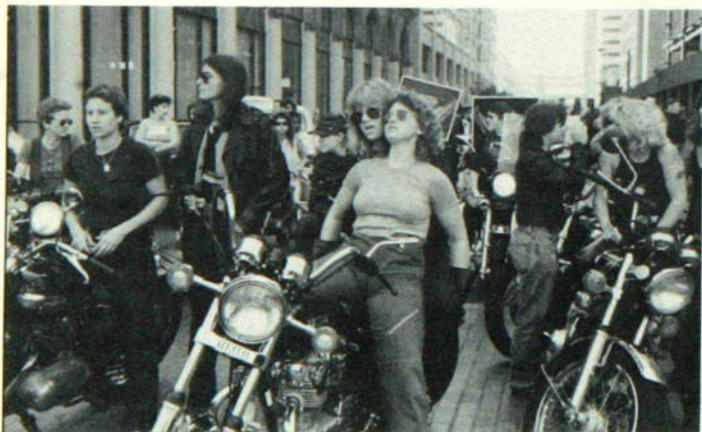
Cinéma

Un beau film de gars

Jacques et Novembre, de Jean Beaudry et François Bouvier, 16 mm, noir/blanc et couleur, 72 min., Québec 1984. Musique: Michel Rivard. Le 1^{er} novembre à l'Outremont, du 2 au 29 novembre à l'Autre Cinéma, rue Papineau, à Montréal.

Ce beau film, nous étions quelques-un-e-s à l'espérer depuis longtemps. De la première ébauche de synopsis à la sortie en salle de *Jacques et novembre*, sept longues années de travail obstiné et de vaches maigres. Quinze mille dollars dérisoires, grapillés à droite et à gauche et une détermination butée: la passion du cinéma, dirait-on. Car ce film n'avait rien pour attirer les investisseurs.

D'abord c'est un premier film, de fiction par surcroît, sans vedettes au générique et réalisé par des inconnus: Jean Beaudry et François Bouvier. Ensuite un scé-



ANDRÉ JACQUES

psychologue

Psychothérapie
gestaltiste

Séances
individuelles
et de groupe

3950 Drolet, Montréal, H2W 2L2
(514) 843-3452

Livres

D'une insoutenable beauté

L'Amant. Marguerite Duras, Éd. de Minuit, Paris, 1984, 142 p.

Peut-on déjà avoir le visage de la vieillesse à 18 ans ? Se savoir, se sentir le visage de l'alcool avant même d'avoir entrepris le long voyage du boire ? Dans *L'Amant*, Marguerite Duras scrute attentivement et avec une certaine tendresse ce visage immuable de tant d'années avant de parler de Celui, le premier, l'homme, l'amant fou des folles amours, le Chinois frêle et millionnaire. Vrai visage du plaisir et de l'érotisme. Fou. Le mot n'est pas trop fort. En Indochine dans les années 30, une adolescente au chapeau de feutre et souliers

lamés or, rencontre une noire limousine. Sa mère a perdu la raison. La terrible, l'insoutenable beauté d'*India Song*, du *Ravissement de Lol V. Stein*, nous reprennent, nous cernent à nous faire crier du seul cri permis, celui de la passion. La limousine est là, personnage au même titre, l'homme frêle est là comme la chaleur suffocante, la mendiante, les rizières, la lèpre... les pluies sont torrentielles, la misère de cette famille, immense.

Autobiographie, roman, fiction ? Tout ensemble. M.D. écrit au-delà de l'écriture d'un texte. Cette fois elle dit : «L'histoire de ma vie n'existe pas.» Quelque part, elle a raison. Dévoilée elle se voile tout autant. La mère, les frères sont décrits dans leur totalité, ne sont pourtant jamais nommés. De sa mère folle (et dont ses écrits seront les fidèles témoins), de ses deux frères in-

dissociables et dissociés dès l'enfance, de la mort, de la peur, M.D. fait à la fois écriture écrite et dire, là où ses coups de plume dessinent et lacèrent, et... tuent.

Un livre immense du souvenir de l'enfant, livre fou des désirs dits pervers, livre seul de la solitude des femmes blanches en Indochine, femmes «plaquées», trompées, femmes de plaisir non épousables. Mais d'abord comme avant toute chose, livre d'amour au delà de toute raison, de tout espoir.

ANNE-MARIE ALONZO

Un monstre de diamant

Pierre ou la guerre du printemps 81, Marie-Claire Blais, Éd. Primeur, Montréal, 1984.

C'est un livre dur avec des passages beaux à vous en cou-

per le souffle et un style violent, inhabituel à Marie-Claire Blais, qui se livre ici à une expérience éprouvante pour elle et pour ses lecteurs-trices ; elle entre littéralement dans la peau de Pierre, de la même manière que Pierre écrivait : «Au printemps 1981... je devins cet autre dont je vais raconter l'histoire.»

Pierre a seize ans. Il est la conscience de ceux qui ont vu leur enfance ou leur adolescence marquée par l'horreur d'Hiroshima, des génocides nazis ; il assume surtout la peur d'un univers menacé par le nucléaire, les guerres, la violation des droits humains dans les pays totalitaires ou démocratiques ; il comprend que malgré toute la génération précédente, la violence mène le monde et il veut être de ceux qui règnent, non de ceux qui subissent. La diabolique ascèse à laquelle il se livre pour que la



Marguerite Duras

PHOTO : DIMEDIA



Marie-Claire Blais

cruauté le transforme le conduira sur les routes américaines, avec une gang de motards aux lois immondes, auxquels il s'identifie. Aller au bout de l'ignominie pour devenir une sorte de phénix renaissant de ses cendres, pour essayer, peut-être, de comprendre les mécanismes secrets de la violence, maintenant qu'ils se sont manifestés en lui, et de la combattre.

Lecture éprouvante, que celle de ce roman sans complaisance, qui nous plonge dans un monde encore plus marginal que tous les autres abordés par Marie-Claire Blais, mais comme d'une épreuve initiatique, on en sort changée, ayant éprouvé intimement ce que l'on ne pouvait connaître qu'intellectuellement.

Le plus grand des vices de notre époque étant l'indifférence, *Pierre ou la guerre du printemps 81* est un livre sain par sa brutalité même. Il ne nous ménage pas, il attaque de front, ouvre les yeux, secoue, dérange profondément tous ceux et celles qui se bercent d'illusions «humanitaires», comme les parents de Pierre, pourtant engagés, sympathiques, compréhensifs, brusquement confrontés à ce monstre qu'est leur fils adolescent. Monstre : chargé de toutes les virtualités les plus contradictoires, les plus marginales. Pierre est cependant allé au bout de son enfer, il a exorcisé ses démons, il a fait l'expérience de l'excès. «L'automne était là, je pouvais revenir chez moi, mais j'avais déjà perdu ma vie pour devenir un homme.» : c'est la dernière phrase du roman. Qui peut en dire autant ? Perdre sa vie pour être, perdre sa vie pour devenir. Perdre ses illusions pour construire. Oui, c'est un roman dur, dur comme un diamant.

GLORIA ESCOMEL

L'intimité démasquée

Journal intime, Nicole Brossard, Éd. Les Herbes rouges, Montréal, 1984, 94 p.

Quelle est l'importance réelle d'un texte dit autobiographique ? À quoi servent tous ces détails de la vie intime, quotidienne ? Et en quoi la vie privée, les pensées secrètes d'un-e écrivain-e sont-elles plus précieuses, plus intéressantes, plus importantes ? A-t-on le droit de se dire sans pudeur aucune, du simple fait que l'on *sache* dire/écrire ?

Nicole Brossard répond à ces (mes), questions tout en les déjouant. Elle a écrit son *Journal intime* pour la série radiophonique de CBF-FM ? Elle traduit le journal, le prend de biais, le change de forme, y ajoute des poèmes entre les chapitres, le polit, l'écrit pour la publication, l'écoute, la lecture, démasque joyeusement l'intimité et ajoute à son titre, *Journal intime : ou Voilà donc un manuscrit*. Voilà donc un texte/prétexte. Voilà ce qui pourrait être lu comme un roman, une fiction poétique qui jouerait le jeu public d'un journal très peu intime et peu secret.

Des dates, bien sûr, des lieux, des voyages aussi, créant l'intime lointain, le nécessaire à (se) raconter, à re-trouver hors des lieux, hors des liens. Et le retour au papier, à la feuille comme jamais quittée. Journal/lettre/carte postale... signe d'amours écrites et signe des temps.

ANNE-MARIE ALONZO

Jeu de miroirs

Les Errantes, Dominique Blondeau, Éd. Québec-Amérique, Montréal, 1984.

Les Errantes : un véritable microcosme, ce roman où évoluent les destins d'une vingtaine de personnages, solidement campés ou habilement esquissés, autour du personnage-pivot, Benjamin Vallance. L'histoire ? Il n'y en a pas une, mais plusieurs, celles des êtres qui ont participé à la vie de Benjamin et de Marcella, qui pourrait être résumée par ces quelques lignes : «Un homme se suicide

aidé par sa femme. Elle se fait donc sa complice. Cet homme est un destructeur. Plus tard, une amie de cet homme est troublée par sa mort et c'est elle qui envisagera la possibilité du crime.»

Scénario du dernier film tourné par Benjamin, miroir de son destin, car il finira par se suicider avec la complicité de Marcella, et Laurence, qui l'a aimé, se retirera à la campagne pour recueillir cette mort - suicide ou meurtre - ; miroir qui révélera les histoires successives de Laurence, de Marcella, de Frances, de Benjamin, de Pierre-Louis, de Gaétane, chacune éclairant les autres de ses mirages, de ses perceptions de la vérité.

Roman psychologique, fresque minutieuse construite sur ce jeu des miroirs, *Les Errantes* réussit le tour de force de maintenir la lectrice en haleine pendant plus de 400 pages, avec quelques lenteurs seulement vers l'avant-dernier chapitre qui revient sur Marcella - de loin le personnage le plus fascinant et complexe - et sur les familles qui constituent son entourage le plus immédiat dans Saint-Juste,

son village natal. Marcella, qui tour à tour spectatrice impuissante des drames qui se précipitent autour d'elle et provocatrice de la fatalité, possède le don redoutable de refléter la part la plus insoutenable de certains êtres et de détruire ceux qu'elle aime le plus ; Marcella, victime et coupable... Laurence aura beau jeu de se prouver que son jeu a provoqué la mort de Benjamin, force lui sera aussi de constater qu'en disparaissant, il a libéré celui et celles qui l'aimaient.

Dans la mémoire de Laurence, se reconstituent les vies de quelques êtres qui ont traversé la sienne, comme des météores : une mendicante, Rosa-la-Juive, Sylvain, poète raté, leur amant à toutes deux, qui mourra assassiné en Californie, Benjamin, Marc, son fils Benoît, Pierre-Louis, avec qui, peut-être, elle poursuivra sa vie. Laurence «est de ces êtres qui ont affronté la vision spéculaire du mirage et en sont revenus transformés et irradiés.»

Errantes : dans ce roman, le féminin englobe vraiment le masculin, non seulement par la



Le précédent long métrage de
LEA POOL
disponible à : Les Films du Crépuscule
4503 St-Denis, suite #1, H2J 2L4
849-2477

Un couple peu convaincant

L'homme gris, de Marie Laberge, à la Salle Fred-Barry, à Montréal, septembre-octobre 84.

À Québec, du 19 mars au 21 avril 85.

L'homme gris, c'est un quinquagénaire qui monologue toute une soirée devant sa fille unique de 20 ans, qui ne dit jamais rien et refuse de manger. Son mari la battait, ce qui a décidé son père à la ramener à la maison.

Tout se passe dans la chambre d'hôtel de 3^e ordre où ils se sont arrêtés, une trouvaille de mise en scène qui traduit bien la «petite misère» omniprésente dans la pièce et, surtout, l'étrange rapport père-fille. Et pour cause : il s'agit, lit-on dans le programme, d'un père alcoolique, d'une fille anorexique. Vers la fin du spectacle, on apprend que c'est à la puberté, alors que son père la trouvait «pas mal de son goût», que Cri-Cri a sombré dans cette névrose particulière aux jeunes filles (voir dossier *Nourriture-névrose*, LVR, mai 83). Névrose qui culmina avec le meurtre du père.

L'homme gris est possiblement la pièce la plus résolument fémi-

niste de l'auteure et metteuse en scène Marie Laberge, qui n'en est pas à ses premières armes et ça paraît. Loin d'être ennuyante, la pièce n'est pas convaincante pour autant. Vouloir traiter de l'anorexie et de l'alcoolisme comme symptômes de certains rapports père-fille, eux-mêmes symptomatiques des rapports homme-femme, et derrière tout ça, de la question de «l'identité», me semble trop ambitieux, même si l'intention est excellente. D'ailleurs, on sent un déséquilibre entre les deux seuls personnages et, par conséquent, dans toute la pièce. La fille est beaucoup trop «victime» (est-il possible de ne pas dire un mot dans une situation pareille ? !), ce qui rend son meurtre non plausible, ce qui ne cadre pas non plus, il me semble, avec l'anorexie.

Le père, lui, n'est pas l'être pathétique promis par le programme ; c'est un «innocent», parfois assez sympathique, que le public a d'ailleurs trouvé drôle et dont l'alcoolisme n'est absolument pas convaincant. (On confond trop souvent l'alcoolisme avec la facilité à prendre un verre alors que l'alcoolisme, le vrai, celui qui cause des drames, est beaucoup plus une question de mauvaise réaction à l'alcool.) Bien sûr qu'il est sexiste, mais à la manière de Monsieur-tout-le-monde, l'alcool n'y changeant rien. Or le vrai drame, il est là. Dommage qu'à force de vouloir lui épingleur de graves problèmes sur le dos (l'anorexie, l'alcoolisme), on ne le reconnaît plus.

FRANCINE PELLETIER

La Crêperie Québécoise

« Une atmosphère de détente où vous dégusterez les crêpes les plus délicieuses! »

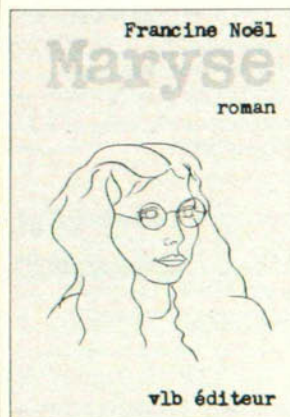
«La meilleure crêperie» — André Robert

1775 St. Hubert, Montréal (près Ontario) 521-8362



Les années 60 ont été une période de réveil et d'agitation.

Les années 70 ont été marquées par l'éclatement, la diversité et l'organisation.



Puis vinrent les années 80 et MARYSE le grand roman-synthèse de Francine Noël, qui résume merveilleusement bien cette période.

17^e MILLE

**Un grand succès de librairie!
Une critique unanime!**

Chez VLB Éditeur
la petite maison de la grande littérature
918, rue Sherbrooke Est
Montréal H2L 1L2
Tél.: 524-2019



Jean Beaudry dans *Jacques et Novembre*

nario difficile, voire «heavy»: atteint d'une maladie incurable, Jacques Landry, 31 ans, 130 livres, 5'9", la peau et les os, comme il dit, va bientôt mourir, en novembre. De son lit d'hôpital et de chez lui, il réalise un film, avec son ami Denis, pour dresser le bilan de sa vie: la famille, les amours, les amis. Espèce de testament et de journal intime à la fois.

Le résultat est remarquable. Une qualité professionnelle sans bavures, une histoire bien construite, bien rythmée, bien racontée. Et surtout une qualité d'émotion peu commune au cinéma par les temps qui courent. Une découverte: Jean Beaudry dans le personnage de Jacques, touchant, efficace, sensuel et drôle. L'humour de Jacques, le personnage central sur qui tout repose, colore merveilleusement le propos nostalgique du film. Par exemple: la scène où Jacques avec un soin maniaque fait le compte du temps (en années, jours, heures) passé à boire et à manger, à travailler, à dormir et à aimer. Irrésistible. Et puis, la musique de Michel Rivard est un bijou.

Un «film de gars» qui s'attarde sur les zones d'ombre d'une certaine trentaine masculine: les doutes, les faiblesses, les rapports de tendresse avec le père et amoureux avec les femmes. Avec lucidité et humour, une belle leçon de cinéma.

ARIANE ÉMOND

Théâtre

La nouvelle Aurore

Aurore l'enfant martyre au Théâtre de Quat'Sous, Montréal, Sept.-Oct. 84.

Aurore l'enfant martyre, c'est un peu comme le Pape. Il y a là un phénomène d'envergure pour lequel les gens se sont amplement déplacés, ont frêmi ou ont vibré. Phénomène envoûtant et mystérieux auquel nous n'échappons pas et qui recèle, dans un cas comme dans l'autre, la peur, la bêtise, l'hypocrisie, l'amnésie collective. Bien sûr, ce n'est pas ce qu'on dit. Devant *Aurore* ou devant le Pape, il n'y a eu, règle générale, que deux façons de réagir: «Comme c'est affreux!» ou «Comme c'est beau!» Dans un cas comme dans l'autre, nous ne voulons pas voir en quoi nous participons à cette réalité, en quoi nous en sommes responsables.

Or c'est précisément l'intérêt de la «nouvelle» *Aurore*, réécrite et mise en scène par René-Richard Cyr au Théâtre de Quat'Sous: on a voulu aller plus loin qu'une simple histoire d'horreur. Car la marâtre n'est pas ici la

seule coupable, il y a la complicité plus ou moins tacite du mari et celle de presque tout le village, même de Monsieur le curé. Et lors du procès, auquel le metteur en scène donne autant sinon plus d'importance qu'aux inévitables scènes de torture (on apprécie), il devient de plus en plus évident qu'il n'y a pas grand

chose à espérer de la justice des hommes, instance patriarcale s'il y en a et montrée comme telle: figée dans sa raison et dans sa procédure, frisant le ridicule. On pourrait même parler de la culpabilité de la petite Aurore, tellement «victime» qu'on a presque envie de la... secouer?

LES PRODUCTIONS DU LUNDI MATIN PRÉSENTENT:

Jacques et Novembre

UN FILM DE JEAN BEAUDRY ET FRANCIS BOUVER AVEC LA COLLABORATION DE MARJORIE LÉVESQUE ET MARCEL SIMARD
 JEAN BEAUDRY, CAROLE FRECHETTE, MARIE CANTIN, PIERRE ROUSSEAU, DENISE FRANCO, JEAN MATHIEU
 MICHEL RIVARD, FRANCIS BOUVER, MARJORIE LÉVESQUE, DENISE FRANCO, CLAUDE DE WACHTERMAN
 MARCEL SIMARD, DANIE CARREIRE, DENISE FRECHETTE, CHRISTINE LÉVESQUE, MICHEL CHARRON, GILBERT LACHAPPELLE, ANDRÉ DUBAS
 FRANCIS BOUVER, JEAN BEAUDRY, FRANCIS BOUVER, MARCEL SIMARD, CINÉMA LIBRE, FILM TRUST

1^{er} novembre à l'Outremont du 2 au 29 novembre à l'Autre Cinéma



Aurore (Adèle Reinhardt) et sa marâtre (Louison Danis)

Seulement, on met beaucoup de temps à voir cette complexité, sans doute parce que le mythe d'Aurore reste fort et qu'on garde les mêmes vieilles références dans la tête (méchante femme qui bat une pauvre petite fille). Et ceci, même quand on n'a pas vu le film du même nom (suis-je vraiment la seule ?). Il y a aussi que la nouvelle *Aurore*, à

mon avis, ne va pas assez loin. Manque ici ce qui réussit si bien à une certaine dramaturgie américaine : le drame psychologique (je pense en particulier à *Who's Afraid of Virginia Woolf?* d'Edward Albee). C'est-à-dire décortiquer un personnage jusque dans ses tripes et voir ce qui le/la terrifie, l'assaille, le/la pousse à réagir. Or, on ne comprend pas

ce qui motive tant Marie-Anne Houde à battre sa belle-fille. Dire qu'elle était jalouse de la mère d'Aurore n'est sûrement pas suffisant. Et se demander si ce ne serait pas par hasard de la folie plutôt que de la méchanceté, comme le fait la marâtre elle-même à la toute fin, a le mérite de décloisonner le jugement du public, mais n'est-ce pas à nouveau tomber dans le piège de l'exceptionnel et du « cas à part » ?

Personnellement, j'aurais aimé que la pièce interroge davantage le fait que les enfants torturés (beaucoup plus nombreux qu'on peut le croire) le sont presque toujours aux mains d'une femme (généralement pauvre ?), tout comme ce sont presque toujours les femmes qui se font battre par leurs maris (plutôt que le contraire) qui, eux, ne sont pas nécessairement pauvres. Car si *Aurore l'enfant martyr*, reprise en 1984, se devait de poser de nouvelles questions, peut-être aurait-il fallu parler, non pas tant de folie, que de ce-que-les-femmes-vivent-de-façon-générale ?...

FRANCINE PELLETIER

Les mille et un visages de Jasmine

La Caméléonne : one woman show présenté par Jasmine Dubé au café-théâtre Quartier-Latin, à Montréal du 12 au 30 septembre dernier. Production Pince-farine-en-ville.

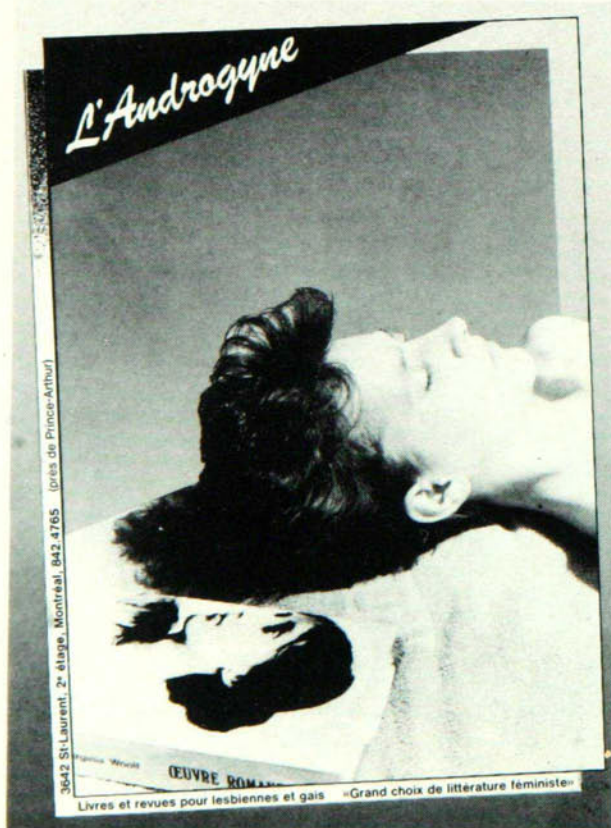
Dès la première chanson, *la mouche* nous avertit : « Moi j'm'oublie pas su'l bord d'la route ». Il semble, en effet, que Jasmine Dubé, à travers les mille et un visages qu'elle revêt au cours de son spectacle, sait qui elle est et où elle va. Elle enfle les personnages comme autant de vêtements ajustés, avec une étonnante économie de moyens, ravit par la précision de son jeu. Elle est tour à tour *Isabelle la mère d'Isabelle*, sa *belle-mère*, sa *cousine* sans oublier le *commissaire* de police qui mène l'enquête concernant le baptême de Thomas, fils d'Isabelle, lequel a failli s'appeler Thomas Sturbe ! Le rythme est soutenu, la mise en scène intelligente.

En deuxième partie, Bérangère, la *vieille*, nous fait part de ses anecdotes un peu usées, mais la composition de Jasmine Dubé fait oublier la minceur du texte. On est littéralement envoûtée par le masque tragi-comique de la vieille, même si l'on souhaiterait que Bérangère s'éloigne un peu du stéréotype pour nous parler de sa vie propre, de ses émotions personnelles. On se souvient, par ailleurs, de réflexions comme : « Moi, dans vie, j'ai toute faite : l'homme, la femme, pis le ch'val ! »

Le morceau de choix, c'est Ginette, la belle *rockeuse* qui entreprend sa carrière de chanteuse à l'âge de quarante ans avec un montant gagné à la loterie. On assiste au bouleversement de toute une famille à partir du moment où la mère pose un geste pour elle-même. Le scénario propose qu'un acte posé en accord avec soi-même entraîne nécessairement un changement d'attitude de l'entourage, comme pour s'ajuster à la nouvelle situation. Théâtralement parlant, en tout cas, ça marche !

Souhaitons que la *Caméléonne* se produise de nouveau à Montréal et longue vie à *Pince-farine-en-ville*.

MICHELINE LA FRANCE

3642 St-Laurent, 2^e étage, Montréal, 842-2765 (infos de Pince-Arthur)L'Androgyne
ŒUVRE ROMANESQUE
Livres et revues pour lesbiennes et gais «Grand choix de littérature féministe»

Jasmine Dubé en rockeuse

T'es beau en écoeurant



Stephen Schecter

T'es beau en écoeurant

Le trip d'une génération pour qui le corps et la parole, le désir et le pouvoir étaient parties prenantes à une transformation du monde dont les chemins seraient pavés de plaisir. Le grand roman de la vie montréalaise des années 70.

«PROFOND ET SANS CONCESSIONS...

T'es beau en écoeurant est un cri retenu,
il est ce qui reste
d'une blessure incurable.»

— R. Martel, LA PRESSE

166 PAGES COLLECTION FICTION 12,95\$

Nouvelle Optique

Danse



Paula Ross Dance Company

Novembre à Tangente

Trois événements majeurs marqueront le calendrier de novembre à Tangente, centre de promotion pour la danse actuelle. Tout d'abord, du 8 au 11 novembre, la venue de la *Paula Ross Dance Company* de Vancouver, première compagnie de danse contemporaine en Colombie-Britannique, qui a aujourd'hui 18 ans de métier. En 1977, Paula Ross, fondatrice et directrice artistique de la compagnie, s'est vu décerner le prix Chalmers, prix d'excellence en chorégraphie. Une troupe à découvrir, donc, pour la première fois au Québec.

Ensuite, Hélène Lévesque, de Montréal, présentera du 16 au 18 novembre *Amalgame*. Ayant travaillé avec Deborah Hay, Hélène Lévesque se distingue par des chorégraphies inhabituelles, structurées à partir de poèmes et d'images. Axée principalement sur un travail «d'écoute», «d'attention cellulaire» (fortement inspiré par l'approche de Feldenkrais comme conscience du corps), sa danse se veut spontanément en mouvement. Danse qui privilégie avant tout l'émotion, qui nous rappelle «que nous sommes des êtres sensibles,

qui vibrent et s'émerveillent».

Enfin, mentionnons *Moment'homme*, du 1^{er} au 4 novembre, deuxième festival de chorégraphes indépendants et de performeurs masculins voulant se débarrasser des rôles que leur impose la société. «Le patriarcat combattant est encore incrusté dans notre mémoire biologique. Mais nous sommes en train de changer», dit Bill James, un des performeurs de *Moment'homme*, qui regroupe des danseurs de New York, de Berlin Ouest et de partout au Canada. Pour plus d'informations : 3655 rue Saint-Laurent, suite 303. Tél. : (514) 842-3532.

DENYSE VINET
HÉLÈNE MELANÇON

b Membre de la
Corporation
professionnelle
des travailleurs
sociaux
du Québec

Nell-Anne Toegel
Intervention Féministe
Individuelle - De groupe

175, De l'Épée
Outremont, Qué. H2V 3T1
Tél: (514) 279-8916

PHOTO: VICTOR DEZSO

Cinéma

Festival d'Abitibi-Témiscamingue

Le 3^e Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue vous convie, du 1^{er} au 7 novembre, à ses «mémoires soirées», au Théâtre du cuivre, à Rouyn. Avec, entre autres, la première québécoise de *Le Dernier glacier*, de Roger Frappier et Jacques Leduc et, en présence de sa vedette Laura del Sol (la *Carmen* de Carlos Saura), le film *Le Contrat/The Hit* du Britannique Stephen Frears. Pour plus d'information : Louis Dallaire, (819) 762-6212.



Enfin duchesses !

Une grande fresque de dix personnages, une galerie de personnages féminins, des images défiant le cinéma, une critique sociale de la famille, de l'école, de l'histoire. Texte de Lise Vaillancourt, mise en scène de Pol Pelletier, scénographie de Ginette Noisieux, avec Charlotte Boisjoli, Mireille Lachance, Chantal Lamarre, Louise Laprade, Suzanne Lemoine, France Labrie, Pol Pelletier, Evelyn Régimbald, Lise Vaillancourt et Larry-Michel Demers. Une production du Théâtre expérimental des Femmes. Pour plus d'information : Danièle Papineau-Couture : (514) 842-3851.

Défendu

Présenté par le Théâtre petit à petit, à l'Atelier continu, du 22 novembre au 15 décembre (du mardi au samedi à 20 h 30) : *Défendu*. Texte et mise en scène de Claude Poissant, musique de Martin Perron et Tom Rivest. Comédiens : Johanne Beauchamp, Monique Chabot, Suzanne Champagne, René-Richard Cyr, Annie Gascon, Gaétan Labrèche, Loui Maufette, Jacinthe Potvin, Monique Richard, Denis Roy. Pour plus d'information : Jocelyne Majeau : 526-1164.

Alice et Gertrude, Natalie et Renée et ce cher Ernest

À l'Atelier Continu, rue Laurier, à Montréal, du 24 octobre au 18 novembre (du mardi au samedi : 20 h 30, dimanche : 15 h) : *Alice et*

Gertrude, Natalie et Renée et ce cher Ernest. Texte de Jovette Marchessault, mise en scène de Michèle Rossignol, décor de Louise Lemieux, costumes de Mérédith Caron, musique de Joël Bienvenue et régie-éclairagage de Guy Beausoleil. Avec Monique Mercure, Louise Marleau, Patricia Nolin, Julie Vincent, Michel Garneau. Pour plus d'information : 849-9297.

Expositions

Angela Grawerholz : photo, galerie Vu, 44 rue Garneau, Québec, du 8 novembre au 2 décembre.

Tracy Nelson : *Environnement mécanisé*, installation/performance/multi-médias, galerie Skol, 3981, boul. St-Laurent, du 30 octobre au 10 novembre.

Christine Lacroix : *Espaces hybrides*, environnement photo/objets, galerie Skol, du 27 novembre au 8 décembre.

Anna Ticho : dessins, Musée des Beaux-arts, du 9 novembre au 9 décembre.

Renée Chevalier : travaux récents et **Hélène Roy** : dessins, Nocuelle galerie d'art, 307, rue Sainte-Catherine ouest, du 3 au 28 novembre.

Monique Bourbonnais-Ferron : céramique, galerie Treize, 3772, rue Saint-Denis, du 8 au 24 novembre.

Louise Robert : peinture, galerie Yajima, 307, rue Sainte-Catherine ouest, du 10 novembre au 8 décembre.

Alison Rossiter : photo, galerie Optica, 3981, boul. Saint-Laurent, du 3 au 24 novembre.

Miljenko Horvat : dessins, galerie Aubes 3935, 3935 A, rue Saint-Denis, du 2 au 25 novembre (lancement de son livre d'art le 2 novembre).

Moyra Davey : photo, galerie Dazibao, 4050, boul. Saint-Laurent, du 22 novembre au 16 décembre.

Christiane Gauthier : objets peints et **Carole Pillon** : peinture, galerie-studio Yahouda-Meir, 2160, rue de la Montagne, du 24 octobre au 10 novembre.

Stella Sasseville : *De glace et de feu*, peinture, galerie-studio Yahouda-Meir, du 14 novembre au 1^{er} décembre.

Irene Whittome : 1^{er} colloque des professeurs chercheurs en arts visuels. *La théorie/la pratique* galerie UQAM, Université du Québec à Montréal, coin Berri-de Maisonneuve, du 7 au 25 novembre.

Anti-Nuke Show : (médiats multiples), galerie Powerhouse, 3738, rue Saint-Dominique, du 27 octobre au 17 novembre.

An Whitlock : *Fil de lin et fil de fer*, galerie Powerhouse, du 24 novembre au 15 décembre.

Katja Jacobs : peinture, galerie Jolliet, 279, rue Sherbrooke ouest, du 24 octobre au 17 novembre.

Danse

La SID au Club Soda

Bonne nouvelle pour les amateurs-e-s de danse : la SID (Soirée d'improvisation en danse) a entrepris sa deuxième saison le 25 septembre, au Club Soda, et se poursuivra jusqu'au 18 décembre, à raison d'un match tous les mardis soirs. Pour plus d'information : Yves Savard, 288-7500.

Conférences

Dans la série *The Literary Imagination* présentée par le département d'anglais de l'Université McGill, le 12 novembre, *Margaret Atwood* lira et commentera ses écrits. Au Noël Fieldhouse Auditorium, Leacock Building 132, McGill, rue Sherbrooke ouest, à Montréal. Entrée gratuite.

Théâtre

Enfin Duchesses !

Les Folles Alliées reprennent leur grand succès, *Enfin Duchesses !*, du 14 novembre au 9 décembre à la Salle Fred-Barry, 4353, rue Sainte-Catherine Est, à Montréal (réservations : 253-8974). Plus important encore, elles préparent pour mars et avril prochains une grande tournée québécoise. Il n'est pas encore trop tard pour les inviter chez vous : avis aux groupes de femmes ! Pour plus d'information : Michèle Pérusse : (514) 844-2928.

Le miracle de la rose

Reprise de cette pièce de Jean Genet, par le Groupe de la veillée, 550 rue Atwater, à Montréal, jusqu'au 3 novembre, à 21 heures. Interprété par François Bruneau ; montage du texte et mise en scène : Gabriel Arcand.

Marie-Antoine, Opus 1

À la Salle Fred-Barry, rue Ontario est, à Montréal, du 19 octobre au 10 novembre, (du mardi au samedi : 20 h 30, dimanche : 15 h) : *Marie-Antoine, Opus 1*. Il était une fois une petite fille nommée Marie-Antoine, fille de Pierre de Magnana, baron de Haute Frénésie et de Géraldine de Courtepaille, baronne parce que femme de baron.

OFFRE SPÉCIALE

OBTENEZ L'AGENDA DES FEMMES 85

58 jours
avant Noël!
Pas de panique!!!

Je suis abonnée, mon numéro est : _____
 J'abonne une amie à partir du numéro _____ pour
1 an/10 # à 19 \$

NOM DE FAMILLE _____ PRENOM _____
RUE _____
VILLE _____
PROVINCE _____ CODE POSTAL _____ TELEPHONE _____

J'abonne une 2^e amie à partir du numéro _____ pour
1 an/10 # à 19 \$

NOM DE FAMILLE _____ PRENOM _____
RUE _____
VILLE _____
PROVINCE _____ CODE POSTAL _____ TELEPHONE _____

Expédiez-moi un Agenda des femmes 85

NOM DE FAMILLE _____ PRENOM _____
RUE _____
VILLE _____
PROVINCE _____ CODE POSTAL _____ TELEPHONE _____

J'INCLUS MON CHEQUE A L'ORDRE DE LA VIE EN ROSE, 3963 ST-DENIS,
MONTREAL H2W 2M4

VISA _____
MASTERCARD _____ NUMÉRO DE LA CARTE _____ EXPIRATION _____

SIGNATURE _____

LA VIE EN ROSE
a trouvé le cadeau idéal pour :

- votre meilleure amie
 - votre mère
 - votre soeur
- votre matante
 - votre chum
- la soeur de votre chum
 - votre gardienne
 - votre thérapeute
- votre « bonne cliente »
 - votre voisine
 - votre facteure
 - votre concierge

à La Vie en Rose,
DONNER
C'EST RECEVOIR

**ABONNEZ-VOUS,
SI CE N'EST
DÉJÀ FAIT,
ET OFFREZ UN
ABONNEMENT-
CADEAU
D'UN AN
À LA VIE EN ROSE,
soit 10 numéros pour
seulement 19 \$.**

Et pour vous remercier de nous amener une ou plusieurs nouvelles abonnées, LA VIE EN ROSE vous offre *gratuitement* un Agenda des femmes 85 des Éditions du Remue-Ménage. (Prix au détail, 9 \$)

Je veux m'abonner à partir du numéro ____ pour 1 an/10 # à 19 \$

NOM DE FAMILLE _____ PRENOM _____

RUE _____

VILLE _____

PROVINCE _____ CODE POSTAL _____ TELEPHONE _____

Mais je comprends bien que je recevrai l'Agenda des femmes 85 seulement si j'abonne une amie.

Je veux abonner une amie à partir du numéro ____ pour 1 an/10 # à 19 \$.

NOM DE FAMILLE _____ PRENOM _____

RUE _____

VILLE _____

PROVINCE _____ CODE POSTAL _____ TELEPHONE _____

et expédiez-moi un Agenda des femmes 85 à l'adresse ci-haut mentionnée.

J'INCLUS MON CHEQUE À L'ORDRE DE LA VIE EN ROSE 3963 ST DENIS

MONTREAL H2W 2M4

VISA _____

MASTERCARD _____ NUMERO DE LA CARTE _____ EXPIRATION _____

SIGNATURE _____

S.V.P. Insérer le coupon-réponse (au besoin votre liste d'abonnements-cadeau) avec votre paiement dans l'enveloppe retour ci-incluse et affranchir suffisamment.

Cette offre est valable jusqu'au 30 novembre 1984. Allouez 6 semaines pour la livraison.

**l'agenda
des
femmes**

1985

les éditions du remue-ménage



LIBRAIRIES CLASSIC

NO:1 au Québec

825 BOULEVARD ST-LAURENT, PLACE LONGUEUIL, LONGUEUIL, TÉL.: 677-8341 - 1430 OUEST STE-CATHERINE, MONTRÉAL, QUÉBEC, TÉL.: 866-8276 - 1 PLAZA ALEXIS NIHON, WESTMOUNT, QUÉBEC, TÉL.: 933-1806 - GALERIES D'ANJOU, VILLE D'ANJOU, QUÉBEC, TÉL.: 353-6950 - LE CARREFOUR LAVAL, BOUL. LE CARREFOUR, LAVAL, QUÉBEC, TÉL.: 681-7700 - CENTRE LAURIER, 2700 BOUL. LAURIER, STE-FOY, QUÉBEC, TÉL.: 653-8683 - LES GALERIES DE LA CAPITALE, 5401 BOUL. DES GALERIES, QUÉBEC, QUÉBEC, TÉL.: 627-3855 - PLACE FLEUR DE LYS, 550 BOUL. HAMEL, QUÉBEC, QUÉBEC, TÉL.: 529-9609 - PLACE DE SAGUENAY, BOUL. TALBOT, CHICOUTIMI, QUÉBEC, TÉL.: 543-3882 - LES PROMENADES D'OUTAOUAIS, 1100 BOUL. MALONEY, GATINEAU, QUÉBEC, TÉL.: 561-1319 - CENTRE PLACE VERTU, 3205 BOUL. CÔTE VERTU, VILLE ST-LAURENT, QUÉBEC, TÉL.: 335-2971 - LES GALERIES DE GRANBY, 40 RUE ÉVANGÉLINE, GRANBY, QUÉBEC, TÉL.: 378-6547 - CENTRE LES RIVIÈRES, 4125 BOUL. DES FORGES, TROIS-RIVIÈRES, QUÉBEC, TÉL.: 378-8708.

**Art Director Index To Photographers
(volume 7, 2 tomes)**

~~55,00\$~~

RÉG.

29,95\$

PRIX CLASSIC

**Picasso (La pièce à musique
de Mougins)**

~~45,00\$~~

RÉG.

19,95\$

PRIX CLASSIC

**Les Fables de La Fontaine (Texte
intégral illustré par Grandville,
635 pages)**

~~29,95\$~~

RÉG.

19,95\$

PRIX CLASSIC

Quantité limitée

**De plus, n'oubliez pas que nos gérants-tes
démarquent 5 best-sellers de leur choix
à tous les quinze jours.**

Les auteures de la rentrée

Marguerite Duras
THÉÂTRE III

Ce volume est composé des pièces suivantes: *La bête dans la jungle*, d'après la nouvelle de Henry James; *Les papiers d'Aspern*, aussi inspirée de Henry James; *La danse de mort*, d'après la pièce d'August Strindberg. Gallimard (coll. Blanche) 244p. \$19.25

Pierrette Fleutiaux
MÉTAMORPHOSES DE LA REINE

"J'ai voulu revenir aux contes de l'enfance", écrit Pierrette Fleutiaux. Mais, si Perrault semble s'être porté vers le personnage du "cadet", l'auteure s'est aperçue que dans ces contes elle serait nécessairement la "reine" ou la "marâtre" et que ce n'était pas une position très enviable. Elle a donc voulu redresser des situations, refaire des destins, jeter ses sorts à elle. Mais on ne fait pas ce qu'on veut de ce matériel magique, et il s'est perverti selon ses voies, se transformant en histoires de grandes personnes, souvent chargées d'érotisme, comme celle de la touchante femme de l'Ogre. Pierrette Fleutiaux a le don de nous faire nous retrouver grâce aux fictions les plus extraordinaires. Gallimard (coll. Blanche) 218p. \$18.50

Françoise Gange
AMINA

Un soir, un camion jaune s'éloigne du village de brousse emportant Amina qui, au sortir de l'enfance, fuit le mariage, la natte pour dormir, les dix enfants... Elle veut voir la mer, le monde. Sans en avoir une conscience nette, elle questionne le monde, les choses... Elle retourne au village pour y mettre au monde un enfant, mais les siens la regardent comme une étrangère. C'est alors qu'elle choisit vraiment la liberté. Une aventure africaine qui est celle d'une femme. Denoël. 176p. \$16.50

Catherine Lépront
UNE RUMEUR

Une rumeur surgit dans les arcades d'une ville, au bord d'un fleuve. Le propriétaire d'une boutique de prêt-à-porter trop agressivement moderne en est la victime. On dit qu'il se passe de drôles de choses dans le sous-sol de son magasin. La rumeur enfle, envahit la ville, puis les commerçants réagissent, la jugulent. Mais la rumeur n'est pas le sujet du livre, simplement un prétexte pour peindre en profondeur quelques êtres en proie aux passions, à l'ennui, au désespoir de vivre. Gallimard (coll. Blanche) 198p. \$15.75

Catherine Paysan
LE RENDEZ-VOUS DE STRASBOURG

Sarah et Ali se retrouvent à Strasbourg pour trois jours. Ils ont largement dépassé la cinquantaine. Ils ont été amants autrefois, à Paris, dans le Quartier Latin, il y a trente ans. Ils parlent, ils évoquent le passé, ils dressent le bilan... Ils se sont quittés. Ils se sont mariés, chacun de leur côté. Catherine Paysan donne ici un roman d'une grande densité psychologique, écrit avec la précision et la sensibilité vibrante de celle qui continue à mettre en scène des personnages marginaux, porteurs de profondeurs. Denoël. 216p. \$14.95

En vente en librairie

